A V I S
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.



Se vend à Bordeaux, chez Louis - Guillaume LABOTTIERE, Libraire, ruë St. Pierre, vis-à-vis le Puits de la Samaritaine.

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

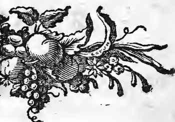
OU

TRAITÉ DES MALADIES LES PLUS FRÉQUENTES,

Par M. Tissot, Médecin, Membre des Sociétés de Londres & de Bâle.

Nouvelle Édition, augmentée de la Description & de la Cure de plusieurs Maladies, & principalement de celles qui demandent de prompts secours.

Ouvrage composé en faveur des Habitans de la Campagne, au Peuple des Villes, & de tous ceux qui ne peuvent avoir facilement les conseils des Médecins.



A PARIS,

AUX DÉPENS DE P. F. DIDOT LE JEUNE,
Quai des Augustins, à S. Augustin.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS
AU PEUPLE,
SUR SA SANTÉ,
OU
TRAITÉ DES MALADIES
LES PLUS FRÉQUENTES,

Par M. Tissot, [illegible]

[illegible]

Deux [illegible] de quelques maladies, & principalement de celles qui demandent de promptes secours.

Ouvrage composé en faveur des Habitans de la [illegible]

[illegible]



A MONSIEUR LE MARQUIS DE MIRABEAU, L'AMI DES HOMMES.

MONSIEUR,

Le motif qui vous a fait publier tant de vues & de réflexions ſages & utiles ſur la population) l'amour pour l'humanité) a engagé M. Tiſſot à compoſer cet Ouvrage, afin de diminuer l'effet d'une des principales cauſes de la dépopulation,

qui eſt le mauvais traitement des maladies du Peuple. Le deſir que j'ai que mes Compatriotes participent à la grande utilité de ce Livre, connu par pluſieurs éditions & traductions en différens Pays, m'a porté à en conſeiller la réimpreſſion, & à y faire les changemens & additions néceſſaires, pour qu'il ſoit d'un uſage plus général. Je vous en fais hommage, MONSIEUR, & je vous prie de recevoir ce témoignage du profond reſpect que j'ai pour l'Ami des Hommes.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble
ſerviteur,
***.



A MONSIEUR

MONSIEUR

TISSOT.

MONSIEUR,

Dès le moment de ma naiſſance, chacun de mes jours a été marqué par les bienfaits du meilleur des Peres, & m'a donné lieu de benir la Providence, qui m'a fait votre fils, & celui de la plus tendre des Meres.

Je ne dois point mettre de bornes à ma reconnoiſſance, pour qu'elle ſoit proportionnée aux obligations que je vous ai. Celle à laquelle je ſuis le plus ſenſible, eſt le ſoin conſtant que vous avez pris de m'inculquer des principes vertueux de conduite, dans un tems où ils

commençoient déja à ne plus entrer dans le plan de l'éducation.

S'il en est un dont je sois pénetré autant que je dois l'être, c'est celui de cette bénéficence générale, dont vous m'avez donné l'exemple, plus encore que le précepte qui vous intéresse si vivement au bonheur de tous les hommes, & qui vous a, à juste titre, concilié le respect & l'estime de tous ceux qui vous connoissent.

Je ne vous appartiendrois pas, si je n'aimois pas mes semblables, de quelque ordre qu'ils soient, & si l'envie de leur être utile n'étoit pas ma principale affaire. C'est ce sentiment qui a dicté cet ouvrage, & qui vous le fera recevoir avec plaisir. Vous partagerez ma joie, si vous apprenez qu'il soit utile; & vous me rappellerez, si je pouvois l'oublier, cette vérité qu'il seroit si dangereux de perdre de vue, que s'il en résulte du bien, je n'en suis que l'instrument.

J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux & le plus tendre attachement,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant Fils,

TISSOT.

A Lausanne, le 1 Août 1761.

AVIS.

CEt Ouvrage étoit presque entierement composé au mois d'Avril 1760 ; mais en le retouchant, avant que de l'envoyer à l'Imprimeur, j'ai fait plusieurs changemens, dont je n'ai point pu parler dans l'Introduction, parcequ'elle étoit imprimée avant que ces changemens se fissent. Ils portent sur deux objets principaux ; les observations, & quelques explications des causes des maladies.

Je n'avois mis d'abord aucune observation particuliere, & je n'avois donné aucune théorie : l'ouvrage étoit plus court ; mais il étoit extrêmement sec. J'ai senti que quelques observations, non point détaillées, ce qui auroit trop allongé, mais simplement indiquées, seroient utiles ; ce sont des exemples parlans, qui servent à inculquer les préceptes. Par rapport aux explications de théorie, il m'a paru que l'on suivroit plus volontiers une pratique, quand on connoîtroit les raisons sur lesquelles elle est fondée. Cette espérance m'a déterminé à donner ces raisons, toutes les fois que j'ai pû le faire sans sortir du

plan de ſimplicité, que la nature de cet ouvrage m'impoſoit : & je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas une phraſe qui ſoit hors de la portée des principaux Lecteurs auxquels cet ouvrage eſt deſtiné.

Mais l'augmentation qui vient de ces deux articles, eſt peu conſidérable ; & ce qui a allongé l'ouvrage, un tiers peut-être au-delà de ſa premiere étendue, c'eſt l'addition de cinq ou ſix chapitres ; qui n'entroient point dans ma premiere diſtribution, & qui me paroiſſent aujourd'hui auſſi néceſſaires que les autres.

Je crains cependant que l'enſemble ne paroiſſe trop long, & je voudrois avoir eu les conſeils de ceux qui le trouveront tel, pour déterminer les retranchemens que je devois faire.

Il y a un article important ; c'eſt le ſtyle, ſur lequel je dois me juſtifier devant ceux de mes Lecteurs qui peuvent en juger, & qui le trouveront mauvais. Ce défaut vient de pluſieurs cauſes ; la premiere, & peut être la principale, eſt inhérente à l'Auteur. Les autres ſont, 1. les interruptions fréquentes de la compoſition, occaſionnées par les occupations plus preſſantes de la pratique. 2. Les additions dont je viens de

parler. 3. Le peu de tems que j'ai pû donner à la révision de la copie, avant que de l'envoyer à l'Imprimeur. 4. J'ai volontairement employé plusieurs répétitions de phrases & de mots, & même plusieurs phrases très communes parmi la plus grande partie des Habitans de ce pays; mais qui ne sont point autorisées par les regles, toutes les fois, que j'ai cru ces négligences nécessaires pour me faire entendre aux Lecteurs d'un certain ordre. Dans un ouvrage comme celui-ci, la clarté est le premier mérite du style.

L'on trouvera, sans doute, que dans quelques endroits il y a des directions dont le Peuple a peu besoin, & quelques conseils dont l'exécution seroit difficile pour lui. Je n'en disconviens point; mais je crois avoir averti, que je n'ai pas exclu du plan de cet ouvrage, les personnes riches, qui vivent toute l'année dans des campagnes éloignées du séjour des Médecins.

Les endroits marqués par des guillemets », ou des crochets [], sont pris, mot à mot, dans quelque Auteur estimé. Le Chapitre XXIX, n'est presque que l'extrait d'un long ouvrage sur cette matiere.

Je déclare très expreſſément que les prix indiqués ſont, il eſt vrai, ceux auxquels les Apoticaires peuvent donner les remedes au payſan pauvre, ſans y perdre, mais que ce n'eſt point ceux auxquel tout le monde eſt en droit de les exiger d'eux. Il n'y a point de taxe dans ce Pays.

J'avertis, en finiſſant, que je n'ai donné aucun conſeil, & aucun remede, dont je n'aie vérifié l'efficacité moi-même; & j'oſe eſpérer qu'ils réuſſiront, toutes les fois qu'on les emploiera dans les circonſtances & avec les précautions que j'indique, ſi la maladie n'eſt pas incurable; mais j'ajoute en même-tems, que les remedes les plus ſimples, donnés dans des circonſtances différentes, ou ſans précautions, peuvent occaſionner des maux affreux. Je ſerois vivement affligé, ſi ce malheur arrivoit.

Je me trouverai heureux, ſi cet Ouvrage peut faire, au moins, une partie du bien que je deſire.

AVERTISSEMENT

Sur la présente Edition.

IL n'eſt pas de Médecin ſenſible au plaiſir de faire du bien aux hommes, qui ne voulût être Auteur d'un Ouvrage comme celui-ci, qui tend au ſoulagement & à la conſervation du Peuple. Dès qu'il a paru, on a été frappé de ſon utilité, & de la néceſſité de le multiplier; c'eſt ce qui en a fait publier en moins d'un an pluſieurs éditions & traductions en diverſes Langues: ainſi M. Tiſſot devient le bienfaiteur du Peuple des campagnes, cette partie la plus nombreuſe & la plus utile de l'humanité.

J'ai ſouhaité que ma Patrie profitât du travail de cet habile Praticien; mais il falloit pour cela faire à ſon Ouvrage quelques changemens que la différence des Pays rendoit néceſſaires. Ces change-

mens ſe réduiſent aux meſures ; au prix des drogues & à quelques termes particuliers au Pays de l'Auteur. Du reſte, l'ouvrage de M. Tiſſot eſt tel qu'il l'a donné.

Pour ne rien laiſſer à deſirer dans ce Livre, j'ai cru devoir y faire quelques additions, en me conformant au Plan de l'Auteur. Elles ſont de deux eſpeces :

1°. Il m'a paru qu'il y avoit quelques maladies fréquentes à la campagne parmi le Peuple, & dont M. Tiſſot n'a point parlé ; c'eſt ſans doute parcequ'elles ne le ſont point autant dans ſon Pays ; mais il devenoit indiſpenſable de les ajouter à une Edition faite pour ce Pays-ci. Ces maladies ſont les hydropiſies générales & du bas ventre, les aphtes, la coqueluche, la ſuette, l'ergot, les engelures, le carreau, les écrouelles, &c.

2°. On trouvera encore dans cette nouvelle édition des additions d'un ſecond genre, qui, ſans ſortir

du plan de l'Auteur, augmentent l'utilité de cet Ouvrage, & qui sont nécessaires à ceux qui se serviront de ce Livre. Dans le grand nombre de maladies dont M. Tissot n'a point parlé, soit parcequ'elles ne sont pas fréquentes à la campagne, soit parcequ'elles exigent absolument les soins d'un Médecin ; il y en a quelques-unes, qui, lorsqu'elles se présentent, demandent des secours très prompts, qu'il seroit dangereux de différer jusqu'à l'arrivée du Médecin, lorsqu'il lui faut plusieurs heures pour venir. Du nombre de ces maladies sont les accès d'aifthme, les attaques d'épilepsie, le catharre suffocant, les hémorrhagies, l'étouffement ou suffocation, les accidens produits par la goutte remontée, les éruptions rentrées, la suppression, les hémorrhagies, les poisons, &c.



TABLE DES CHAPITRES ET DES PRINCIPAUX ARTICLES.

Fin de la Table des Chapitres.

FAUTES D'IMPRESSION

Qu'il est nécessaire de corriger avant de se servir de l'Ouvrage.

PAGE 122, *ligne* 25 : *mettez un* point *après* quelquefois, *& effacez celui qui est avant.*
Page 128, *ligne* 20 : j'en ai : *mettez* j'ai.
Page 163, *ligne* 20 : quoiqu'il n'ait, *mettez* quand il n'a.
Page 178, *ligne* 18 : & qui, *effacez* &.
Page 213, *ligne* 27 : N°. 8, *mettez* N°. 10.
Page 277, *ligne* 2 : troisieme, *ajoutez* jour.
Page 439, *ligne* 19 : fluide, *effacez la* virgule, *& mettez-la après* agité.
Page 441, *ligne* 9 : N°. 9, *mettez* N°. 11.
Page 455, *ligne* 8 : d'iris, *mettez* de ris.
Page 464, *ligne* 25 : sur la peau, *mettez* la sur-peau.
Page 479, *ligne* 21 : N°. 5, *effacez* 5.
Page 500, *ligne* 5 : N°. 20, *mettez* N°. 22.

INTRODUCTION.

La diminution du nombre des habitans dans la plûpart des Etats de l'Europe, est une vérité de fait, qui frappe tout le monde, dont on se plaint par-tout, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation se remarque principalement dans les campagnes. Elle a plusieurs causes; je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades; c'est-là mon unique objet: mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les réduire à deux classes générales. Il sort plus de monde des campagnes qu'autrefois, & l'on peuple moins par-tout.

Il y a plusieurs especes d'émigration: l'on sort pour se mettre dans les troupes de terre & de mer, ou pour prendre différens états hors de son pays; on se fait domestique, commerçant, &c.

Le service, tant de terre que de mer, nuit à la population, de plusieurs façons. Premierement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort; les combats, les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, les mauvaises nourritures, les excès dans le boire & le manger, la débauche & les maladies qui en sont les suites, le mal du pays; les maladies épidémiques pestilentielles ou contagieuses, causées par l'air pernicieux de Flandres, de Hollande, d'Italie, de Hongrie, les longues croisieres, les voyages aux Indes Orientales & Occidentales, en Guinée, &c. en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs, dont ils craignent

gnent les ſuites en rentrant chez eux, en oblige pluſieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au ſortir du ſervice, embraſſent des établiſſemens, dont le ſervice leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour. En ſecond lieu, en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le pays ſouffriroit également de leur abſence, parcequ'ils ſont abſens dans le tems de la plus grande aptitude à la population; parceque, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parceque ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfans, victimes des déréglemens paternels, ſont foibles, languiſſans, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété; enfin, parceque le goût du libertinage qu'ils ont contracté en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconveniens ſoient réels & très connus, cependant, comme le nombre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon eſt borné, qu'il eſt même peu conſidérable, relativement au nombre des habitans que le pays devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un tems, & pourroit le redevenir ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, c'eſt, ſans doute, la moins fâcheuſe, & la derniere qui demandera quelque conſidération.

L'expatriation, qui a pour objet le changement d'état, eſt encore plus conſidérable ou plus nombreuſe; elle a ſes inconvéniens particuliers qui ſont en grand nombre, & malheureuſement c'eſt une épidémie, dont les ravages vont en croiſſant; par une raiſon ſimple: c'eſt que le ſuccès d'un ſeul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoucront. L'on eſt

frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en soit revenu un cette année avec quelques biens au-dessus de son patrimoine, ou qu'il y en ait un qui ait une place où il y ait peu à travailler, tout le pays en est instruit, & s'en occupe; une foule de jeunes gens sont séduits & partent, parceque personne ne pense que des quatre-vingt-dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a péri; une partie est misérable, & le reste est de retour, sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa premiere vocation: & ayant privé le pays d'un grand nombre de cultivateurs, qui, en faisant valoir les terres, y auroient attiré beaucoup d'argent & l'aisance. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très grand & très réel. Quel pourroit en être le remede? Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leur voyage. Je suis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude, & combien l'état qu'ils auroient eu dans leur patrie est préférable à celui qu'ils ont eu. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs; il sortiroit beau-

coup moins de gens ; trouvant moins de concurrens, ils réussiroient mieux ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent ; par-là même il resteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, & ils y rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux, parceque le bonheur d'un peuple, qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages ; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes ? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une nombreuse famille, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfans, ils en auroient tous très peu, & seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre, & de laisser ses enfans, dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche ; peu d'enfans quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la santé, ruine le tempérament, & la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe, compte des familles de plus de vingt enfans; celle qui vit, ne compte pas vingt germains: malheureusement ce raisonnement contraire à la population, se fait jusques dans les villages; & on n'y est plus convaincu, que le nombre des enfans fait la richesse du cultivateur, celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troisieme inconvénient du luxe; c'est que le riche se retire des campagnes pour vivre en ville, & qu'il augmente son domestique, en le tirant de la campagne; cette augmentation de domestiques est préjudiciable aux campagnes qu'elle prive de cultivateurs, & à la population: ces domestiques n'étant pas à l'ordinaire, occupés suffisamment, ils prennent le goût de la vie oisive; ils deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne, pour lequel ils étoient nés; étant privés de cette ressource, ils ne se marient pas, soit parcequ'ils craignent d'avoir des enfans, soit par libertinage, & parceque beaucoup de maîtres ne veulent pas de gens mariés; ou ils se marient tard, ainsi il nait moins de citoyens.

L'oisiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront jamais que peu d'enfans mal sains, qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres; ou qui, élevés dans les villes, ne voudront pas aller à la campagne.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, &

craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir petits marchands ou artisans, & c'est une perte pour le peuplement, parcequ'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans qu'un nombre égal de citadins, & que, sur un nombre donné, il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail, pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfans; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépaysés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des épouseurs, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'œconomie, on commence à prendre pour domestiques des enfans, dont les mœurs & le tempérament ne sont point formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la fainéantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Il resteroit, sans doute, bien des choses à dire

ſur ces importans objets ; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent point de tems pour tout ce qui n'eſt pas Médecine, je craindrois de ſortir de mon ſujet : tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent en fait partie, puiſqu'en donnant au peuple des avis ſur ſa ſanté, il falloit lui indiquer les cauſes qui la corrompent ; mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il eſt impoſſible de prévenir, choiſir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit, par des récompenſes, 1°. à arrêter tous ſes habitans ; 2°. à les encourager par d'autres récompenſes, à une population plus abondante. Ils n'en ſortiroient point ; ainſi ils n'iroient pas s'expoſer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le déſordre ; ainſi vraiſemblablement ce quartier, au bout d'un certain tems, ſeroit trop peuplé, & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Une cauſe plus puiſſante que celles que l'on a rapportées, a produit juſqu'à ce moment en France, la dépopulation ; c'eſt la décadence de l'agriculture, les habitans de la campagne fuyant la milice : les corvées, les impôts, & attirés à la ville par l'intérêt, la pareſſe & le libertinage, ont laiſſé les campagnes preſque déſertes. Ceux qui y ſont reſtés, n'étant point encouragés au travail, ou ne ſuffiſant pas pour ce qu'il y a à faire, ſe ſont contentés de cultiver ce qu'il leur falloit abſolument pour ſubſiſter ; ils ont gardé le célibat, ou ſe ſont mariés tard ; ou, à l'exemple des habitans des villes, ils ont refuſé à l'Etat, à leur femme, à la nature, ce qu'ils

leur devoient. La terre privée de cultivateurs par cette expatriation & cette inaction, n'a point rapporté, & la dépopulation des campagnes a augmenté tous les jours, parceque la mesure de la subsistance est celle de la population, & que l'agriculture peut seule multiplier les subsistances. Une seule comparaison fera sentir l'importance & la vérité de ces principes, à ceux qui n'en ont pas vu le développement & la démonstration dans les ouvrages de l'ami des hommes. » Un ancien Romain, toujours prêt à retourner » labourer son champ, vivoit lui & sa famille » d'un arpent de terre : un sauvage qui ne seme » ni ne laboure, consume seul le gibier que cin- » quante arpens de terre peuvent nourrir ; consé- » quemment Tullus Hostilius avec mille arpens » de terre, pouvoit avoir cinq mille sujets ; » tandis qu'un chef de Sauvage, borné au mê- » me territoire, auroit à peine vingt hommes : » telle est la disproportion immense que l'agri- » culture peut établir dans la population ; c'en » sont ici les deux extrémités. Un Etat se dé- » peuple en proportion de ce qu'il s'éloigne de » l'une & se rapproche de l'autre. » On voit évidemment, que s'il y a quelque part augmentation de subsistances, il y aura bientôt augmentation de population, qui, à son tour, facilitera encore l'augmentation de la subsistance. Dans un tel pays, il y aura abondance d'hommes, qui, après avoir fourni le nombre nécessaire au service des armes, au commerce, à la Religion, aux arts, & aux professions de toute espece, &c. donnera encore des colonies qui iront porter au loin le nom & le bonheur de leur Nation : il y aura abondance de choses, dont le supperflu sera transporté chez l'étranger, pour en avoir d'autres que le pays ne fournit point ;

& l'excédent de l'échange, donné en argent, rendra la Nation riche, & par-là redoutable à ses voisins & heureuse. L'agriculture en vigueur peut produire tant d'avantages, & ce siecle aura la gloire de l'avoir renouvellée en favorisant les Agriculteurs, en les encourageant, & en établissant les sociétés d'agriculture.

Je passe enfin à la quatrieme cause de dépopulation; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin, que des maladies qui auroient été très legeres, devenoient mortelles par le traitement: & je suis convaincu, que cette cause fait seule autant de ravages que les précédentes; elle mérite bien, sans doute, toute l'attention des Médecins, dont la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes, sa moitié la plus nombreuse & la plus utile périt misérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différens villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit Ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitemens pernicieux qu'il faut éviter. Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi;

mais ceux qui seroient en état, ne l'entreprennent pas : j'ai plus de courage, & j'espere que les gens qui pensent, me sauront quelque gré d'avoir donné un Ouvrage, dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune matiere à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'est le travail d'un Pasteur, qui écriroit un catéchisme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déja quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne, qui sont privés de secours ; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais effet : de cette espece sont tous les recueils de remedes, sans description de maladie, & par-là même sans aucune regle sûre pour l'application ; tels, par exemple, que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par-là même sont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts sur chaque article : d'ailleurs ils n'ont point insisté assez sur les causes des maladies, sur le régime général, les mauvais traitemens & les signes des maladies ; leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroissent la plûpart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui, s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. ROSEN, premier Mé-

decin du Royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces avantures extraordinaires, ces conseils d'astrologie pernicieux, qui, en Suede, comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition, & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises: mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suedois, & par-là même, je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différens morceaux; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan; qu'il ne dit rien de quelques autres, dont je suis obligé de traiter: nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très différens relativement au fond des maladies; mais dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais une gloire d'être presque toujours dans ses principes.

Cet Ouvrage n'est point fait pour les vrais

Médecins ; mais peut être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un Ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriottes, me procure du désagrément : l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espere de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre *d'avis au peuple*, n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque paysan. Les dix-neuf vingtiemes ne sauront, sans doute, jamais qu'il existe ; plusieurs ne sauroient pas le lire ; un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas : mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes, & qui, par une espece de vocation de la Providence, sont appellées à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue premierement, Messieurs les Curés : il n'y a point de village, de hameau, de maison foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bienfaisance

d'un d'entr'eux ; & je sais qu'il en est un grand nombre, qui, touchés du triste sort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur situation, ont desiré cent fois d'être à même de pouvoir leur donner des soins pour le corps, dans le tems même qu'ils les disposent à se préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie, pour vivre dans la suite plus saintement. Je me féliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours, qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect, l'amour de leur troupeau, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons, le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit Ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'ose en second lieu, compter sur les Seigneurs de Paroisse, dont les conseils, extrêmement respectés par leurs paroissiens, sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vu de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'un Curé, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne connois point, par ceux que je connois, qu'ils saisiront avec empressement un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent, que, manque de

lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens; mais elle saisit avidemment toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches ou au moins aisées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles se réjouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés très promptement des maladies du lieu, parcequ'on s'adresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot pour tout ce dont on croit que les malades ont besoin. A l'aide de quelques questions aux assistans, ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie; & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre, au lieu de thériaque; de l'orge ou du petit lait, au lieu de bouillon; ils ordonneront des lavemens ou des bains de pied, au lieu de vin; & des grus à l'eau, au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répérées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espère que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance sur les soins des dames, que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres: une charité plus active; une patience plus soutenue; une vie moins ambulante; une sagacité que j'ai admirée chez plusieurs à la ville & à la campa-

gne, & qui fait qu'elles obſervent avec une grande exactitude, & qu'elles démêlent les cauſes cachées des ſymptomes, avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs Praticiens; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, ſont autant de caracteres, qui établiſſent leur vocation; & il y en a un grand nombre, qui la rempliſſent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroient ſervir de modeles.

Les Maîtres d'école doivent encore être tous ſuppoſés avoir un degré d'intelligence ſuffiſant, pour tirer parti de cet ouvrage; & je ſuis perſuadé qu'ils pourroient faire un très grand bien. Je voudrois que, non ſeulement ils cherchaſſent à connoître la maladie, c'eſt la ſeule choſe un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut; mais encore qu'ils appriſſent à appliquer les remedes. Un très grand nombre raſent: j'en ai vu qui ſaignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adreſſe; tous apprendroient aiſément à le faire, & il ne ſeroit peut-être pas hors de place d'introduire l'uſage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils ſuſſent ſaigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les véſicatoires & de les panſer, ſeroient du plus grand uſage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, ſouvent peu nombreuſes, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour, la plûpart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur uſage pourroient-ils faire de leur loiſir, que de l'employer au ſoulagement des malades? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix aſſez modique, pour n'incommoder perſonne; & ce petit revenant bon rendroit leur ſituation encore plus douce: outre que cette diſtraction les pré-

ferveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par désœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique, c'est que, soignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils seroient à même, dans les cas graves, de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes, il ne s'en trouve plusieurs tels que j'en connois, qui, remplis de sens, de jugement, & de bonne volonté, liront avec plaisir ce livre, le saisiront & en répandront avec empressement les maximes.

Enfin, j'espere que plusieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voisinage, voudront le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conseils, quoiqu'un peu différens peut-être de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Il sentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & il ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science, qui, proprement, n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage, sur l'art même qu'elles exercent: les exemples de maux qu'on auroit évités avec plus d'habileté, sont assez fréquens pour faire desirer qu'on pût les prévenir; & cela ne seroit pas impossible: rien ne l'est, quand ceux qui ont l'autorité, veulent fortement; &

mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, & il est très pressant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer, avec assez de détail pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard ; mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces : je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville, pour les malades les plus opulens. Cette simplicité est fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conseil, dont l'exécution ne fût aisée & très pratiquable. L'on trouvera cependant, que quelques-uns sont peu faits pour le gros du peuple, & je n'en disconviens pas ; mais je les ai mis, parceque je n'ai point perdu de vue les personnes, qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussi-tot, aussi souvent, ou aussi long-tems qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer ; mais il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apoticaires. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apoticaires du pays les donneront au paysan peu riche ; &, en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fît payer trop cher ; je n'avois point cette crainte, mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignît point d'aller

à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits, & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modique qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient; enfin il y a dans beaucoup de pays des maisons de Seigneurs, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plûpart des campagnes sont très éloignées des villes, & que le paysan n'est pas à portée, par-là même, de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il y a effectivement plusieurs village très éloignés des villes où il y a des Apoticaires; mais si l'on en excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusques à présent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le tems que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très fréquent, dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront,

S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une seringue, (qui peut-être remplacée par des vessies,) fussent une emplette trop considérable, les communes pourroient la faire, & les instrumens passeroient au successeur. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter du-dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans, jusques à soixante-dix, entre soixante & soixante-dix fois par minutes: il se rallentit un peu quelquefois, chez les vieillards; & chez les enfans, il bat plus vite: jusques à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son pouls, & souvent celui des autres, jugera assez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'est que d'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte: elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié; très dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vitesse, mais e. core par la force ou la foiblesse, la dureté

ou la molesse, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas besoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort est presque toujours d'un bon augure ; & , s'il l'est trop , on peut l'affoiblir : le foible est souvent fâcheux.

Si le pouls , en frappant le doigt , fait sentir un coup sec , comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal , on l'appelle dur ; l'opposé s'appelle mou ; le dernier vaut généralement mieux. Si le pouls est fort & mou , encore qu'il soit vite , on doit conserver beaucoup d'espérances. S'il est fort & dur , cela indique ordinairement une inflammation , & demande la saignée & le régime rafraichissant. S'il est petit, vite & dur , le danger est très grand.

L'on appelle pouls régulier , celui dont tous les battemens sont à des distances égales , dont il ne manque point de battemens , (s'il en manque il est intermittent ,) & dont tous les battemens se ressemblent , de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls est bon , que la respiration n'est pas embarrassée , que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué , que le malade prend les remedes , qu'ils produisent l'effet qu'on en attend , qu'il conserve des forces , qu'il sent son état , l'on doit espérer de le guérir : quand tous , ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent , il est dans un pressant danger.

Il est souvent question de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration , cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau , & qui , quoiqu'elle soit peu visible , est cependant très considérable ; puisque , si une personne bien portante a mangé ou bu huit liv. dans un jour , il n'en sort pas quatre par les selles

ou par les urines, & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément, que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par la peau, se jette sur quelque partie intérieure, il peut en résulter des maux fâcheux : c'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire, qu'elles puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long, & au moment où il arrive, elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entiere ; sur elle sont fondés les succès : c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remedes ; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a, à lui proposer d'en employer quelques autres préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parcequ'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied, sur le modele d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.



AVIS.



AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Causes communes des Maladies du Peuple.

§. 1. Les causes des maladies les plus fréquentes parmi les gens de la campagne sont 1°. l'excès du travail pendant longtems. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement, & dans un état de langueur, dont ils se guerissent rarement : plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maladies; l'un est, d'éviter la cause qui les produit, mais souvent il est impossi-

ble : l'autre, est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de diminuer leurs effets par un grand usage de quelque boisson rafraichissante, & surtout par du petit lait, ou du lait de beure (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pinte de laquelle on met un verre de vinaigre, ou même de jus de raisins encore verds, de groseilles, de cerises : cette boisson salutaire & agréable rafraichit & soutient les forces. Si on n'a pas pris ces précautions, où qu'elles n'aient point été suffisantes pour empêcher l'effet des excès, il en résulte ou des maladies inflammatoires ou l'épuisement qui ayant, dans ce cas là, pour cause un dessechement général des parties solides du corps & un épaississement du sang, se rapproche par là des maladies inflammatoires. Les symptomes ni la cure ne sont cependant pas les mêmes ; j'ai vu guerir l'épuisement par l'usage du petit lait, ensuite des bains tiedes, &enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes échauffans, & les nourritures trop succulentes tuent.

§. 2. Une seconde cause très ordinaire de maladie, c'est de se reposer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud, ou de se coucher sur la ter-

re humide & même ſur celle qui paroît ſeche dont il s'éleve continuellement une humidité froide : l'on arrête, tout à coup, la tranſpiration ; & cette humeur, ſe rejettant ſur quelque partie intérieure, occaſionne pluſieurs maladies très violentes ; ſurtout des eſquinancies, des Rhumatiſmes, des inflammations de poitrine, des pleuréſies & des coliques inflammatoires(1). L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens : mais quand il eſt fait, dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptomes de maladie ; ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de pluſieurs jours, il faut ſur-le-champ ſe faire ſaigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, ſe frotter près du feu avec des linges ſecs & chauds, & boire abondamment de l'infuſion tiede No. 1. Ces ſecours préviennent ſouvent la maladie, qui devient au contraire plus facheuſe, ſi l'on cherche à ſe faire ſuer par des choſes chaudes.

(1) Il arrive auſſi que le ſang, qui dans de grandes chaleurs & pendant de violens travaux du corps eſt pouſſé dans de petits vaiſſeaux, où il ne pénetre pas quand la circulation n'eſt pas très accélerée, s'y trouve arrêté par l'effet du froid, & donne lieu à des inflammations dans ces parties.

§. 3. Une troisieme cause ; c'est l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente ; mais ses suites facheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissemens, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remedes sont, une ample saignée dès le commencement du mal ; une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tisane No. 2, où les laits d'amandes No. 4, le tout bu tiede ; des fomentations d'eau tiede, sur la gorge, la poitrine, le ventre ; des lavemens d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi bain tiede, après la saignée, a quelquefois soulagé très promptement.

§. 4. Il est bien étonnant, que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche ses

chevaux de boire quand ils ont chaud, ſurtout s'ils doivent ſe repoſer : il ſait que, s'il les laiſſoit boire, peut-être ils en creveroient; mais il ne craint point de s'expoſer au même danger. Ce n'eſt pas, au reſte, le ſeul exemple, dans lequel il paroiſſe faire plus de cas de la ſanté de ſes bêtes que de la ſienne.

§. 5. Une quatrieme cauſe, qui influe ſur tout le monde, mais plus cependant ſur le laboureur, c'eſt l'inconſtance des tems. Nous paſſons tout-à-coup, quelquefois pluſieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'eſt là ce qui rend les maladies catharales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtu que la ſaiſon ne l'exige, de prendre les habits d'hiver de bonne heure en automme, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printems. Les ouvriers prudens, qui ſe déshabillent pendant le tems du travail, ont ſoin de rémettre leurs habits le ſoir en ſe retirant (1). Ceux qui, par négligence, ſe

(1) Les variations dans la température de

contentent de les remporter perchés sur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très mal (1).

§. 6. Ces variations promptes amenent souvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud; & l'ouvrier, baigné dans une sueur chaude, est tout à-coup trempé dans l'eau fraiche; ce qui occasionne les mêmes maux, que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le soleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

l'air, ou les changemens du chaud au froid & à l'humide, qui sont très fréquens & subits dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux Ouvriers de tout genre le conseil que l'on donne ici sur les habillemens: cela est encore plus important dans les lieux ou des rivieres, des bois, des montagnes entretiennent une humidité considérable, & ou les soirées sont froides & humides en tout tems.

(1) Il y a beaucoup d'endroits dans ce royaume où l'air est très mal sain, soit parcequ'il y a beaucoup d'eau qui étant sans mouvement, se corrompt, & infecte l'air d'exhalaisons putrides; soit parceque des montagnes ou des bois y entretiennent l'humidité, empêchent que l'air ne se renouvelle, & mettent ces lieux à l'abri des vents salutaires du Nord & de l'Est, qui pourroient dissiper les exhalaisons & l'humidité.

Un voyageur eſt quelquefois mouillé en route, ſans pouvoir l'empêcher; le mal n'eſt pas fort grand, moyennant, qu'en arrivant, il quitte ſes habits: mais j'ai vû des pleuréſies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de ſe laver avec de l'eau tiede, ou du moins de ſe frotter devant le feu avec des linges ſecs & fort chauds. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées un bain tiede de jambes eſt très utile. J'ai gueri radicalement des perſonnes ſujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. La cinquieme cauſe à laquelle on ne penſe gueres, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très réellement, c'eſt l'uſage ordinaire, dans preſque tous les villages, d'avoir les courtines ou fumiers préciſément deſſous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à

produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus ; mais la cause n'en agit pas moins : & ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des villages dans lesquels, après que les courtines ou fumiers sont enlevées, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux ; parceque cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les fumiers. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occasion d'une fievre putride épidémique, qui y faisoit des ravages, je sentois, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable, qui y avoit regné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévînt ces accidens en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible du lieu que l'on habite & où l'on couche.

L'on peut joindre à cette cause, le peu

de ſoin que le payſan a d'airer ſa chambre. L'on ſait qu'un air trop renfermé, occaſionne les fievres malignes les plus facheuſes ; & le payſan ne reſpire jamais chez lui, qu'un air de cette eſpece. Il y a de très petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, ſept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant ſix mois de l'année, & très rarement pendant les ſix autres. J'ai trouvé l'air ſi mauvais, dans pluſieurs de ces chambres, que je ſuis perſuadé, que ſi ceux qui les habitent n'alloient pas ſouvent au grand air, ils périroient tous en peu de tems : on y voit preſque partout de la moiſiſſure qui eſt un indice de corruption. Il eſt aiſé de prévenir les maux que cette cauſe produit, en faiſant deux croiſées oppoſées, ou une ſeule, mais qui ſe trouvât vis-à vis la porte, & en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution, ſi ſimple, auroit les plus heureux effets.

§. 9. Je mets, pour ſixieme cauſe, l'ivrognerie, qui ne produit pas les épidémies, mais qui tue, dans tous les tems, & partout. Les miſérables qui s'y livrent ſont ſujets à de fréquentes inflammations de poitrine, & pleuré-

sies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent long-tems avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & surtout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps, usés par les excès, ne répondent point à l'action des remèdes, & les maladies de langueur qui dépendent de cette cause sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie est, en quelque façon, morte long-tems avant leur corps.

§. 10. Les alimens sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple ; cela arrive ; 1°. quand les grains, mal mûrs, ou recueillis encore humides dans les étés facheux, ont acquis une mauvaise qualité : heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger par quelques précautions, telles que celles de laver & de secher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pêtrissant, de la laisser lever un peu plus long-tems, & de faire cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies, s'al-

terent très souvent dans la maison du payfan, ou parcequ'il ne se donne pas les soins qu'il devroit se donner, ou parcequ'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine mal conservée. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de soin; mais je n'entrerai là-dessus dans aucun détail, il suffit de faire sentir, que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement, quand elle n'est pas bonne. 3°. Avec de bonne graine, on fait souvent de mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop longtems dans des lieux humides. Tous ces défauts ont des suites facheuses, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les gens qui sont malades, sujets à l'être, ou qui sont convalescens (1).

(1) On a vu plusieurs fois dans quelques Provinces de France des maladies Epidémiques accompagnées des symptomes les plus terribles causées par l'usage du seigle ergoté; voyez le supplément à l'article des maladies Epidémiques, ou à la table le mot *Ergot*.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des alimens, mais moins facheuses ou moins générales, & dans lesquelles il est impossible d'entrer (1). Je finirai par cette remarque générale ; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime ; & je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend ; le long séjour qu'il fait au grand air,

(1) La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies dans les campagnes, où les eaux sont mauvaises par le terrein dans lequel elles se trouvent, comme lorsqu'elles coulent & reposent sur des bancs de coquilles, ou elles le deviennent par le voisinage ou l'égout des fumiers & des mares.

Lorsque l'on a de l'eau trouble, il suffit le plus souvent de la laisser en repos pour qu'elle s'éclaircisse en déposant ; si cela n'arrive pas, ou si on a de l'eau limoneuse, bourbeuse, il n'y a qu'à la jetter dans un vaisseau rempli à moitié de sable fin, ou, à son défaut, de craie, & l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation sera cessée, le sable en retombant au fond du vaisseau y entraînera les saletés que l'eau tient suspendues : ou ce qui est encore mieux & très facile, on peut approcher deux tonneaux, dont l'un sera beaucoup plus élevé que l'autre, le plus élevé sera

où il passe les trois quarts de sa vie, &c, ce qui est aussi un avantage très considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter, qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 11. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de leurs maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrein

rempli de sable à moitié, on y mettra l'eau trouble, bourbeuse, limoneuse, elle se filtrera à travers ce sable, sortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau, & tombera dans celui qui est plus bas, & qui servira de réservoir. Lorsque l'on a de l'eau seleniteuse, c'est ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure, parceque le savon s'y fond difficilement, & que les semences farineuses & les legumes y deviennent dures au lieu de s'amollir, il faut exposer cette eau au soleil, ou la faire bouillir, & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé. Quand on a de l'eau corrompue, on peut la garder jusqu'à ce qu'elle ait repris son état naturel qui succedera à la putrefaction; si on ne peut attendre, on y fera fondre un peu de sel marin, on y mêlera du vinaigre, où on y fera cuire quelque plante aromatique. Il arrive fort souvent que les eaux des puits publics sont infectées par un limon

élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend hnmides ; ceux qui les habitent en sont incommodés, & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le Manœuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marecageuse ; mais elles agissent à la longue, & j'en ai vu surtout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche & les enfans. Il feroit fort aisé de remedier à cet inconvénient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au-dessus du niveau du voisinage, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables ; & en évitant de bâtir con-

qui est au fond, & par des animaux qui y tombent & s'y putrefient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussitôt qu'elle est tombée, il paroît que c'est cette eau qui cause les goitres aux Habitans de quelques montagnes, & des coliques à beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent, on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaise est, après l'air, la cause la plus commune des maladies, & celle qui en produit davantage & de plus facheuses, elle cause souvent des Epidémies.

tre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police ; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre les précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui couteroit encore moins, c'est de tourner leur maison au midi oriental, c'est l'exposition, toutes choses d'ailleurs égales, la plus salutaire & la plus avantageuse ; cependant je l'ai vue très souvent négligée, sans qu'on pût assigner la moindre raison pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importans aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils sont plus de conséquence qu'on ne pense ; & tant de causes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation (1).

(1) Le fréquent usage que le peuple fait du vin, de la bierre, du cidre, doit faire regarder ces différentes boissons comme des causes communes des maladies, lorsque ces liqueurs deviennent nuisibles au corps humain par des qualités qu'elles ont reçues de la nature ou de l'art : mais souvent il ne peut les connoître, d'autres fois son gout est plus fort que sa raison ; ainsi c'est à la Police générale à empêcher la vente du vin, de la bierre, du cidre, lorsqu'ils peuvent causer des maladies.

CHAPITRE II.

Caufes qui augmentent les Maladies du Peuple. Attentions générales à avoir.

§. 12. Les caufes, que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produifent les maladies; & le mauvais régime, que le peuple obferve quand il en eft attaqué, les rend beaucoup plus facheufes, & beaucoup plus fouvent mortelles. Il eft imbu d'un préjugé, qui coute toutes les années la vie, dans ce pays, à beaucoup de ceux qui font attaqués de maladies aigües, & qui n'ont point de Medecin; c'eft que toutes les maladies fe guériffent par la fueur, & que, pour procurer la fueur, il faut prendre beaucoup de chofes chaudes & échauffantes, fe tenir dans un endroit très chaud, & être exceffivement couvert. Ce font des erreurs funeftes à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à fe faire fuer au commencement de la maladie, ils fe tuent. J'ai vu des cas dans lefquels les

ſoins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet. La ſueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang; elle le laiſſe plus ſec, plus épais, plus inflammatoire; & comme dans toutes les maladies aigües, excepté un très petit nombre qui ſont très rares, il eſt déja trop épais, la ſueur augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du ſang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payſan, qui ne diſe, quand il a une pleuréſie, ou une inflammation de poitrine, que ſon ſang eſt trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vaſe, il le trouve noir, ſec, brulé. Comment le ſens commun ne lui dit-il pas, que, bien loin de faire ſortir l'eau d'un tel ſang par les ſueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, que la ſueur eſt utile au commencement des maladies, les moyens qu'on emploie pour la procurer, n'en ſeroient pas moins mortels. Ces moyens ſont, 1°. d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de ſoins, pour em-

pêcher qu'il n'entre de l'air, qui, par là même, est bientôt extrêmement corrompu; & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux causes seules sont capables de produire, dans un homme sain, la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi en entrant dans ces chambres, d'une difficulté de respirer, que je dissipois en faisant ouvrir. Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occasions qui s'en présentent, que l'air nous étant plus nécessaire, que l'eau ne l'est au poisson, dès qu'il cesse d'être pur, notre santé souffre nécessairement; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes, renfermées dans une petite chambre qu'on n'aire point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre, on voit sur-le-champ la fievre, l'oppression, l'angoisse, les rêveries, diminuer.

§. 14. 2°. On ne leur donne que des choses chaudes, & surtout de la théria-

que, du vin, du faltran ou des vulneraires de suisse (dont la plupart des herbes ou fleurs sont dangereuses dès qu'il y a de la fievre) & du safran, qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fievreuses, il faut rafraichir & tenir le ventre libre. Tous ces remedes échauffent & resserrent : l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant, tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltran, que le paysan prend quelquefois, lorsqu'il est déja attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir ? Aussi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. Malheureusement, chacun peut en voir autour de soi de terribles & fréquens exemples.

§. 15. L'on me dira peut-être, que souvent les maladies se guerissent par la sueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds, que la sueur guerit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies, quelques douleurs de rhumatisme, quelques fluxions : mais c'est seulement quand ces maladies dépendent d'une transpiration arrêtée,

que la douleur se déclare tout de suite; & que, sur-le-champ, avant qne la fievre ait épaissi les humeurs & enflammé quelque partie, on donne quelque boisson chaude, comme du faltran & du miel, qui, en rétablissant la transpiration, enleve la cause du mal (1). La sueur est aussi utile dans les maladies, quand à force de boire, on en a détruit les causes : elle sert à entraîner avec elle, une partie des humeurs qui causent les maladies, après que les plus grossieres ont passé par les selles & par les urines, & à emmener cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est, à cette époque, extrêmement important, de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans les commencemens; & cette sueur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie intérieure produit souvent une nouvelle maladie plus dangereuse que la premiere. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter im-

(1) Alors même, il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur.

prudemment la ſueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement : celle-là eſt preſque toujours utile ; celle ci preſque toujours dangereuſe. D'ailleurs, ſi elle étoit néceſſaire, on s'y prendroit très mal ponr la faire venir, puiſqu'en échauffant ſi fort les malades, on allume une fievre prodigieuſe ; on les met en feu, & la peau reſte extrêmement ſeche. L'eau tiede eſt le meilleur des ſudorifiques. Si les malades ſuent abondamment & par un effort de la nature ſeule pendant un ou deux jours, cela leur procure un ſoulagement de quelques heures : bientôt ces ſueurs finiſſent, on croit alors reconnoître la néceſſité de l'exciter de nouveau pour augmenter le ſoulagement, on réitere les mêmes remedes ſans qu'ils rappellent les ſueurs. On double les doſes, on augmente l'inflammation ; le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue la mort à ce qu'il n'a pas ſué aſſez, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes ſudorifiques & du vin. Il y a long-tems qu'un habile Medecin Suiſſe a averti ſes compatrio-

tes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres. Je le réitere ; mais je crains fort que ce ne soit avec aussi peu de succès. Le paysan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit en maladie par préférence ; & c'est un grand mal, parceque le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente l'épaississement du sang, qui est déja trop considérable.

§. 16. L'on augmente encore leurs maux, par les alimens qu'on donne trop tôt ou en trop grande quantité, ou de mauvaise nature. La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte, que l'on a que le malade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des alimens, qui, en augmentant sa maladie, le tuent en augmentant ou en redonnant la fievre. Cette crainte que l'on a que ce défaut de nourriture ne donne la mort, est absolument chimerique ; jamais cette cause n'a tué aucun fievreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & n'en sont que plus forts au bout de ce terme ; au lieu qu'en cherchant à les nourrir, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par-là même le malade est plus foible.

§. 17. Dès qu'il y a de la fievre, l'estomac ne digere plus ; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie ; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces : mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 18. On leur fait du mal, non-seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaller des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits, & de la viande, s'il leur reste la force de la mâcher. Il faut absolument que les malades succombent sous le poids de ces choses données mal-à-propos. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il est attaqué par des accidens violens, comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement ; il a des vomissemens, des angoisses, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, le pourpre. Quand on donne ces alimens en bon état à un

fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui ſont déja dans ſon eſtomac, les ont bien-tôt pourris, & au bout de quelques heures ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 19. C'eſt une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'alimens, plus on l'affoiblit. Ces alimens, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie : auſſi ceux qui ſavent obſerver, remarquent conſtamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fievre, & il eſt par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fievre ou des matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt préciſément lui rendre le même ſervice que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plûtard un bouillon corrompu.

§. 20. Je dois le dire : ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore trop répandu

du parmi les personnes même que leurs talens & leur éducation devroient souftraire à des erreurs aussi grossieres que celles-là. Il seroit bienheureux pour le genre humain, & le terme de ses jours seroit en général bien plus long, si l'on pouvoit lui persuader cette vérité si bien démontrée en médecine; c'est que les seules choses qui puissent fortifier un malade, sont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté est inconcevable à cet égard; elle est un second fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus des deux tiers qui auroient guéri, si, mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance; mais les soins mal entendus dont je viens de parler, n'en laissent réchaper aucun.

§. 21. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, dessecher & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu, l'ardeur dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des lévres, de la langue, de la gorge; la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour

les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toutes sortes de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leur envie de vomir, leur horreur pour les alimens, & surtout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par haut & par bas, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur intérieur est plein de matieres corrompues, qui corromproient tous les alimens qu'on y mettroit; & que tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrens de boissons rafraîchissantes, qui les disposent à être évacuées aisément. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fievre, que les selles sont puantes & les urines rouges, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin pur, toutes les choses chaudes, sont de vrais poisons.

§. 22. Je paroîtrai peut-être outré au

public, & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui obſervent les effets de chaque choſe, trouveront au contraire que bien loin d'outrer, j'expoſe foiblement leur ſentiment, qui eſt celui de tous les bons Médecins depuis plus de deux mille ans; celui que la raiſon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 23. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'il a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini, & les effets des alimens & des remedes échauffans ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui, ſe fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque tems, & lui fait acheter, par de longues ſouffrances, la mort qu'il deſire.

§. 24. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès les commencemens de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans leſquels les évacuans, au commencement du mal, conviennent; ils ſeront indiqués dans d'autres

chapitres : mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir comme une regle générale, que ces remedes sont nuisibles; ce qui est vrai le plus souvent, & toujours quand les maladies sont inflammatoires.

§. 25. L'on espere, par leurs secours d'enlever les embarras de l'estomac, la cause des envies de vomir, de la mauvaise bouche, de la soif, du mal-aise, & de diminuer le levain de la fievre. L'on se trompe le plus souvent; parceque les causes de ces accidens ne sont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La tenacité des ordures qui sont sur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. L'on a beau la laver, la gargariser, la racler; tout est inutile : ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fievre, & la viscosité des humeurs, qu'on peut enlever ce sédiment, qui se détache même peu à peu de lui-même; le mauvais goût se dissipe, la langue redevient belle, la soif cesse. L'histoire de l'estomac, est la même que celle de la langue; aucun secours ne peut le nettoyer dans les commencemens. En donnant beaucoup de remedes

délayans & rafraichiſſans, il ſe nettoie lui-même ; & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatif.

§. 26. Non-ſeulement on ne fait point de bien par ces remedes, mais on fait un mal très conſidérable, en appliquant des remedes acres & irritans, qui augmentent la douleur & l'inflammation; qui attirent les humeurs ſur ces parties, où il y en a déja trop ; qui n'évacuent point la cauſe de la maladie, parce-qu'elle n'eſt pas prête à être évacuée, qu'elle n'eſt pas mûre ; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang qui par-là même reſte plus épais ; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 27. L'émétique, ſurtout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſidérément dans toutes les maladies aigües, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands maux ; les inflammations de l'eſtomac, des poulmons, du foie ; les ſuffocations, les phrénéſies. Les purgatifs occaſionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort.

Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonſtances, eſt le même que celui du ſel & du poivre, qu'on mettroit ſur une langue ſéche, enflammée & ſale, pour l'humecter & la nettoyer.

§. 28. Il n'y a perſonne qui, avec du bon ſens, ne ſoit en état de ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux mêmes qui ne ſentiroient pas la ſolidité de ces avis, à ne pas les braver, & à ne pas les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matiere qui leur eſt étrangere, ils doivent, ſans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'eſt pas moi que je veux qu'on écoute, ce ſont les plus grands Médecins, dont je ne ſuis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choſes chaudes qui enflamment leur fievre? Quel avantage peut-il nous en revenir, de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raiſon peut perſuader que des milliers

de gens, pleins de génie, de savoir, d'expérience, qui passent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les soigner & à observer tout ce qui leur arrive, se font illusion & se trompent sur l'effet des alimens, du régime, des remedes ? Peut-il entrer dans des têtes sensées, qu'une garde qui conseille un bouillon, un œuf, un biscuit, mérite plus d'être crue, qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus désagréable pour celui-ci, que d'être obligé de disputer continuellement pour ces miseres, & de craindre toujours que des soins mortellement officieux ne détruisent, par des alimens qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remedes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger ; c'est l'assassiner par tendresse.



CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies. Diete des maladies aigües.

§. 29. J'AI fait voir les dangers du régime, & des principaux remedes qu'on emploie généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, sans aucun risque, dans les commencemens des maladies aigües quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce Traité, doivent faire attention à ce chapitre; parceque dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime, que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement; & quand je dirai qu'il faut mettre un malade au régime, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; & l'on fera ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boisson, aux lavemens, excepté quand je prescrirai expressément

autre chose, comme d'autres ptisanes, ou d'autres lavemens.

§. 30. La plûpart des maladies (j'entens toujours aigües ou fiévreuses) s'annoncent souvent, quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangemens dans la santé, comme un leger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tanquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des sueurs ordinaires. L'on peut à cette époque prévenir ou, au moins, diminuer considérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aisées, que je réduis à quatre. 1°. Renoncer à tout travail violent; mais continuer cependant un exercice très doux. 2°. Se réduire à très peu, ou à point d'alimens solides; renoncer surtout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin. 3°. Boire abondamment, c'est-à-dire, une couple de pintes par jour, par

petits verres, de demi-heure en demi-heure, de la ptisane (n° 1, ou 2.), & même de l'eau tiede, sur chaque pinte de laquelle on mettra un demi verre de vinaigre. Il n'y a personne à qui ce secours puisse manquer. Si l'on n'avoit pas de vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit sur chaque pinte quinze ou vingt grains de sel de cuisine. Ceux qui auroient du miel, feroient très bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit aussi employer avec succès une infusion de fleurs de sureau ou de tilleul. Le petit lait bien clair, peut également servir. 4°. Prendre des lavemens. En suivant cette méthode, on a souvent coupé racine aux maladies les plus graves ; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces, & l'on diminue beaucoup le danger.

§. 51. Malheureusement l'on suit une méthode toute contraire ; & quand on sent ces dérangemens, l'on se borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon ; l'on renonce aux légumes & aux fruits, qui seroient si utiles ; & l'on boit, pour se fortifier l'estomac & chasser les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fievre,

& ne chaſſent que les reſtes de la ſanté. L'on empêche par-là toutes les évacuations ; l'on ne détrempe point les matieres qui occaſionnent la maladie ; on ne les rend point propres à être évacuées ; au contraire, elles deviennent plus acres & plus difficiles à être emmenées ; au lieu que la quantité d'une boiſſon délayante & rafraîchiſſante, détrempe & détache toutes les matieres étrangeres ; elle délaie le ſang ; & au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuiſible s'évacue par les ſelles, par les urines, ou par la ſueur.

§. 32. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade eſt déja ſaiſi par ce froid plus ou moins violent, qui précede preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas reſter debout ; ou qu'il ſe tienne tranquillement aſſis un peu plus couvert que de coutume ; & qu'il boive tous les quarts-d'heure un petit verre chaud, de la boiſſon (n°. 1, 2) ; ou ſi elle manque, de quelqu'une de celle dont je viens de parler.

§. 33. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid ; il faut être extrêmement attentif à les découvrir dès qu'il diminue, afin que quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que les couvertures ordinaires ; il seroit même à souhaiter qu'ils en eussent moins. Les paysans couchent sur un lit de plume, & sous des couvertures de laine qui sont ordinairement d'un poids immense. La chaleur que donne la plume est très fâcheuse pour les fiévreux ; cependant comme ils y sont accoûtumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année ; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fievre est extrêmement forte, ils doivent coucher sur la paillasse, ils en seront infiniment mieux, & rejetter les couvertures de laine trop épaisses, pour ne se couvrir que de draps, de couvertures de laine moins lourdes, ou même de quelqu'autre chose moins chaude. L'on ne peut croire, comme moi, que quand l'on en a été témoin combien l'on soulage le malade en lui ôtant son lit de plumes ; le mal prend sur le champ une nouvelle face.

§. 34. Dès que la chaleur est venue, & que la fievre est bien déclarée, l'on doit

pourvoir au régime du malade. 1°. Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop; qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y fasse le moins de bruit possible; que personne ne parle au malade sans nécessité. Il n'y a rien qui augmente plus la fievre & fasse plus rêver, que la multitude des gens qui sont au tour du malade, & qui font du bruit. Il faut, quand il a été à la selle ou qu'il a uriné, emporter ces excrémens le plutôt possible. Il faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin, au moins un quart-d'heure chaque fois, & ouvrir en même-tems une porte, afin que l'air se renouvelle. Mais, comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade, on tirera, dans le même-tems, les rideaux de son lit; & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant au tour de lui des chaises, avec quelques habits qui le garantissent. Si la saison est extrêmement rigoureuse, il suffit de l'ouvrir une fois le jour. Il est aussi très utile de brûler du genievre ou autre bois aromatiques; ou bien, on jettera un peu de vinaigre sur une pelle rouge; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre est brû-

lant, & que le malade en est fort incommodé, on peut arroser de tems en tems le plancher, & mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule, ou d'aulne, ou de fresne, qui trempent dans des seaux d'eau.

§. 35. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de solide ; mais on peut lui préparer, par tout & en tout tems, la nourriture suivante, qui est une des plus saines, &, sans contredit, la plus simple. Prenez une demi-livre de pain, la grosseur d'une noisette de beurre, ou même point, & un pot d'eau ; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entierement défait : on le passe, & l'on en donne un demi-septier au malade, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement, si la fievre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des gruaux, de l'orge, des pois, des feves, de l'aveine, du ris peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de sel (1).

§. 36. L'on peut aussi leur permettre,

(1) On donne, ici, des bouillons de viande : on ne peut trop recommander de les faire legers avec le veau, le poulet ; mais il feroit encore mieux d'user de ce que l'on prescrit dans ce livre.

au lieu de ces especes de soupe, des fruits d'été cruds, & en hiver des pommes cuites, ou des prunes & des cerises sechées que l'on fera cuire. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aigües ; ils en voient les succès tous les jours. Ce conseil ne révoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés ; mais, en réflechissant, ils sentiront que ces fruits, qui desalterent, rafraîchissent, abbattent la fievre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre, font couler les urines, & sont l'aliment le plus convenable pour les fievreux. Aussi ils les desirent ardemment ; & j'en ai vu plusieurs qui ne s'étoient guéris, qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils desiroient ardemment, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons, peuvent au moins hazarder un essai sur ma parole ; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner, dans toutes les fievres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres ; mais il faut que tous ces fruits soient très

mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires, extrêmement aqueuses, qu'on peut employer (1) : on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette boisson désaltérer un malade, mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de n'en pas prendre une grosse quantité à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit ; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec succès ; il faut rejetter l'écorce qui échauffe.

§. 37. 3°. Il faut faire usage d'une boisson qui désaltere, abatte la fiévre, délaie, relâche & aide les évacuations par les selles, les urines & la transpiration. Toutes celles dont j'ai parlé, réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens

(1) Comme les différentes especes de beurré, de bon-chrétien, le doyenné, le S. Germain, la virgouleuse, la royale d'été, la bergamote, l'angleterre.

de parler, dans une pinte d'eau.

§. 38. Les malades doivent beaucoup boire. Il feroit à fouhaiter qu'ils buffent au moins deux ou trois pintes par jour, fouvent & peu à la fois; c'eft-à-dire un verre à chaque quart d'heure. Il faut que la boiffon ait perdu le grand froid.

§. 39. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois à la felle, fi les urines ne font pas abondantes, ou fi elles font rouges, fi le malade rêve, fi la fievre eft forte, le mal de tête & de reins confidérable, le ventre douloureux, les envies de dormir fréquentes, il faut donner un lavement (N° 5.), au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies violentes, furtout dans les cas que je viens d'indiquer; & un lavement foulage ordinairement plus, que fi on buvoit fept ou huit fois la même quantité de liqueur. L'ufage des lavemens dans les différentes maladies, fera déterminé en parlant de chacune. Mais il ne faut jamais les donner dans le moment où le malade a une fueur qui le foulage.

§. 40. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il fe tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il

peut; mais au moins une demi-heure; cela diminue la fievre, le mal de tête, les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une sueur de nature à le soulager; mais ces sueurs ne viennent jamais que sur la fin des maux, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 41. 6°. On lui raccommodera son lit tous les jours, pendant qu'il sera levé, & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, le plus souvent qu'on le pourra. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui est très dangereuse. On craint de sortir le malade du lit, on le laisse dans des linges pourris, chargés de corruption, & qui par-là non-seulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fievre & les rêveries, comme de ne point sortir du lit & de ne point changer de linge; & j'ai fait cesser, par ce double moyen & sans autre secours, des rêveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible; c'est une mauvaise raison : il faut qu'un malade soit presque mourant pour ne pas soutenir cette opération, qui, lors même qu'il l'éprou-

ve pour le moment, augmente ſes forces & diminue auſſi-tôt ſes maux. Un avantage que les malades retirent du ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un grand nombre de maladies aigües que ce ſeul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter que le peuple ſût que l'on ne peut pas bruſquer les maladies; que chacune doit avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violens qu'il aime à employer, peut bien les abreger en tuant le malade: mais cet uſage ne guérit jamais plus vîte, & au contraire il rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui font languir toute ſa vie celui qui a été traité avec des remedes violens.

§. 42. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par-là même de langueur. Le même préjugé qui tue les malades en les forçant à manger, s'étend ſur la con-

valescence, & la rend fâcheuse & longue : on produit des rechûtes quelquefois mortelles, souvent des maux chroniques, en faisant manger les convalescens trop, ou trop tôt. A mesure que la fievre diminue, on peut insensiblement augmenter la quantité de nourriture; mais tant qu'il en reste, il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des alimens différens, & prendre un peu de viande, mais il faut qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin avec de l'eau, du pain trempé dans le vin : ces alimens sont utiles, & servent à réparer les forces quand on en use modérément. Ils retardent la guérison dès qu'on en prend un peu trop; parceque l'estomac extrêmement affoibli par la maladie & par les remedes, n'est capable que d'une très petite digestion, & si on lui donne au-delà de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de fréquens retours de fievre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissemens, des diarrhées, des obstructions.

§. 43. L'on prévient tous ces maux en se contentant de très peu d'alimens. Je le réitere, si l'on veut fortifier un convalescent, il faut lui donner peu : ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce qu'on digere. Le convalescent qui avale peu, le digere & est nourri; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

§. 44. Il faut, 1°. que les convalescens, comme les malades, prennent très peu d'alimens à la fois, & fréquemment. 2°. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop souvent. 3°. Qu'ils mâchent avec beaucoup de soin tout ce qu'ils prennent de solide. 4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson : la meilleure, pour le général, est de l'eau avec un quart ou un tiers de vin blanc. 5°. Qu'ils se promenent le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture, à cheval : ils auront attention, surtout les premieres sorties, de faire leur promenade dans des endroits qui soient à l'abri du vent & qui ne soient pas humides. Ce dernier exercice est le plus salutaire de tous. Les trois quarts des gens de la campagne sont à même de se procurer cet avantage sans

qu'il leur en coûte rien; ils ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en user, doivent le faire avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas, fortifie les organes de la digestion, qui ensuite se fait mieux : si on le prend après, il la trouble. 6°. Comme ordinairement les convalescens sont moins bien le soir, ils doivent rentrer chez eux avant le coucher du soleil, & lorsqu'il s'éleve un vent froid ou humide. Il faut qu'à ces heures ils prennent très peu d'alimens : leur sommeil en sera plus tranquille, & les reparera mieux. 7°. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures. 8°. L'enflure des jambes qui survient presque à tous, n'est pas dangereuse, & se dissipe d'elle-même quand ils sont sobres & qu'ils prennent du mouvement. 9°. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours à la selle ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours ; & si cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troisieme jour, & même plutôt si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflemens, de l'inquiétude, des maux de tête. 10°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dé-

rangé, s'ils ont de tems en tems un peu de fievre, ils prendront trois prifes par jour du remede (n°. 14.) qui rétablit les digeftions, rappelle les forces & chaffe la fievre. 11°. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt le travail; cette mauvaife coutume empêche journellement plufieurs payfans de fe remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces : pour n'avoir pas fu fe repofer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais auffi robuftes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précoce leur fera perdre dans la fuite, chaque femaine de leur vie, plus de tems qu'ils n'en ont gagné une feule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languiffans; prefque tous datent le commencement de leur langueur depuis quelque maladie aigüe, qui, par le manque de ménagement dans la convalefcence, n'a pas été bien guérie : un repos de fept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'eft ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas & dans beaucoup d'autres, ne fait calculer que pour le jour, & n'étend point fes vues au lendemain; il ne fait faire aucun facrifice à l'avenir; il en faut cependant pour fe le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 45. L'Inflammation de poitrine, ou Peripneumonie, ou Fluxion de poitrine, est une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître sont, un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptome essentiel, & qui ma servi plus d'une fois à distingner cette maladie à coup sûr, dès son premier moment; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retour de froid; le pouls est vite, assez fort, médiocrement plein, dur, & reglé quand le mal est médiocre; petit, mol, irrégulier quand la maladie est très grave: un sentiment legerement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine; quelquefois, une espece de serrement sur le cœur; quelquefois, des douleurs dans tout le corps, surtout le long des reins; de l'oppression, au moins le

le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu ; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très rarement ſur les côtés ; une toux, quelquefois ſeche, & alors elle eſt plus douloureuſe, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de ſang, ſouvent de ſang pur ; une douleur ou au moins une peſanteur de tête, ſouvent des rêveries ; preſque toujours le viſage rouge ; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un facheux préſage ; les levres, la langue, le palais, la peau ſeches ; l'haleine chaude, les urines peu abondantes & rouges dans les commencemens, plus abondantes moins rouges & dépoſant beaucoup de ſediment dans la ſuite ; fréquemment de l'altération ; quelquefois des envies de vomir, dans le commencement, qui, en en impoſant à gens peu inſtruits, ont ſouvent porté à donner un émétique, qui eſt mortel, ſurtout à cette époque ; une chaleur univerſelle, un redoublement preſque tous les ſoirs, pendant lequel la toux eſt plus aigre, & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats ſont ceux qui ne ſont ni trop liquides ni trop durs ; mais d'une

consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de sang, qui diminue peu à peu, & disparoît ordinairement avant le septieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée artére, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux, quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 46. Quand le mal est très violent, ou quand il le devient; le malade ne peut respirer qu'assis. Le pouls devient très petit & très vite; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoisse inexprimable, il s'agite continuellement dans son lit; quelquefois un bras est dans une espece de paralysie; les réveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col se couvrent quelquefois, surtout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins considérables; les forces s'épuisent, la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt, d'une mort affreuse & assez commune dans les campagnes par l'effet

des remedes échauffans, qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs heures, & s'il est suivi d'une chaleur brulante, si le cerveau s'embarrasse dès le commencement, si le malade a une petite diarrhée avec tenesme, s'il craint le lit, s'il sue trop, ou s'il a la peau extrêmement aride, si son caractere paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très dangereuse.

§. 47. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la ptisane d'orge N°. 2, ou le lait d'amande N°. 4, ou celle N°. 7. Les jus d'herbes, qui entrent dans cette derniere, sont un excellent remede dans ce cas; parcequ'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation. Pendant que la fievre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N°. 5, trois fois, ou au moins

deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal c'eſt la ſaignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang du bras, & même, ſi le malade eſt jeune & robuſte, quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus, que ſi on tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 48. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite §. 45, cette ſaignée ſoulage conſidérablement le malade, pendant quelques heures; mais le mal revient, & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réiterer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réiterer une troiſieme, même une quatrieme fois. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de cette quatrieme ſaignée, & fréquemment je m'en tiens au deux premieres. S'il y a pluſieurs jours que la maladie a commencé, ſi la fievre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang, il faut, ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fut-ce le di-

xieme. Le ſang dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; &, preſque d'abord qu'on l'a tiré, il ſe forme deſſus, cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croute pleurétique*. L'on regarde comme un bien, lorſque dans chaque ſaignée, elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans les précédentes. Cela eſt généralement vrai, ſi en même tems le malade ſe trouve mieux; mais ſi l'on ne faiſoit attention qu'au ſang ſeul, on ſe tromperoit ſouvent. Il arrive même, que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croute ne ſe forme point; ce qu'on regarde comme un ſigne très dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard pluſieurs biſarreries, qui dépendent des plus petites circonſtances : ainſi il ne faut point ſe fonder uniquement ſur cette croute, pour regler les ſaignées; &, en général, il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans la palette, puiſſe nous faire juger avec certitude de ſon véritable état dans le corps.

§. 49. Quand le malade eſt dans l'état décrit (§. 46.) non ſeulement la ſaignée ne ſert à rien; mais quelquefois

même elle eſt nuiſible, par le prompt affoibliſſement dans lequel elle jette; &, en général, dans ce cas, tous les remedes ſont inutiles; & c'eſt toujours une très mauvaiſe marque, dans cette maladie, quand la ſaignée ne ſoulage pas, ou quand il y a des circonſtances qui obligent à la menager.

§. 50. Tous les jours l'on mettra les jambes, une demi heure, dans un bain d'eau tiede, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la tranſpiration que le bain favoriſe.

§. 51. De deux en deux heures, il prendra une taſſe de la potion N°. 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 52. Quand l'oppreſſion eſt conſidérable, & la toux ſeche, l'on fait reſpirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons; ou en mettant ſous le viſage du malade, qui doit être aſſis, un vaſe rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade, & le vaſe avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche, une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La ſeconde méthode

eſt moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal eſt très preſſant, on emploie au lieu d'eau, le vinaigre pur; & ſouvent cette vapeur a ſauvé des malades, qui paroiſſoient au bord du tombeau : mais il faut qu'elle ſoit continuée pendant pluſieurs heures.

§. 53. L'on applique auſſi avec ſuccès, ſur la gorge & ſur la poitrine, les remedes N°. 9.

§. 54. Quand la fievre eſt extrêmement forte, il faut donner toutes les heures, une cuillerée de la potion N° 10; mais ſans que cela faſſe rien diminuer de la quantité des autres boiſſons qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 55. Tant que le mal empire, ou reſte dans le même état, il faut continuer les mêmes ſecours; mais ſi le troiſieme (ce qui eſt rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, ſi les redoublemens ſont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins ſanglans, la reſpiration plus aiſée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins ſeche, les urines moins rouges, & plus abondantes; il ſuffit alors de ſe tenir au regi-

me, & de prendre un lavement tous les ſoirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour eſt le plus fort.

§. 56. La maladie acheve de ſe diſſiper par les crachats; ſouvent par les urines, qui, le ſept, ou le neuf, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermediaires, commencent à dépoſer un ſédiment d'un blanc roux très abondant, quelquefois un vrai pus. Enſuite il ſurvient des ſueurs, qui alors ſont favorables autant qu'elles étoient nuiſibles au commencement. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle viennent, il ſurvient quelquefois différens accidens très effrayans, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppreſſion; des mouvemens convulſifs, (c'eſt ce qu'on appelle l'état critique); mais ils ne ſont pas dangereux, moyennant qu'on ne faſſe rien mal-à-propos. Ces accidens dependent de l'humeur purulente qui ſe déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, juſqu'à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidens finiſſent, & ordinairement le ſommeil revient. Mais je dois inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſ-

tances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autres fois les convulſions, ou quelques autres accidens, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidens, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la rue, l'on trouble la nature dans ſes opérations; la criſe ne ſe fait point; la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les ſelles, ou par les urines, ou par la ſueur, ne s'évacue point; mais elle ſe dépoſe ſur quelque partie interne ou externe. Si c'eſt ſur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il ſe forme une nouvelle maladie plus facheuſe, & moins gueriſſable que la premiere. Si c'eſt ſur l'extérieur du corps, le malheur eſt moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre ſur cette partie des cataplaſmes émolliens, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 57. Pour prévenir ces accidens, il faut quand les ſymptomes effrayans, dont j'ai parlé ſurviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N° 5, & appliquer de deux en deux heures, une flannelle trempée dans l'eau tiede,

qui couvre tout le ventre, & fasse presque tout le tour du corps, derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le tems que cet état violent dure.

§. 58. Je n'ai point parlé d'émétique, ni de purgatifs; parcequ'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remedes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais. Il y a quelques cas cependant, dans lesquels ils peuvent être utiles; mais ils sont si difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais se les permettre, quand on n'a pas un Medecin. J'ai vu plusieurs malades, que ces remedes pris mal-à-propos, ont jettés dans une étisie incurable. Lorsque tout a bien été, ordinairement le malade est très bien le quatorzieme jour; & alors on peut, s'il a appetit, le mettre au regime des convalescens §. 42. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise; la tête pesante, on doit le purger avec la potion N° 11.

§. 59. Il survient quelquefois des saignemens de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très favorables, & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'arren-

dre à ces ſaignemens, lorſqu'après les ſaignées, le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il reſte encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter ; ce qui ſeroit très dangereux. Ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie ſe diſſipe par une diarrhée, legerement douloureuſe, de matieres bilieuſes.

§. 60. Si les crachats ſe ſuppriment tout-à-coup ſans qu'il ſurvienne aucune autre évacuation, l'oppreſſion & l'angoiſſe reviennent d'abord, & le danger eſt preſſant. Si la maladie n'eſt pas fort avancée, ſi le malade eſt robuſte, s'il n'a pas été beaucoup ſaigné, s'il y avoit encore du ſang dans les crachats, ſi le pouls eſt fort ou dur, il faut ſur-le-champ ſaigner, faire reſpirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la ptiſane N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonſtances ſont oppoſées ; au lieu de la ſaignée, il faut appliquer deux veſicatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la ptiſane N°. 12. Les cauſes qui produiſent le plus ſouvent cette ſuppreſſion des crachats, ſont 1. un refroidiſſement ſubit ;

2. l'air trop chaud ; 3. les remedes trop échauffans ; 4. les sueurs trop abondantes ; 5. un purgatif pris mal à propos ; 6. quelque passion trop vive.

§. 61. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand on a si fort affoibli le malade, par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration, ne sont pas bien faites ; quand ces évacuations ont été dérangées par quelqu'autre cause, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge ; mais il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poulmon ; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle vomique ; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent enfermé long-tems dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 62. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poul-

mon, & qu'elle s'étendît jusques à sa surface, c'est-à-dire près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poulmon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poulmon, les côtes & le diaphragme (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre). Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe à sa bouche; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptome, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort; & les cadavres sont très promptement corrompus.

L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé ; *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parceque ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même dequoi ils meurent. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un Regent de village. Il avoit une vomique couverte, très considérable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures ; & il mourut en effet dans des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire, qu'il mourut quand la vomique creva ; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§. 63. L'on ne peut ni voir, ni toucher, ce qu'il y a dans la poitrine ; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations qui sont nécessaires pour la guerison n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas gueri, ni même considérablement soulagé ; mais au contraire, la fievre continue

d'être aſſez forte, avec un pouls toujours vite, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant aſſez dur, ſouvent ondoyant ; la reſpiration eſt encore gênée, avec de petits friſſons de tems en tems, un redoublement de fievre le ſoir, les joues rouges, les levres ſeches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes ſymptomes, annonce que le pus eſt tout formé ; la toux eſt plus continue ; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture ; il ne peut ſe coucher que du côté malade, ſouvent il ne peut point ſe coucher du tout ; mais il eſt obligé d'être tout le jour aſſis, quelquefois même ſans oſer s'appuyer ſur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppreſſion ; il ne peut point dormir ; il a une fievre continue, & ſouvent des intermittences dans le pouls. Non-ſeulement la fievre augmente tous les ſoirs ; mais la plus petite doſe d'alimens, le plus leger mouvement, un peu de toux, une legere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop ſalé, augmentent dans le moment la viteſſe

du pouls. Le malade eſt inquiet, il a des momens d'angoiſſe terribles, accompagnés & ſuivis de ſueurs ſur la poitrine, & ſurtout au viſage. Il ſue pendant la nuit ; ſes urines ſont rougeâtres, quelquefois écumeuſès, d'autres fois huileuſes. Il lui monte tout à coup des feux au viſage ; il a ordinairement un gout horrible dans la bouche, chez les uns, de vieux fromage, chez les autres, d'œufs pourris ou de viande corrompue : ils maigriſſent conſidérablement. Il y en a que rien ne déſaltere ; ils ont la bouche & la langue ſeches, la voix foible & rauque, les yeux enfoncés, ſouvent quelque choſe d'un peu égaré dans la vue ; ils ont un dégout général ; & s'ils deſirent certains alimens avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre ; les forces ſe perdent.

Outre ces ſymptomes, l'on remarque quelquefois, du côté malade, une très legére enflure, & un changement de couleur preſqu'inſenſible. Si la vomique eſt placée tout à fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'eſt-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut ſentir, dans quelques ſujets, du gonflement, en preſſant le creux de l'eſtomac, ſurtout quand le malade touſſe.

§. 64. Quand une vomique eſt formée, tant qu'elle ne ſe vuide pas, tous les accidens que j'ai détaillés augmentent, & la vomique s'étend ; tout le côté du poulmon malade devient quelquefois un ſac de pus ; le côté ſain eſt comprimé ; le malade meurt ſuffoqué, après des angoiſſes terribles, avec le poulmon plein de pus, ſans en avoir jamais craché.

Il eſt important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on eſt ſûr qu'elle exiſte ; & comme il vaut mieux qu'elle ſe rompe dans le poulmon, parcequ'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raiſons que je détaillerai plus bas, il faut faire en ſorte que cette rupture ſe faſſe intérieurement.

§. 65. Les moyens les plus efficaces pour cela, ſont 1. de faire reſpirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du ſac de l'abcès, où l'on ſouhaite que la rupture ſe faſſe, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient ; comme ptiſane d'orge, lait d'amande, bouillon gras, eau & lait. Par là on tient l'eſtomac tou-

jours plein, & la résistance au poulmon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée artère, ou conduit de l'air, où il y a moins de résistance. D'ailleurs, cette plénitude de de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien. 3. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant, dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfans en font partout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que le suivant. 5. On le met dans une voiture qui le secoue, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses décident quelquefois tout à-coup cette rupture.

§. 66. J'ai vu, il y a quelques années, une servante de campagne, qui après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur une charrette, qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre; elle s'évanouit, & au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit

à en cracher ; c'eſt alors que je fus inſtruit de ſon mal, & de ce qui lui étoit arrivé. Elle guerit très bien.

Un Officier de ce pays, ſervant en Piemont, languiſſoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour eſſayer de ſe remettre, ſans l'eſperer beaucoup. En entrant au pays, par la route de S. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied, il fit une chute, reſta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & ſe trouva dans le moment même extrêmement ſoulagé. Je lui ordonnai un regime, & des remedes ; il ſe rétablit parfaitement, & dût peut-être la vie à cet accident. 6. On fait prendre de deux en deux heures une cuillerée à ſoupe de la potion N°. 8.

§. 67. Pluſieurs malades ont un évanouiſſement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre.

§. 68. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, ſi le pus eſt blanc, bien conditionné, ſi la fievre diminue, ſi l'angoiſſe, l'oppreſſion, les ſueurs finiſſent, ſi la toux eſt moins violente, ſi le malade a plus d'aiſance dans ſa ſituation, s'il recou-

vre le sommeil, & l'appetit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par degrés, si les urines redeviennent meilleures ; l'on doit espérer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guerira radicalement.

§. 69. Mais, au contraire, quand les forces sont épuisées avant la rupture, que la matiere est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante ; que le pouls reste vîte & foible ; que l'appétit, les forces, le sommeil ne reviennent pas, l'on ne doit point espérer de guérison, & les meilleurs remedes sont inutiles : l'on doit cependant les tenter,

§. 70. Ces remedes sont : 1°. Si la matiere paroit épaisse, gluante, qu'elle ait de la peine à se détacher, il faut donner de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une tasse de la boisson N°. 13. L'on prend de quatre heures en quatre heures, un peu de crême d'orge, ou de ris. 2°. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui est

beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui dans ce cas fait la ſeule nourriture du malade. 3°. On lui donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol avec un peu de ſyrop ou de miel. Sa boiſſon ordinaire eſt, ou un lait d'amande, ou une ptiſane d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 4°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en charrette, ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval eſt ſans comparaiſon le plus utile & le plus à la portée de tout le monde.

§. 71. Le peuple, peu inſtruit, ne regarde comme reméde, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au régime & aux autres ſecours diététiques; il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous; celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir ce mal, quand il eſt grave; celui qui peut preſque le guérir ſeul, moyennant qu'on ne prenne

point d'alimens contraires ; enfin on l'a regardé, avec raison, comme le vrai spécifique de cette maladie.

§. 72. 5°. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'airer très souvent, la parfumer de tems en tems, mais très legerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-sain, il y a peu d'espoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§. 73. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce soit que du petit lait de beure, (de la battue) ; les autres, des melons & des concombres, ou des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 74. Il suffit que le malade aille à la selle de deux, ou même de trois jours l'un : ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens, ils pourroient procurer une diarrhée qui seroit très à craindre. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve

mieux à tous égards, c'eſt une preuve que la plaie ſe nettoie & ſe cicatriſe peu à peu. Si la ſuppuration continue à être abondante, ſi le pus paroît moins beau, ſi la fievre revient tous les ſoirs, il eſt à craindre que la plaie, au lieu de ſe cicatriſer, ne dégénere en ulcere; ce qui eſt très fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étiſie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 75. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes §. 70. & ſur-tout le cheval. On peut, dans quelque cas, employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réuſſir; mais le plus ſûr eſt de conſulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui met obſtacle à la guériſon. Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le ſoir deux ou trois cuillerées à ſoupe du remede N°. 16, dans un verre de lait d'amande ou de priſane d'orge.

§. 76. Les mêmes cauſes qui ſuppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent auſſi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; alors le malade tombe dans

l'oppreſſion, l'angoiſſe, la fievre, la foibleſſe. Il faut remédier ſur le champ à cet état par la vapeur de l'eau chaude, une cuillerée de la potion N°. 8, toutes les heures; une grande quantité de ptiſane N°. 12, & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fievre & les autres accidens ceſſent. J'ai vu cette ſuppreſſion, chez des ſujets robuſtes, occaſionner promptement une inflammation au tour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une ſaignée, après laquelle le crachement revenoit d'abord.

§. 77. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entierement; les crachats tariſſent preſque tout à fait, le malade eſt bien, il ſe croit guéri; bien-tôt le mal-aiſe, l'oppreſſion, la toux, la fievre recommencent; il vuide une nouvelle vomique, crache pendant quelques jours, & ſe remet. Au bout de quelque tems la même ſcene reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure ſouvent pendant des mois & des années: ce cas a lieu quand la vomique ſe nettoie peu à peu & que ſes parois ſe rapprochent ſans ſe cicatriſer, alors il ſuinte inſenſiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours, le malade n'en eſt point incommodé; mais dès qu'il y en

en a une certaine quantité, il eſt mal juſqu'à ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une aſſez bonne ſanté. On peut le regarder comme une eſpece de cautere intérieur qui ſe nettoie de lui-même de tems en tems, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez long-tems. Quand il a duré un certain tems, il eſt incurable. Dans les commencemens il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du remede N°. 14.

§. 78. L'on ſera ſurpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'étiſie ou phtyſie qui en eſt la ſuite, des remedes qu'on appelle balſamiques, qu'on emploie ſi fréquemment, comme la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la myrrhe, le ſtorax, le baume de ſoufre. J'en dirai un mot, parcequ'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons.

Je dis donc que ſi je n'ai point employé ces remedes, c'eſt que je ſuis convaincu que les effets en ſont généralement fâcheux dans ces cas; que je vois

tous les jours qu'ils font un mal très réel; qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une maladie très guérissable. Ils ne se digerent point; ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit desobstruer; ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que des pilules dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine & le baume du Pérou, occasionnoient, au bout d'une heure, de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remedes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment qu'on se desabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée. Je sais qu'un grand nombre de très habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un

malade qu'un Chirurgien érranger, qui demeuroit à Orbe, avoit voulu guérir d'une étifie, en lui faifant prendre du lard fondu, qui avoit augmenté le mal. Ce confeil paroît abfurde, & il l'eft : cependant les balfamiques qu'on ordonne ne fe digerent peut-être gueres mieux que le lard. La poudre N° 14 tient tout ce que les balfamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconvéniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur prête ; mais il ne faut pas la donner dans le tems qu'il y a encore inflammation, ou qu'elle furvient de nouveau, & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede nommé l'antihectique, n'a point non-plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui fuppofe. Je m'en fers très fouvent dans quelques toux opiniâtres des enfans avec le lait, & alors il eft très utile : mais j'en ai rarement vu des effets fenfibles chez les grandes perfonnes, & dans ces cas je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 79. Si au lieu de créver intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela eft arrivé par le fentiment du malade, qui s'apperçoit d'un

mouvement ſingulier, accompagné aſſez ordinairement d'une défaillance ; l'oppreſſion & l'angoiſſe finiſſent ſur le champ, la fievre diminue ; la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & ſans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas longtems, parceque le pus augmentant tous les jours & devenant plus âcre, le poulmon ſe trouve gêné, irrité, rongé ; la difficulté de reſpirer, la fievre, la chaleur, la ſoif, l'inſomnie, le dégoût, la maigreur reviennent avec pluſieurs autres accidens qu'il eſt inutile de détailler ici ; & ſur-tout de fréquentes foibleſſes. Le malade doit être au régime ; qui retarde le progrès du mal auſſi longtems qu'il eſt poſſible ; mais il n'y a point de remede, que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen ce pus, & arrêter les deſordres qu'il occaſionne, c'eſt ce qu'on appelle l'opération de l'Empyeme. Je n'en parlerai pas, parcequ'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'eſt pas pour eux que j'écris. J'avertis ſeulement qu'elle eſt moins douloureuſe qu'effrayante, & que ſi l'on attend trop long-tems à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt miſérablement.

§.80. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrennent. La même chose arrive au poulmon, quand la fievre est excessive, l'inflammation naturellement très violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoisse insoutenable, une très grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante, qui sort au lieu de crachat, quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vu dans un cas de cette espece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire suer, l'haleine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs foiblesses en le servant; je ne trouvai plus de pouls ni de raison, & je ne lui ordonnai rien. Il mourut une heure après, au commencement du troisieme jour.

§. 81. L'Inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors ce qu'on appelle un squirrhe; c'est une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive, quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fievre

& les autres accidens se dissipent ; mais que la respiration reste toujours un peu gênée ; que cependant le malade conserve une sentiment incommode dans un côté de la poitrine, & qu'il a de tems en tems une toux séche qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement ; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement qui pourroient aisément procurer une nouvelle inflammation au tour de cette tumeur, & les suites en seroient très dangereuses.

§. 82. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit lait N° 17, & les pilules N° 18. L'on prend vingt pilules, & une pinte de petit lait tous les matins pendant long-tems, & l'on respire de tems en tems la vapeur de l'eau chaude.

§. 83. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais qui ne lui est pas attachée. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se colent l'une

à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal. On l'ignore ordinairement, parceque la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la Pleurésie.

§. 84. LA pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres; une forte fiévre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine; la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 85. La cause en est, tout comme de la premiere, une inflammation du poulmon; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence condérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très vive que l'on sent sur les côtes, &

que l'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur ſe fait ſentir indifféremment ſur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement ſur les côtes ſous les mammelles, & peut-être plus ſouvent du côté droit. La douleur redouble quand on touſſe & quand on inſpire, c'eſt-à-dire, quand on tire l'air; & la crainte de l'augmenter, fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils le peuvent, de touſſer & de reſpirer, empirent leur état en arrêtant le ſang dans le poulmon, qui bien-tôt en eſt rempli; l'inflammation devient générale, le ſang ſe porte à la tête, le viſage devient livide, le malade ſuffoque & tombe dans l'état décrit § 46.

Quelquefois la douleur eſt ſi violente, que ſi la toux eſt forte en même-tems, & que les malades ne puiſſent pas l'arrêter, ils ont des convulſions. Je l'ai vu pluſieurs fois; mais preſque toujours chez des femmes qui ſont d'ailleurs beaucoup moins ſujettes que les hommes à cette maladie & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que ſi elles en ſont attaquées dans le tems de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les ſaignées réitérées, ni rien changer du tout

au traitement. L'on voit par-là que la pleuréſie n'eſt qu'une inflammation de poitrine, accompagnée d'une vive douleur.

§. 86. Je ſais que quelquefois l'inflammation du poulmon ſe communique à cette membrane qui tapiſſe intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de-là aux muſcles ou chairs qui ſont ſur les côtes ; mais cela n'eſt pas ordinaire.

§. 87. Le printems eſt la ſaiſon qui produit le plus de pleuréſies (1). Le mal commence par un friſſon ordinairement très fort, ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion ; quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envies de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord ; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſécond & même le troiſieme jour. Le malade ſent quelquefois deux points ; mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, & le plus leger diſparoit bien-tôt : d'autrefois le point change de place ; ce qui eſt un bien ſi le premier ſe

(1) Ces Pleuréſies ſont très communes ici lorſque les vents de Nord, d'Eſt, de Nord-Eſt regnent long-tems de ſuite dans l'hiver, & les vents de Sud, d'Eſt, de Sud-Eſt dans l'été.

dissipe parfaitement, un mal s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux du §. 85, il devient mol & petit. Il vient souvent des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, dès les commencemens, d'autrefois il n'en vient point du tout: c'est ce qu'on appelle pleurésie séche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade tousse peu ou point: il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente. Comment seroit-elle différente, & les moyens de guérison les mêmes? Il survient souvent des saignemens de nez très considérables, & qui soulagent beaucoup; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu, quand le malade est très mal, qui annoncent la mort.

§. 88. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide, que l'on prend ayant fort chaud, & alors elle est quelquefois si violente, qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois, & le malade se plaint moins; mais en même-tems son visage change & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le pouls s'affoiblit, c'est un transport de l'humeur au cerveau; ce cas est presque toujours mortel. Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptômes critiques soient plus violens & plus marqués que dans celle-ci: il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer. La guérison survient souvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 89. Cette maladie est une des plus fréquentes & des plus meurtrieres, tant par elle-même, que dans nos campagnes par le mauvais traitement. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guérissent par les sueurs, regle tout le traitement de la pleurésie; & dès qu'un malade a un point, sur-le-champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la poudre à canon, & elle est d'autant plus fâcheuse, que la maladie est plus violente. Dans celle-ci il n'y a pas un moment à perdre, tout dépend des premieres heures.

§. 90. Le traitement est précisément le même, à tous égards, que dans la pé-

ripneumonie, parceque, je le répete; c'eft la même maladie; ainfi les faignées, les boiffons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavemens, la potion N°. 8, les cataplafmes émolliens & les autres topiques N°. 9, font les vrais remedes; peut-être ces derniers font-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement fur l'endroit où le point fe fait fentir.

La premiere faignée, furtout fi elle eft confidérable, diminue prefque toujours le point, & fouvent le diffipe entierement; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, ou dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs, ce qui eft affez favorable, furtout fi la douleur qui fe faifoit d'abord fentir fous la mammelle, fe jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou peu; ou, fi après avoir diminué, elle revient auffi violente que la premiere, furtout fi elle revient dans le même endroit, & fi la violence des autres fymptômes dure, il faut réitérer la faignée; mais fi la diminution du point fubfifte, s'il ne revient que foiblement, de tems en tems, ou dans les parties dont je viens

de parler ; si la fréquence ou la dureté du pouls & tous les autres symptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en passer. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de la faire ; elle ne peut point faire de mal, & on court de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge ; ou dans quelques autres circonstances. Si dès le commencement, le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas extrêmement fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, & si le malade crache, on peut se passer de la saignée. L'usage des autres remedes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 50 jusqu'au §. 62.

§. 91. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri souvent en peu de jours par une seule saignée & une grande quantité d'infusion de fleurs de sureau préparée comme du thé, à laquelle on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espece qu'on a vu réussir quelquefois le faltran, ou les vulneraires de Suisse infusés comme du thé

dans de l'eau, avec du miel & même de l'huile ; mais la boiſſon précédente que j'indique eſt fort à préferer. La boiſſon qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & à laquelle on ajoute beaucoup de thériaque, du poivre, de la canelle &c. tue toutes les années pluſieurs payſans.

§. 92. Dans les pleuréſies ſeches, dans leſquelles le point, la fievre, le mal de tête ſont très forts, le pouls très dur, très plein, avec une ſechereſſe prodigieuſe de la peau, & de la langue ; il faut faire les ſaignées très près les unes des autres. Elles emportent ſouvent la maladie ſans aucune autre évacuation.

§. 93. La pleuréſie ſe termine, tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurciſſement ; & elle laiſſe très fréquemment des adhérences.

La gangrene ſe manifeſte quelquefois dès le troiſieme jour, ſans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit ſouvent beaucoup, ſurtout dans le voiſinage du mal ; & le peuple ſuperſtitieux attribue la maladie à quelque cauſe ſurnaturelle, ou en tire quelque préſage facheux pour les reſtans. Ce cas eſt un ef-

ſet tout naturel, tout ſimple, & ne peut pas être autrement. Le traitement chaud produit ordinairement ce malheur. Je l'ai vu chez un homme à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de ceriſe, & du faltran au vin.

§. 94. Il ſe forme des vomiques, mais leur ſituation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de là réſulte plus ſouvent l'empyeme, §. 79. Pour prévenir cet accident, » il eſt très » bien de placer, dès le commencement » de la maladie, à l'endroit le plus dou» loureux, une petite emplâtre, qui tien» ne exactement, parceque ſi la pleuré» ſie dégénere en abcès, l'amas du pus » ſe fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il » ſe forme un abcès, (voyez §. 63) on » rongera, par un cauſtique leger, l'en» droit qu'on aura marqué, & dès qu'il » ſera ouvert, on aura ſoin d'y entre» tenir la ſuppuration. On peut alors » avoir un eſpoir fondé, que l'amas » du pus prendra ſon cours par cet » endroit où il trouvera moins de re» ſiſtance, & qu'il ſortira; car l'amas » de matiere s'arrête ſouvent entre la » pleure, & les parties qui y ſont ad» hérentes.

Il n'y a à dire, de l'endurciſſement

ou ſquirrhe & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit §. 81. 82.

§. 95. L'on remarque que quelques perſonnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont ſouvent des rechûtes, ſurtout les ivrognes. J'en ai vu un qui les comptoit par douzaines. Quelques ſaignées, de tems en tems, pourroient prévenir ces retours fréquens, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languiſſans & ſtupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une eſpece d'aſthme, & de-là dans l'hydropiſie; triſte fin, digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'aſtreindre à quelques ſoins, peuvent auſſi les prévenir ſans ſaignées, par un regime raffraichiſſant, en ſe privant de tems en tems de viande & de vin; en buvant du petit lait, ou d'une des boiſſons N°. 1. 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tiedes, ſurtout dans les ſaiſons dans leſquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 96. Il y a des remedes très uſités dans cette maladie parmi le payſan, & & vantés par quelques Medecins; le ſang de bouquetin, & la ſuie dans un œuf (1).

(1) Les fientes ou excrémens de cheval, de mulet, de poule, de coq. Le poivre & les autres épices & aromates dans de l'eau ou du vin.

Je ne nie point, que bien des gens n'aient été gueris après l'uſage de ces remedes ; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'ils ſont dangereux ; ainſi il eſt prudent de ne jamais les employer, puiſqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien. On doit penſer de même du genipi, ou abſinthe des Alpes, qui s'eſt auſſi acquis beaucoup de réputation. Il eſt aiſé d'en déterminer l'uſage. Le genipi, eſt puiſſamment amer ; il échauffe & fait ſuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuréſie, tant que les vaiſſeaux ſont pleins, le pouls dur, la fievre forte, le ſang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal ; mais ſur la fin de la maladie, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, le ſang délayé, la fievre diminuée, alors on peut s'en ſervir, en ſe ſouvenant toujours qu'il eſt chaud, & qu'il faut l'employer ſobrement.



CHAPITRE VI.

Des maux de gorge, ou Esquinancies.

§. 97. LA gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuses, c'est l'inflammation, qu'on appelle ordinairement Esquinancie; qui est la même maladie, que l'inflammation de poitrine; mais dans une partie différente; ce qui fait que les symptomes sont fort différens. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 98. Les symptomes généraux de l'inflammation à la gorge sont, le frisson, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelquefois l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est-à-dire, de l'entrée du canal de la respiration, sont attaquées, il est très difficile de respirer. Le malade sent de l'angoisse, des suffocations; le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artere, le poul-

mon, & la maladie est promptement mortelle. L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins, que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus, les amigdales, la luette, la base de la langue; c'est une des maladies les plus dangereuses, & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé; tout l'intérieur de la gorge l'est également; le malade n'avale quoi que ce soit; il respire avec une peine & une angoisse, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espece de délire furieux; la langue enfle & sort de la bouche; les narines sont dilatées pour respirer; tout le col, jusques au-dessus de la poitrine, est d'un gonflement prodigieux; le pouls est fréquent & très foible, & souvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le second ou le troisieme jour.

§. 99. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & se jette à l'extérieur; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse, & le malade se sent mieux. D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'est pour se

porter au cerveau, ou ſur le poulmon: L'un & l'autre de ces deux derniers cas ſont mortels, quand on n'a pas ſur-le-champ de très bons ſecours, qui ſont même très ſouvent inutiles.

§. 100. L'eſpece la plus fréquente eſt celle qui attaque les amigdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amigdales, qui devient groſſe, rouge, douloureuſe, & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté; mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & de là, à l'autre amigdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux, quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes deux enſemble, la douleur & le malaiſe ſont très conſidérables, le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la ſenſibilité eſt ſi grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulſions. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre; tout le deſſus de la bouche, le fonds du palais, un peu de la baſe de la langue ſont legerement rouges. Pluſieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le ſolide, parceque le liquide a beſoin de plus d'action de la part

des muscles pour être dirigé. La salive est encore plus pénible que les autres liquides; parcequ'elle est un peu visqueuse, & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode beaucoup quelques malades; d'autant plus que l'intérieur des joues, les côtés & le bout de la langue, & les levres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir; mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fievreuses. J'ai vu souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presqu'entierement guerie le soir, y avoient très mal après quelques heures de sommeil.

La fievre, dans cette espece, est quelquefois très forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fievre le soir; mais quelquefois très peu, & même point le matin.

Un leger commencement de mal de gorge précede souvent le frisson; mais plus ordinairement, il ne se manifeste qu'après, en même tems que la chaleur.

Le col eſt quelquefois un peu enflé, & pluſieurs malades ſe plaignent d'une douleur aſſez vive dans l'oreille, du côté le plus malade. J'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 101. Ou l'inflammation ſe diſſipe peu à peu, ou il ſe forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'eſt jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette eſpece bien conduite ſe terminât par la gangrene, ou par le durciſſement; mais j'ai été témoin, que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les ſueurs dans le commencement par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très rare qu'il ſe faſſe ces tranſports facheux ſur le poulmon, comme dans l'eſpece des §. 98. 99. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus que, le mal ſe jette au-dehors, comme dans la même eſpece.

§. 102. Le traitement de l'eſquinancie eſt, auſſi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au regime §. 29; & dans l'eſpece (§. 98) il faut faire quatre ou cinq ſaignées dans peu d'heures, & quelquefois on eſt obligé d'y reve-

nir. Quand elle est au degré le plus considérable, tous les remedes sont le plus souvent inutiles ; mais il faut les tenter. L'on doit donner autant qu'il est possible, des boissons N°. 2 & 4. Mais comme souvent la quantité qu'ils en peuvent avaler, est très petite, il faut donner des lavemens N°. 5, de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demi heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 103. Les ventouses scarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois saignées, sont souvent extrêmement utiles. Dans des cas presque désespérés, quand le col est extrêmement gonflé, une ou deux incisions profondes, faites avec un rasoir, sur cette enflure extérieure, ont sauvé le malade.

§. 104. Dans l'espece (§. 100) il faut très souvent en venir à la saignée; & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il est très important de la faire d'abord ; c'est le seul moyen de prévenir l'abcès, qui se forme avec une grande facilité, si l'on la différe seulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réiterer. Il est rarement nécessaire d'en faire trois.

Souvent le mal est assez leger pour

pouvoir guérir ſans ſaignées, moyennant beaucoup de menagemens; mais ceux qui ne ſont ni maîtres de leurs tems, ni en ſituation d'être ſoignés, doivent, ſans héſiter, faire d'abord une ſaignée, qui emporte ſouvent le mal; ſurtout, ſi après l'avoir faite, le malade boit beaucoup d'infuſion N°. 2.

Il ſuffit, dans cette eſpece, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour. On prend l'un le matin, & l'autre le ſoir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers ſur le mal, dans l'une & l'autre eſpece. Les meilleurs ſont, 1. des cataplaſmes émolliens N°. 9. ſur tout le col. L'on vante beaucoup le cataplaſme de nid d'hirondelles. Je ne le blâme pas; mais il eſt certainement moins efficace que tous ceux que j'indique. 2. Des gargariſmes N°. 19. L'on peut en faire pluſieurs, qui ont à-peu-près les mêmes propriétés, & la même efficace. Ceux que j'indique, ſont ceux qui m'ont le mieux réuſſi; & ils ſont très ſimples. 3. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 52; l'on doit réiterer la vapeur, cinq ou ſix fois jour; avoir toujours un cataplaſme, & ſe gargariſer très ſouvent.

Il

Il y a des personnes, sans parler des enfans, qui ne savent pas se gargariser; la douleur rend même la chose difficile. Alors, au lieu de gargarismes, on peut injecter la même liqueur N°. 19, avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matieres glaireuses, épaissies au fond de la gorge; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer à cet usage, une de ces petites seringues de sureau, que tous les enfans de village savent faire.

§. 105. Quand le mal peut se guerir sans suppuration, la fievre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le quatrieme jour; quelquefois déja le troisieme, souvent seulement le cinquieme, & cette diminution augmente à grands pas; & au bout de deux, trois ou quatre jours, le malade est très bien. Il y en a cependant quelques-uns, qui conservent une très legere douleur, seulement d'un côté, pendant quatre ou cinq jours, mais sans fievre, & sans mal-aise.

§. 106. Quelquefois la fievre, & ses

accidens diminuent après la ſaignée & les autres remedes, ſans qu'il ſurvienne d'amandement dans la gorge, ni de ſignes de ſuppuration. Dans ces cas, il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs §. 104; & ſi l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amigdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très promptement preſque tous ceux qui l'emploient.

§. 107. Si l'inflammation ne ſe réſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive preſque toujours ſi l'on a négligé les commencemens du mal; alors les accidens de la fievre continuent, quoiqu'un peu moins fortement après le quatrieme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations; d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti; le pouls devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquieme ou le ſixieme jour, quelquefois plutôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir. On le connoît par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui pa-

roit ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe de la longueur d'un quart ou ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux. L'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus d'un gout & d'une odeur insoutenables. Il faut se gargariser avec le gargarisme détersif N°. 19. L'on est quelquefois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès. Il ne s'en forme ordinairement qu'un : j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 108. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroissoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée ; de façon que la facilité d'avaler revient presqu'entierement, la fievre diminue, le malade dort. L'on se persuade que l'on est gueri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Medecin ou Chirurgien, il est aisé de s'y tromper. Voici les signes

qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude, & un mal-aiſe général, une douleur dans toute la bouche, quelques friſſons de tems en tems, ſouvent des chaleurs vives & paſſageres, un pouls aſſez mou ſans être naturel, un ſentiment d'épaiſſeur & de peſanteur dans la langue, de petits boutons blancs ſur les gencives, ſur l'intérieur des joues, ſur l'intérieur & l'extérieur des levres, un gout & une odeur déſagréables.

§. 109. Dans ces cas, il faut tenir ſouvent dans la bouche du lait, ou de l'eau, tiedes; recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des émolliens; tous ces ſecours diſpoſent l'abcès à s'ouvrir. Il faut auſſi chercher avec le doigt l'endroit où il eſt; & alors le Chirurgien peut aiſément l'ouvrir. Il m'eſt arrivé une fois qu'il s'en perça un ſous mon doigt, ſans que je fiſſe aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche, ou par les narines, un peu fortement; cela occaſionne quelquefois une eſpece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reſte point être inquiet de l'événement. Je ne ſache point d'exemple, qu'on ſoit mort d'une eſquinancie, dès que la ſuppuration eſt formée, ni peut-

être même, dès qu'elle a commencé à se former.

§. 110. Les glaires, dont la gorge est remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui, en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps, au fond de la gorge, font que le malade se plaint d'envies continuelles de vomir. Il faut être sur ses gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vienne d'embarras d'estomac, & exige un émétique. Ce seroit une grande faute, souvent, que d'en donner un ; il peut, quand l'inflammation est forte, la rendre mortelle ; ou l'on est obligé de faire une saignée pendant qu'il agit, pour diminuer sa violence ; & cette imprudence laisse souvent le malade, lors même qu'il guerit, dans un état de langueur pendant longtems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fievre, dans lesquels on peut faire vomir ; mais c'est quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premieres voies. J'en parlerai.

§. 111. L'on voit souvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler, mais

qui, comme eux, fait qu'on avalle difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement, les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à former la salive, & surtout des deux grosses, qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*: elles se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche; parceque les mouvemens sont très douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, il ne faut point de remede. Il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, & d'y appliquer, si l'on veut, quelque cataplasme; de diminuer beaucoup la quantité de ses alimens, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui délaie les humeurs & rétablisse la transpiration. Je me gueris de ce mal, il y a sept ans, en ne buvant, pendant quatre jours, que du thé de melisse, auquel je joignis un quart de lait, & très peu de pain. Le même regime m'a gueri souvent de legers maux de gorge.

§. 112. Il y a eu ici, ce printems, une quantité étonnante de maux de gorge, de deux especes. Les uns, dont je ne dirai rien, étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes, & ont très bien gueri par la méthode que j'ai proposée. Les autres, dont je dirai quelque chose, parceque je sais qu'ils ont regné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais surtout les enfans, depuis l'âge d'un an, même au dessous, jusques à douze ou treize.

Les premiers symptomes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abbattement, le mal de tête, le mal de gorge : mais ce qui les distinguoit; c'est 1. que, souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppression. 2. Le pouls étoit plus vite, mais moins dure & moins fort, qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge. 3. Ils avoient une chaleur acre, seche, & une grande inquiétude 4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très seche. 5. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est

pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment. 6. Le gonflement & la rougeur des amigdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & surtout les premieres, étant extrêmement gonflées, & enflammées, la douleur dont ils se plaignoient le plus, étoit cette douleur extérieure. 7. Quand le mal étoit grave, tout le col se gonfloit; & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'assoupissement & du délire. 8. Les redoublemens de la fievre étoient assez irreguliers. 9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge. 10. La saignée & les autres remedes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long. 11. Il ne venoit pas à suppuration, comme les autres especes, mais quelquefois les amigdales s'ulceroient. 12. Presque tous les enfans, & un très grand nombre d'adultes poussoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques-uns, ressembloit assez à la rougeole; mais d'une

couleur moins vive, & sans aucune élevation. Elle commençoit au visage, au bras, de-là aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu-à-peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres, en très petit nombre (je n'en ai vu que cinq), éprouvoient tous des accidens plus graves avant l'éruption, & poussoient le vrai pourpre ou milliaire blanc. 13. Quand ces ébullitions avoient poussé, ils se trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guerir que par des sueurs abondantes sur la fin: car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles. 14. J'ai vu quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entierement, sans qu'il eût rien poussé, & sans suer; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très fortes, avec un pouls vite & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique: alors l'éruption, ou les sueurs venant, elles se trouvoient bien. 15. Soit qu'elles aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas

eue, tous ont perdu la premiere peau par grandes écailles, dans tout le corps; tant ce venin, qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté. 16. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires; l'intérieur des narines étoit extrêment sec. L'on a eu plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires; & si l'on se négligeoit dans la convalescence, surtout si l'on s'exposoit trop tôt au froid, il survenoit une rechûte, ou différens accidens, tels que de l'oppression, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégout, des écoulemens derriere les oreilles, de la toux, de l'enroueüre. 17. J'ai été appellé pour des enfans, & même quelques jeunes gens, qui, au bout de quelques semaines étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppression, & une diminution considérable dans les urines, qui étoient rouges & troubles; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous gueris avec des vesicatoires, & la poudre N°. 24. Ce remede commençoit par les faire vomir; il survenoit ensuite des urines,

& surtout des sueurs abondantes, qui les guerissoient. Deux seuls, d'un mauvais temperamment, & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, sont retombés, & ont péri.

§. 113. Chez les adultes, j'ai employé la saignée, & les rafraichissans, tant qu'il y avoit inflammation; ensuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire suer doucement. Les poudres N°. 24 ont souvent produit, avec grand succès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ipécacuana N°. 34. Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptomes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voies; quelques malades même rendoient des vers : alors je n'ai point fait de saignées; mais le remede vomitif produisoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les symptomes diminuoient sensiblement; la sueur survenoit naturellement, & le malade guerissoit au bout de quelques jours. Il y a eu quelques endroits, dans lesquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit aucune saignée; celles qu'on faisoit réussissoient mal. Je

n'ai point fait ſaigner d'enfans. Les veſicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayans, étoient leurs remedes. Une ſimple infuſion de ſureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bû abondamment. Je ſais qu'il eſt mort, dans quelques villages, un grand nombre de malades, avec une enflure de col prodigieuſe. Il en eſt auſſi mort quelques uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des ſudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des ſuffocations violentes, & perdant beaucoup de ſang par le nez. Du grand nombre que j'ai vû, il n'en eſt mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout à coup. Ce fut alors qu'on m'appella. Il s'étoit fait un dépôt ſur la poitrine; rien ne put la ſauver. L'autre étoit un garçon robuſte, de dix-ſept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord aſſez violemment. Elle ſe calma cependant; & la fievre étant preſque entierement finie, les ſueurs qui commençoient à venir, l'auroient gueri; mais il ne voulut jamais les ſoutenir, & ſe mettoit à chaque inſtant nud. Il

se fit tout-à-coup un dépôt sur le poulmon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau aussi seche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroit avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 114. Je me suis étendu sur cette maladie, parcequ'il pourroit arriver qu'elle se répandît dans d'autres endroits (1); & il est utile qu'on soit prévenu de ses caracteres, & du traitement, qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé. Dans quelques personnes, le mal de gorge a été un symptome de fievre putride, plutôt que la maladie principale.

§. 115. Les maux de gorge sont, pour bien des personnes, une maladie habituelle, qui revient toutes les années, & même plus souvent. On les prévient

(1) Cette description convient à la maladie connue en France & en Angleterre, où elle a été épidémique, sous le nom de mal de gorge malin, ulceré ou gangreneux : Huxham qui l'a si bien décrite, la regarde comme une fievre maligne & pestilentielle.

par les mêmes moyens que j'ai indiqués §. 95, pour prévenir les pleurésies habituelles (1).

(1) Et en garantissant du froid le cou & la tête pendant le jour & surtout la nuit.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 116. IL regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences facheuses. Le premier c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux. Cette erreur coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déja plaint il y a sept ans; & j'ai vu dès-lors une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes. L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine, qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très habile Medecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume. Un second préju-

gé; c'eſt que les rhumes ne veulent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Cela peut être vrai, vu la mauvaiſe façon dont on les traite; mais c'eſt un principe faux en ſoi. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & ſe gueriſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 117. Une troiſieme erreur; c'eſt que, non-ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux, ſans doute, avoir un rhume, qu'une maladie plus facheuſe; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire; c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume, plutôt que quelque maladie très grave, comme il arrive ſouvent; mais il ſeroit à préférer, que ni la cauſe, ni l'effet, n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cauſe de maladie; il eſt une maladie réelle, qui, quand elle eſt violente, porte une atteinte ſenſible à toute la machine. Les rhumes affoibliſſent conſidérablement la poitrine; & la

ſanté en eſt tôt ou tard altérée. Les perſonnes ſouvent enrhumées, ne ſont jamais robuſtes, & tombent ſouvent dans la langueur. Et la facilité à s'enrhumer eſt une preuve de la facilité avec laquelle la tranſpiration ſe dérange, & le poulmon s'engorge, ce qui eſt toujours dangereux.

§. 118. L'on conviendra de la fauſſeté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne ſont autre choſe que les maladies que je viens de décrire, mais dans un degré fort leger.

Un rhume eſt véritablement preſque toujours, une maladie inflammatoire; c'eſt une legere inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui ſe trouvent dans les os de la joue & du front; cavités, qui toutes communiquent avec le nez; de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle ſe communique aiſément aux autres.

§. 119. Il eſt preſque inutile de décrire les ſymptomes du rhume; il ſuffira de faire remarquer 1. que la principale cauſe des rhumes eſt la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé; c'eſt-à-di-

re, la tranſpiration arrêtée. 2. Que quand ces maladies regnent, il y a en même-tems beaucoup de rhumes. 3. Que les ſymptômes qui annoncent un rhume violent, reſſemblent beaucoup à ceux qui précedent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes ſans friſſon & ſans fievre, quelquefois même elle dure pluſieurs jours. L'on touſſe, la toux reſte ſeche pendant quelque tems, enſuite il vient des crachats qui diminuent la toux, & l'oppreſſion. C'eſt alors qu'on peut dire que le rhume eſt mûr. L'on a ſouvent de legers points, mais paſſagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines ſont le ſiege du mal, ce qu'on apppelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a ſouvent un mal de tête très violent. Le mal de tête dépend ſouvent de l'irritation de la membrane qui tapiſſe les cavités de l'os du front, ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans les commencemens, qu'une eau fort claire, & fort âcre; enſuite, à meſure que l'inflammation diminue, elle s'épaiſſit, & l'on mouche une matiere ſemblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le gout, l'appetit.

§. 120. Les rhumes n'ont point de

durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très peu de jours ; ceux de poitrine ſont plus longs. Il y en a cependant beaucoup qui ſe diſſipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long tems, ils nuiſent ; 1. parceque la toux violente dérange toute la machine, & ſurtout qu'elle porte le ſang à la tête. 2. En privant du ſommeil, qui eſt preſque toujours diminué par un rhume. 3. En ôtant l'appetit, & en troublant la digeſtion ; ce qui affoiblit néceſſairement. 4. En affoibliſſant le poulmon même, par les ſecouſſes continuelles qu'il reçoit ; de façon que, peu à peu, toutes les humeurs s'y jettant, comme ſur la partie la plus foible, il reſte une toux continuelle ; il eſt toujours ſurchargé d'humeurs, qui, s'y épaiſſiſſant, gênent la reſpiration, oppreſſent & donnent une fievre lente ; le corps ne ſe nourrit pas ; le malade tombe dans la foibleſſe, le déperiſſement, l'inſomnie, l'angoiſſe, & meurt ſouvent aſſez promptement.

§. 121. Puiſque le rhume eſt une maladie de la même eſpece que les eſquinancies, les peripneumonies, les inflammations de poitrine ; le traitement doit être de la même eſpece. Si le rhu-

me eſt fort, il faut faire une ſaignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup; & elle eſt convenable toutes les fois que le malade eſt ſanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un uſage abondant des ptiſanes N°. 1, 2, 4. Il eſt utile de prendre tous les ſoirs, des bains de pied en ſe couchant. En un mot, ſi l'*on met le malade au régime* §. 29, on le guerit très promptement.

§. 122. Mais ſouvent le mal eſt ſi leger, qu'on ne croit pas devoir y faire des remedes; & ſans remede, on guerit aiſément, en ſe privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui eſt acre, gras ou peſant; en vivant de pain, de legume, & d'eau, & ſurtout en ſoupant peu ou point, & en buvant, ſi l'on eſt altéré, une ſimple ptiſane d'orge, ou une infuſion de ſureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied, & la poudre N°. 20, contribuent à faire dormir. L'on peut auſſi, ſans danger, prendre quelques taſſes d'infuſion de fleurs de coquelicot ou pavot rouge, faite comme du thé.

Quand il n'y a plus de fievre, de chaleur, d'inflammation; que le mala-

de a été à la diete pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé; si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de stirax, ou une prise de thériaque, avec un peu d'infusion de fleurs de sureau, en sortant d'un bain de pied; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guerissent souvent dans une nuit: mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt, & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très peu soupé, & que le soupé soit digéré.

§. 123. Il y a un très grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des ptisanes de pommes, de reglisse, de figues, de raisins secs, de bourache, de lierre terrestre, de veronique, d'hysope, d'orties. Je ne veux rien leur ôter de leur prix: elles peuvent toutes avoir été utiles; & ceux qui en ont vû réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes. C'est une erreur. Ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre; & qui observent attentivement l'effet des différens remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement; & ce

ſont ceux que j'ai indiqués. Je ſais qu'un thé de queues de ceriſes, qui eſt une boiſſon aſſez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

Dans les rhumes de cerveau, la vapeur de l'eau chaude toute ſimple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de ſureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un ſoulagement très prompt. Elle fait auſſi du bien dans les rhumes de poitrine (*voyez* §. 52). L'on étoit fort en uſage d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très indigeſte; & les huiles ne conviennent que très rarement dans les rhumes. D'ailleurs le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir.

§. 124. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Il ne font plus de digeſtion, la toux devient ſtomachale ſans ceſſer d'être pectorale; & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 120, Nº. 4. Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux pris dans les commencemens, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre. Si l'on en a vu quelques bons effets, ce

n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relachans, prendre tous les jours quelques priſes de la poudre N°. 14, avec un peu de vin, & ſi les humeurs paroiſſoient ſe jetter trop ſur le poulmon, appliquer des veſicatoires aux gras des jambes.

§. 125. Les liqueurs conviennent ſi peu, que ſouvent une très petite quantité ranime un rhume qui finiſſoit. Il y a même des perſonnes qui n'en boivent jamais ſans s'enrhumer, & cela n'eſt point étonnant. Elles occaſionnent une très legere inflammation de poitrine, qui eſt un rhume. Il ne faut pas, dans cette maladie, s'expoſer ſans néceſſité à un grand froid; mais il faut également ſe garder de trop de chaleur. Ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guériſſent point: & comment y guérir? ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produiſant une legere inflammation de poitrine.

§. 126. Les perſonnes ſujettes aux fréquens rhumes, celles qu'on appelle catharreuſes, croient devoir ſe tenir fort

au chaud. C'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition vient de deux causes ; ou de ce que la transpiration se dérange aisément, ou quelquefois de la foiblesse d'estomac, ou de celle du poulmon, qui demandent des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se dérange aisément, plus elles se tiennent au chaud, plus elles se font suer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiede, affoiblit tout le corps, & sur-tout le poulmon ; les humeurs s'y jettent toujours plus. La peau sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions ; la moindre chose arrête alors toute transpiration, & il naît une foule de maux de langueurs. Ils redoublent de précaution pour se préserver de l'air froid, & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible ; & cela d'autant plus surement, que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire qui augmente tous leurs maux, auxquels les boissons chaudes, dont ils font usage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu

à peu leurs vêtemens, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid, les boissons même à la glace leur sont salutaires; de prendre beaucoup d'exercice; & enfin si le mal est invétéré, de faire usage pendant long-tems de la poudre N°. 14, & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac ou de poulmon, & au bout d'un certain tems ces trois causes se réunissent toujours.

§. 127. L'on est plus en usage, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'usage; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§. 128. Les maux de dents qui font quelquefois fi longs & fi violens, qu'ils occafionnent des infomnies opiniâtres, beaucoup de fievre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulceres, des caries, des convulfions, des fyncopes, dépendent de trois caufes principales. 1°. De la carie des dents. 2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe ; ce qui entraîne celle de la gencive. 3°, D'une humeur catharrale, froide, qui fe jette fur ces parties.

§. 129. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air, les alimens, les boiffons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Quand la dent eft extrêmement gâtée, il n'y a point de remede que de l'arracher, fans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive fe perd, les autres dents, & fouvent

même la machoire se carient : d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines, qui se couvrent de tartre, & périssent. Quand le mal est moins considérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brûlant la dent avec un fer chaud; ou en la plombant si elle en est susceptible. L'on se sert aussi de différentes liqueurs, & même d'eau forte & d'esprit de vitriol; mais ces remedes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut se servir d'essence de gérofle, dans laquelle on trempe un coton qu'on applique sur la carie; ce qui soulage souvent pour assez longtems. L'on emploie aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon. On peut mêler ces deux remedes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'Hoffman; elle paroît pendant quelques instans augmenter la douleur; mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché. Quelquefois, un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie, & plusieurs personnes dans ce cas se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel. Ce

remede ne peut point nuire; il eſt même utile pour les gencives. D'autres ſe ſoulagent en frottant tout le viſage avec du miel.

§. 130. La ſeconde cauſe, c'eſt l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent; on la connoît par le tempéramment, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui ſont jeunes, ſanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par par le travail, ou par les alimens & les boiſſons, ou par les veilles, ou par d'autres excès, ceux qui étoient accoûtumés à quelques hémorragies, ou naturelles, ou artificielles, & qui ne les ont plus, y ſont très expoſés. La douleur vient ordinairement promptement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le pouls eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude; l'on a ſouvent beaucoup de fievre & un violent mal de tête, la gencive s'enflamme, ſe gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès, d'autrefois il arrive que l'humeur ſe jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais ſans que la douleur diminue, c'eſt alors une augmentation, & non pas un changement de mal. Dans cette eſpece, il faut em-

ployer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la saignée, qui ordinairement soulage sur-le-champ. Après la saignée, on emploie le régime rafraîchissant, les bains de pied, les lavemens; on se gargarise avec l'eau d'orge, l'eau & le lait: on applique sur la joue des cataplasmes émolliens. S'il survient un abcès, on le fait meurir en tenant presque continuellement dans la bouche du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait; & dès qu'il paroît mûr, on le fait ouvrir, ce qui est aisé & point douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent; mais il dure fort long-tems, & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelque mets échauffant, quelque liqueur, du vin, du caffé. Il faut dans ces cas faire une saignée, sans laquelle les autres remedes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tiedes, & une prise de la poudre No. 20. La privation totale de vin & celle de viande, surtout le soir, ont guéri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très opiniâtres.

Tous les remedes chauds dans cette espece sont pernicieux, & souvent l'o-

pium, la thériaque, les pilules de ſtyrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 131. Quand le mal dépend d'une tranſpiration arrêtée, qui ſe jette ſur les mêmes parties, le mal eſt ordinairement, quoiqu'auſſi douloureux, accompagné de ſymptômes moins violens. Le pouls n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent, la bouche eſt moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas il faut purger avec la poudre N°. 21; ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très invétérés. Enſuite on peut faire uſage de la priſane des bois N°. 71; elle a guéri des maux de dents qui avoient réſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années; mais elle ſeroit pernicieuſe dans l'autre eſpece. Les veſicatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe trop où, ont fait ſouvent un très bon effet, en détournant l'humeur & en rétabliſſant la tranſpiration. Enfin l'on peut employer avec le plus grand ſuccès dans cette eſpece, ſurtout après la purgation, les pilules de ſtyrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé ou en corde, la racine de piretre en faiſant ſaliver, évacuent une partie de l'humeur qui cauſe la maladie & diminuent la dou-

leur. La fumée de tabac guérit aussi quelquefois dans cette espece, soit en faisant cracher, soit parcequ'elle a quelque chose d'anodin qui participe des vertus de l'opium.

§. 132. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours qu'on voit des personnes dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraîchissans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remede, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette méthode, & employer les remedes stomachiques & propres à rétablir la transpiration. La poudre N°. 14 a produit souvent d'excellens effets, quand je l'ai ordonnée dans ces cas, & elle ne manque jamais d'emporter très promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 133. Outre les maux de dents qui dépendent des trois causes principales que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquens : il y en a de très longs & de très cruels, qui sont occasionnés par une

âcreté générale de la masse du sang, & qui ne se guérissent que par les remedes propres à corriger cette âcreté. Quand elle est de nature scorbutique, le raifort sauvage, (la poivrée), le cresson, le beccabunga, (la fava), l'oseille, l'alleluya la détruisent. Si elle est d'une nature différente, elle demande d'autres remedes; mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le tems d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents, & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 134. L'on comprend par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bisarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parcequ'un remede qui a soulagé l'un, ne soulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause, qu'on ne fait point attention à la nature du mal; qu'on traite une douleur de carie, comme une douleur d'inflammation; celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere comme une douleur causée par l'âcreté scorbuti-

que. Ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal, & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remédes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut le soulager que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres, ils dépendent de plusieurs causes, & si l'on ne combat pas cette cause par les remedes, bien loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violens maux de dents de la machoire inférieure, en appliquant une emplâtre composée de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic, à l'angle de cette machoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'en ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant la même emplâtre sur l'artere des tempes.



CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 135. Tout le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens, & de tous les mouvemens volontaires, pendant laquelle le pouls se conserve, & la respiration est gênée. Je m'étendrai peu sur cette maladie, qui n'est pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monsieur de Haller, qui vient de paroître.

§. 136. L'on en distingue ordinairement deux especes; l'apoplexie sanguine, & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent l'une & l'autre, de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la premiere a lieu chez les personnes qui sont fortes, robustes, qui ont un vrai sang, pesant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup : c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes, dont le sang

eſt plus aqueux, plutôt viſqueux que denſe ou épais, dont les vaiſſeaux ſont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 137. Quand la premiere eſt à ſon plus haut degré ; c'eſt ce qu'on appelle coup de ſang, ou apoplexie foudroyante, elle tue dans la minute. Ce cas n'eſt pas ſuſceptible de remede. Quand le mal eſt moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le viſage rouge, & enflé, le col gonflé, la reſpiration gênée & bruyante, ne ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut ſur-le-champ, 1. découvrir entierement la tête du malade, lui couvrir très peu le reſte du corps, lui procurer un air très frais, & lui deſſerrer entierement le col. 2. Le mettre autant qu'il eſt poſſible; la tête haute & les pieds pendans. 3. Lui faire une ſaignée au bras, par une très groſſe ouverture, de douze à ſeize onces, ſuivant la force avec laquelle le ſang vient. On la réiterera juſques à trois & quatre fois, ſi les circonſtances le demandent, ou au bras ou au pied. 4. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui ſe préſenteront,

quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de sel. On le réiterera de trois en trois heures. 5. S'il est possible, lui faire avaler beaucoup d'eau, sur chaque pot de laquelle on auroit mis trois dragmes de nitre. 6. Dès que la violence du pouls a diminué, que la respiration est moins embarrassée, & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 22; ou, si l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre, & beaucoup de petit lait; remede qui m'a très bien réussi dans un cas, où je n'en avois point d'autre. 7. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en senteur. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot on doit éviter, tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience, & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force au cerveau, qui étant comprimé empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvemens, il faut

donc débarraſſer le cerveau, en diminuant la force du ſang; mais les liqueurs, les vins, les eſprits, les ſels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même, elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt le mouvement. 8. On doit lier fortement les cuiſſes ſous le jarret; par-là on empêche le ſang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête. Si le malade paroît peu à peu, & à meſure qu'il prend des remedes, paſſer dans un état moins violent, l'on peut eſpérer. Si après les premieres évacuations générales, ſon état empire; il eſt tout-à-fait mal.

§. 138. Quand il ſe guerit, l'uſage des ſens revient; mais il reſte ſouvent un peu de délire pendant quelque tems, & preſque toujours une paralyſie ſur la langue, un bras, une jambe, & les muſcles du même côté du viſage. Cette paralyſie ſe guerit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraichiſſantes de tems en tems, & une diete très peu nourriſſante. Tous les remedes chauds ſont extrêmement nuiſibles, & peuvent occaſionner une nouvelle attaque. L'é-

metique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiede, les efforts que le malade fait pour vomir. Ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente; parceque, pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par-là-même le cerveau en est surchargé.

§. 139. L'autre espece a les mêmes symptomes; excepté que le pouls n'est ni si élevé, ni si fort; que le visage est moins rouge, quelquefois même pâle; la respiration paroit moins gênée, & il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens. Comme elle attaque des personnes moins sanguines, moins fortes, moins échauffées, la saignée n'est souvent point nécessaire. Il n'est au moins jamais nécessaire de la réitérer; & si le pouls est peu plein & point dur, elle pourroit être nuisible. Il faut au reste 1. situer le malade comme dans l'autre espece, quoique cela soit un peu moins nécessaire. 2. Lui donner un lavement; mais sans huile, avec le double de sel, &

la grosseur d'un petit œuf de savon ; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole, ou herbe au pauvre homme. 3. On purge avec la poudre N°. 21. 4°. L'on peut, pour boisson, donner une forte infusion de melisse, & réitérer deux fois par jour le lavement. 5. Purger derechef le troisieme jour. 6. Appliquer d'abord au gras des jambes des vesicatoires. 7. Si la nature paroit vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider ; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon benit produisoit très bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur, sans bouger s'il est possible pendant plusieurs jours : il est arrivé alors qu'au bout de neuf jours, le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 140. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes ; & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente, ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diete severe, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens ; & la précaution la plus essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renon-

cer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece, doivent être encore plus exacts que les autres; ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre; du vin, des liqueurs, du caffé. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de noire; prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N°. 23, le matin à jeun, dans un verre d'eau; se purger deux ou trois fois par an, avec la potion N°. 22; prendre journellement de l'exercice; éviter les chambres trop chaudes, & l'ardeur du soleil; se coucher de bonheur, se lever matin; n'être jamais plus de huit heures au lit; & si l'on remarque qu'il se forme beaucoup de sang, & qu'il se porte à la tête, il faut sans hésiter, faire une saignée, & se mettre pendant quelques jours, à une diete totale, sans aucun aliment solide. Les bains chauds sont pernicieux dans ces cas. Dans l'autre espece, §. 139, au lieu de se purger avec le remede N°. 22, il faut se purger avec le N°. 21.

§. 141. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, si on les emploie à tems; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très prompte, cependant la

maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années, à l'avance; par des vertiges, des pesanteurs de tête, de legers embarras de langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage; un changement difficile à décrire, dans la physionomie; des douleurs vives & passageres près du cœur; une diminution dans les forces, sans cause sensible; & quelques autres signes, qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des attaques, qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très legeres apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, & qui ne dérangent que très peu la santé. Tout-à-coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout-à-fait. La tranquillité, une saignée, des la-

vemens dissipent l'accès : on en prévient les retours par le régime ordonné §. 140. & sur-tout par un usage abondant de la poudre N°. 23. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très long-tems, par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur tout la colere.

CHAPITRE X.

Des coups de Soleil.

§. 142. L'On appelle *coup de Soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête : c'est la même chose que *insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se desséchent, le sang s'épaissit ; il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois,

tue en très peu de tems. C'eſt un coup de ſoleil qui tua *Manaſſés, mari de Judith ; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna ſur la tête, & il tomba malade, & il ſe mit au lit, & il mourut.* Les ſignes qui caractériſent un coup de ſoleil, ſont le ſéjour dans un endroit où il donnoit fortement ; un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement ſéche ; les yeux rouges & ſecs, ne pouvant ni reſter ouverts, ni ſoutenir la lumiere ; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere, du ſoulagement par l'application de quelque liqueur fraiche ; ſouvent une impoſſibilité de dormir ; d'autres fois un grand aſſoupiſſement, mais accompagné de réveils violens ; une fiévre très forte ; un abbatement & un dégoût total ; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point ; la peau du viſage eſt ſouvent brûlée.

§. 143. L'on eſt expoſé aux coups de ſoleil dans deux ſaiſons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs ; mais ils ſont bien différens dans leurs effets. Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers, y ſont peu ſujets ; ce ſont les gens de la ville, les

perſonnes délicates, qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont acquis beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déja une certaine force ; que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déja plus diſpoſées à ſe porter à la tête ; que la fraicheur du terrein, ſur-tout quand il a plû, fait qu'on ne ſe réchauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur leur tête comme un véſicatoire, & il détermine une plus grande quantité d'humeur ; ce qui procure de violens maux de tête, accompagnés ſouvent d'élancemens vifs & fréquens, & de douleur dans les yeux ; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville, qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils de printems. Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux, & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs, qui ſont long-tems expoſés à l'ardeur : c'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut dégré, & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe tue pluſieurs perſonnes dans les rues, & fait de grands ravages dans les armées

en marche. L'on en voit, dans les pays tempérés, de tristes effets. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme tomba en léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des symptomes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très chaud, se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute. Au moment où il voulut se retirer, il tomba mort, & fut précipité. Cette cause produit très fréquemment dans les campagnes, des phrénésies très dangereuses, que le peuple appelle fiévres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 144. L'effet du soleil est encore plus dangereux, si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin la tête nue; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de bon sens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent, ils tuent très promptement, & il n'y a pas d'années, qu'on ne trouve morts dans les chemins des paysans, qui, étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périssent par une apoplexie vineuse &

solaire. Ceux qui réchappent, conservent souvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jettoit sur les paupieres, qui restoient long-tems rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des personnes, chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel, sans fiévre, & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte sereine en a été la suite; & il est fort commun de voir des personnes, chez lesquelles un long séjour au soleil, laisse une impression dans l'œil qui leur fait appercevoir différens corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision.

§. 145. Chez les enfans fort jeunes, qui ne sont jamais exposés si long-tems à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste, ou par un assoupissement profond, qui dure plusieurs jours, ou par des réveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, presque comme quand ils ont eu quelque violente peur, par des mouvemens convulsifs, par des maux de tête qui redoublent par accès, & leur font pousser de hauts cris, par

des vomiſſemens continuels. J'ai vu des enfans qui, après un coup de ſoleil, ont conſervé long-tems une petite toux.

§. 146. Les vieillards qui s'expoſent ſouvent imprudemment au ſoleil, ne ſavent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui, s'étant tenu à deſſein fort long-tems au ſoleil, le jour libre d'une fiévre tierce, eût une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'eſt pas prompt, cependant cette habitude diſpoſe certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du ſoleil ſur la tête, c'eſt de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, un enroument, un gonflement des glandes du col, une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait quelquefois ſentir long-tems.

§. 147. L'effet de la trop violente chaleur du feu, eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 148. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties; & ceux qui y reſtent expoſés en préſervant la tête, eſſuient

des douleurs violentes, un ſentiment de chaleur, & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois il leur ſurvient de la fiévre.

§. 149. En examinant une perſonne malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cauſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail, que par le ſoleil.

§. 150. Il eſt très important de traiter d'abord les coups de ſoleil. Si on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très fâcheux. On les traite, comme toutes les maladies précédentes, par les ſaignées & les rafraichiſſans de toute eſpece, en boiſſons, en lavemens, en applications, en bains.

Si le mal eſt preſſant, il faut commencer par une très forte ſaignée, & la réitérer. Il fallut ſaigner neuf fois LOUIS XIV, pour le ſauver en 1658, après un coup de ſoleil qu'il reçut à la chaſſe. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiéde; c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement;

& j'ai vu le mal de tête se dissiper & revenir, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut quand le mal est grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiéde, non plus que les bains de pied, l'eau chaude seroit très nuisible. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très bon effet. Il faut boire abondamment du lait d'amande N° 4, de la limonade faite avec le jus de citron dans de l'eau, (c'est la meilleure boisson dans ce cas) ou de l'eau & du vinaigre, qui supplée très bien à la limonade; & ce qui est encore plus efficace, du petit lait très clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boissons peuvent être bûes fraiches; le remede N° 31 est très efficace, on en prend cinq ou six verres par jour. L'on applique sur le front, sur les tempes, sur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraiche, & un peu de vinaigre rosat; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas. Ceux qu'on vante le plus, sont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud sauvage, & de verveine.

§. 151. Les bains froids ont quelquefois

fois guéri des cas presque désespérés. Un homme de vingt ans, ayant été fort long-tems exposé à un soleil brûlant, rêvoit violemment sans fiévre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées, on le jetta dans un bain froid, qu'on réitéra souvent, & en même tems on lui jettoit de l'eau froide sur la tête ; ces secours le guérirent peu-à-peu. Un Officier qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les saignées.

§. 152. Il est certain, que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil, qu'en se donnant du mouvement ; & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre ; mais il est inutile contre un très fort.

CHAPITRE XI.

Du Rhumatiſme.

§. 153. LE Rhumatiſme eſt, ou avec fiévre, ou ſans fiévre. Le premier eſt une maladie de la même eſpece que celles dont j'ai parlé; une inflammation qui eſt annoncée par une fiévre violente, avec friſſon, chaleur, pouls dur, mal de tête: l'on ſent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aiſe général, pluſieurs jours avant que la fiévre ſe déclare. Le ſecond jour, le troiſiéme, quelquefois même le premier, le malade eſt ſaiſi par une douleur violente dans quelques parties du corps, ſur tout aux articulations qui en empêche abſolument le mouvement, & qui eſt bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou eſt ſouvent la premiére partie attaquée; quelquefois tous deux le ſont enſemble. Il arrive ſouvent que la fiévre diminue, quand la douleur eſt fixée; d'autres fois elle perſiſte pluſieurs jours, & redouble tous les ſoirs. La douleur diminue au

bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout-à-fait, quand l'autre est attaquée; d'autrefois plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même tems; & alors l'état du malade est affreux; il est incapable d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parcequ'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des cerceaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits où les douleurs sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, sont les reins, les hanches & la nuque.

§. 154. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête, & les douleurs sont excessives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a

pas un grand danger ; mais si par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur quelque partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un délire phrénétique ; en se jettant sur le poulmon, il suffoque ; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuste, qui, quand on m'appella, avoit déja la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou. On avoit voulu le dissiper en le faisant suer avec des choses chaudes ; il avoit effectivement beaucoup sué, mais l'humeur inflammatoire se jetta sur les intestins ; l'inflammation dégénéra en gangrene, après trente six heures de douleurs les plus aigues, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 155. Souvent le mal est moins violent, la fievre est peu forte ; elle cesse entierement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 156. Si le mal reſte long-tems fixé ſur une articulation, le mouvement en reſte gêné pour toute la vie. J'ai vu une perſonne à qui un rhumatiſme à la nuque, a laiſſé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans, & un pauvre jeune homme qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux : il ne pouvoit être ni debout, ni aſſis, & il n'avoit que peu d'attitudes poſſibles dans le lit.

§. 157. La cauſe la plus ordinaire du rhumatiſme, c'eſt la tranſpiration arrêtée. Il eſt lui-même une maladie inflammatoire, & il veut être traité comme tel.

§. 158. Dès que le mal eſt déclaré, l'on donne un lavement N°. 5; & une heure après, on fait une ſaignée de douze onces au bras. L'on ſe met au régime, & l'on boit abondamment de la ptiſane N°. 2, & du lait d'amande N°. 4. Dans les campagnes, où les laits d'amande ſont trop couteux pour le peuple, on peut leur donner du petit lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vu un rhumatiſme très grave, guéri après deux ſaignées, ſans autre remede ni aliment, pendant treize jours. Le petit lait peut auſſi ſer-

vir avec succès pour les lavemens.

§. 159. Si le mal ne diminue pas considérablement après la premiere saignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquiéme; mais ordinairement après la seconde, la dureté du pouls diminue, & lors même que les douleurs continuent également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, si chaque lavement n'évacue que peu, & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux, le malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire pour les prendre; alors il faut rendre les boissons aussi relâchantes qu'il est possible, & lui donner soir & matin une prise de crême de tartre N°. 23. Ce remede joint au petit lait, & pris pendant long-tems, a guéri deux personnes, à qui je l'avois conseillé, de douleurs de rhumatisme, qui, depuis plusieurs années, revenoient très fréquemment avec un peu de fievre.

Les pommes & les pruneaux cuits, les fruits d'été bien mûrs, sont les meilleurs alimens. L'on épargne beaucoup

de douleurs aux malades, en tenant toujours une alaise sous leur dos, & une autre sous leurs cuisses, qui servent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, une corde attachée au ciel du lit, & terminée par un morceau de bois qui est attaché en travers, ou par quelque autre poignée, leur est extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 160. Quand il n'y a plus de fievre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec succès, avec la potion N°. 22; & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très soulagé : l'on réitere avec succès le surlendemain, & quelques jours après.

Quand les douleurs sont excessives, elles ne souffrent aucune application; mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-tems, soulagent très efficacement. Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9. Un demi-bain ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes & plusieurs lavemens, soulage infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les dou-

leurs les plus aiguës, des hanches & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain & en le quittant; une heure après être rentré au lit, il sua pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Mais le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelqu'autre évacuation, il augmenteroit le mal. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir, mais fort mal-à-propos. Ils augmentent très réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des remedes; souvent même ils augmentent la douleur, bien loin de la calmer. Ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement dans les commencemens de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont au moment où ils s'endorment, de violens tressaillemens ou soubresaults qui les réveillent douloureusement; ou s'ils dorment quelques momens, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 161. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par des urines troubles, épaisses, & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre, ou par des sueurs, & il est rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu sur la fin de la maladie.

On l'aide en buvant de l'infuſion de fleurs de ſureau. Mais dans les commencemens les ſueurs ſont pernicieuſes. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe terminent par le dépôt d'une matiere acre ſur les jambes, où elle forme d'abord des veſſies qui s'ouvrent & dégenerent en ulceres, & ſi on les ferme trop tôt, les douleurs reviennent. D'autrefois il ſe forme un abcès dans la partie même malade, ou dans le voiſinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violens maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe, qu'il laiſſa empirer. Quand je le vis, l'abcès étoit monſtrueux. Je le fis ouvrir, il en ſortit tout à la fois plus de trois pots de pus; mais il mourut au bout de quelque tems. Une autre criſe de rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle qui ſurvient dans le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelquefois pluſieurs ſemaines.

§. 162. Je n'ai jamais vu que les douleurs duraſſent avec quelque violence plus de quatorze jours dans cette eſpece de rhumatiſme; mais il reſte dans les parties, de la foibleſſe, de l'engourdiſſement, de l'enflure, & il faut pluſieurs

semaines, quelquefois des mois, surtout si la maladie a attaqué en Automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui après un rhumatisme très douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très incommode, qui ne cessa qu'après une éruption abondante, sur toute la peau, de petites vessies pleines d'eau dont plusieurs s'ouvrirent, quelques-unes se sécherent.

§. 163. L'on peut hâter le retour des forces dans les parties affoiblies, par des frictions qu'on fait soir & matin avec un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladies par les moyens que j'ai indiqués au §. 95, en parlant des pleurésies.

§. 164. Quelquefois le rhumatisme avec fievre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles & qui ont plus d'âcreté dans les humeurs que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fievre soit très forte, mais il faut des purgatifs, &

après qu'ils sont évacués, des vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 24, réussit aussi très bien dans ce cas.

§. 165. Il y a une autre espece de rhumatisme, qu'on appelle chronique. Il a quelques caracteres qui le distinguent. 1. Il est ordinairement sans fievre. 2. Il dure très long-tems. 3. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses; cette espece attaque plutôt les personnes d'un certain âge, ou les personnes languissantes.

La douleur abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est surtout extrêmement opiniâtre quand elle se jette à la tête, aux reins, (les paysans dans ce cas l'appellent *Maclet*), ou à la hanche & le long de la cuisse; c'est ce qu'on appelle *Sciatique*. Il n'y a point de partie que cette douleur n'at-

taque. Quelquefois elle se fixe sur une très petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la machoire, sur l'extrémité d'un doigt, à un genou, sur une côte, sur un sein où elle occasionne assez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties intérieures : sur le poulmon, elle occasionne des toux très opiniâtres, qui enfin dégénerent en des maux de poitrine très graves : sur l'estomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles : sur la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissance, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 166. Le traitement est un peu différent du précédent : cependant si la douleur est très violente, & que le malade soit robuste, une saignée dès le commencement fait un très bon effet. On délaie le malade en lui faisant boire une prisane très forte de racine de bardane Nº. 25. On le purge, & on peut employer avec succès la poudre Nº. 21. C'est dans cette espece qu'on a employé quelquefois utilement un remede qui a acquis quelque réputation, sur-

tout dans les campagnes. On le tire de Geneve, je ne fais pourquoi, fous le nom d'opiate pour le rhumatifme ; ce n'eft autre chofe que *l'électuaire caryocoftin*, tel qu'on le trouve chez tous les Apotiquaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal quand on s'en eft fervi dans la premiere efpece, & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des perfonnes foibles, maigres, échauffées, & fans avoir fait précéder les délayans, ou quand on l'a employé trop long-tems. Il laiffe dans une foibleffe dont on ne peut pas fe délivrer : il eft compofé d'aromates très chauds & de purgatifs âcres.

§. 167. Quand on a effayé les remedes généraux, fi le mal fubfifte, il faut faire ufage, pendant long-tems, des remedes propres à rétablir la tranfpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infufion de fureau ont fouvent réuffi ; & quand on a long-tems délayé, qu'il n'y a point de fievre, que l'eftomac fait bien fes fonctions, que le malade n'eft point refferré, qu'il n'eft pas d'un tempéramment fec, que la partie malade n'eft pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 24, le foir en fe couchant, avec une taffe ou deux

de thé de feuilles de chardon bénit, & la grosseur d'une noisette de thériaque ; ce remede jette dans des sueurs abondantes, qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 26.

§. 168. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remede. Les vésicatoires, ou les emplâtres quelconques qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guérison, mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. L'application d'une toile ou d'un taffetas cirés verts sur la partie malade, la fait transpirer abondamment, & évacuent par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais surtout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme les vessicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pê-

tris ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf, qui n'est point une vraie huile, a guéri quelques personnes en en frottant fortement la partie malade. Souvent les seules frictions soulagent. L'on fait avec succès un seton au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes, ont été guéries par une brûlure artificielle.

§. 169. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plusieurs autres sont souvent d'une très grande efficacité. Je suis pourtant persuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme qu'on ne puisse guérir sans leurs secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer. Les bains froids sont le meilleur reméde pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme, feront très bien de se frotter tous les matins, tout le corps s'ils peuvent, mais sur-tout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre; quel-

quefois même il l'augmente trop. Il est aussi très utile d'avoir toute la peau couverte pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter, pendant long-tems, l'air froid & humide, qui occasionneroit une rechûte.

§. 170. L'on emploie souvent pour le rhumatisme des remedes très nuisibles & qui font tous les jours de très grands maux; tels sont les remedes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade: ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jetter sur quelqu'autre partie, & l'on a des exemples de gens morts promptement pour avoir appliqué de l'esprit de vin sur des douleurs de rhumatisme. D'autrefois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau, se jette sur l'os & l'artere. Il est arrivé ici un fait singulier dont on pourroit profiter. Une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme très douloureux au bras, avec de l'esprit de vin. Un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait. En approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit de vin; la partie malade fut

brulée. On panſa la brulure ; les douleurs de rhumatiſme finirent entierement.

Les onguens âcres & gras produiſent auſſi de très mauvais effets, & ſont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'uſage d'un remede connu ſous le nom de *baume de térebenthine* ſoufré. En 1750, je fus conſulté, trois jours avant ſa mort, pour une femme, qui ſouffroit depuis longtems des douleurs aigües. On lui avoit fait différens remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une ptiſane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & ſpiritueux. La fievre, les douleurs, le deſſechement avoient augmenté ; les os des cuiſſes & des bras s'étoient cariés ; & dans les mouvemens néceſſaires pour la ſecourir, elle s'étoit caſſé, ſans ſortir de ſon lit, les deux cuiſſes & un bras. Un exemple auſſi effrayant doit faire ſentir le danger des remedes adminiſtrés inconſidérément, même dans les maux qui paroiſſent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir, qu'il y a des douleurs de rhumatiſmes, qui ne veulent aucune application, & que preſque tous les remedes irritent. L'on doit ſe contenter de garantir la partie, des impreſſions de l'air.

§. 171. » Si la durée de la douleur, » fixée dans le même endroit, occasionne un commencement de roideur à » l'article qui en est affecté, il faut deux » fois le jour exposer la partie à la vapeur d'eau chaude; la bien essuyer » après avec des linges chauffés; la frotter legerement, & l'enduire ensuite » d'onguent d'althea ». La douche jointe à cette vapeur, augmente beaucoup son efficacité. J'ai fait faire, pour un cas de cette espece, une machine de fer blanc, très simple, & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 172. Les enfans sont sujets à des douleurs si violentes & si générales qu'on ne peut les toucher, dans aucun endroit, sans leur faire jetter des cris violens. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme; il dépend des vers, & se dissipe quand ils en ont rendu.



CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 173. Les hommes peuvent devenir enragés ſans aucune morſure; mais ce cas eſt extrêmement rare. Il arrive ſouvent que la rage ſe déclare dans un chien, il en mord d'autres; pluſieurs deviennent enragés. Les autres animaux, & les hommes eux-mêmes ſont mordus; & cette morſure produit quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 174. Si un chien, gai auparavant, eſt en même tems triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé; & l'on doit, dès cet inſtant, l'attacher; & le tuer, dès que le mal ſera tout-à-fait déclaré. Il ſeroit même plus prudent de le tuer d'abord, quoiqu'il n'ait mordu perſonne.

Bientôt les ſymptomes augmentent. Son averſion pour les alimens, ſurtout

liquides, devient plus forte ; il ne connoît plus son maître, sa voix se change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire, il s'éloigne de sa demeure, marchant la tête & la queue baissées, la langue à demi pendante, & chargée d'écume, (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens). Les autres le fuient. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui ; d'autres fois plus furieux, il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit. Il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre. Enfin il tombe par épuisement ; quelquefois il se releve, se traine encore quelques instans, & périt ordinairement le troisieme, ou au plus tard, le quatrieme jour de son évasion.

§. 175. Quand quelqu'un a été mordu, la plaie se referme aussi aisément que si elle n'étoit point vénimeuse ; mais au bout de quelque tems, plus ou moins, depuis trois semaines, jusques à trois mois, le plus souvent six semaines ; on commence à sentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur sourde. La cicatrice se gonfle, rougit, se r'ouvre, & laisse couler une humeur âcre, puan-

te, rougeâtre. Dans le même tems le malade sent de la tristesse, de la nonchalance, un engourdissement général, un froid presque continuel, de la peine à respirer, une angoisse qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls est foible & irrégulier; le sommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des sursauts, des frayeurs. Les selles sont souvent dérangées; il survient d'un moment à l'autre, de petites sueurs froides; l'on éprouve quelquefois une legere douleur dans la gorge. C'est-là le premier degré de la rage; ce que quelques Medecins appellent la *rage mue*.

§. 176. Le second degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, est accompagné des symptomes suivans. Le malade est pressé par une soif ardente, & il souffre en buvant. Bientôt il hait la boisson, particulierement l'eau; & quelques heures après, il l'abhore; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses levres, sa vue, son nom même, ou celui de toute autre boisson; la vue des choses qui par leur transparence ont quelque rapport avec l'eau; comme la lumiere, lui occasionne une angoisse extrême; & quelquefois des convulsions. Ils avalent cependant, mais

violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la soupe ; plusieurs même, les boissons qu'on leur offre, comme remede, moyennant que ce ne soit pas de l'eau, ou qu'en même tems on ne leur parle parle pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme ; quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent presqu'entierement ; mais ce qu'on dit de leurs aboiemens, semblables à ceux des chiens, sont des contes ridicules, superstitieux, & dénués de tout fondement ; aussi bien que plusieurs autres fables, dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'il ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux ; le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès, & conjurent les assistans d'être sur leur garde. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inconcevables. Ils desirent ardemment la mort : quelques-uns se sont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 177. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1. que si les plaies sont faites au travers des habits, elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2. Que les animaux, qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, sont souvent préservés du venin; parceque, dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont essuyé les dents. 3. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déja mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premieres; parceque sa salive est épuisée. 4. S'il mord le visage, ou le col, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement; parceque la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espece, on a vu la rage se déclarer le troisieme jour. 5. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend, par ce que je viens de dire, pourquoi de plusieurs personnes, qui ont été mordues par le même animal, les unes deviennent enragées & non pas les autres.

§. 178. L'on vante une foule de remedes pour la rage; & sur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains tems,

ſous des aſpects de la lune favorables; & ſechée avec pluſieurs précautions. Ailleurs c'eſt la poudre de *Paulmier*, celle des coquilles d'œufs calcinées, celle d'hépatique terreſtre mêlée avec un tiers de poivre, remede long-tems vanté en Angleterre; celle d'écaille d'huitre, de verveine, d'origan, le bain de mer, la clef de S. Hubert. La mort d'une foule d'enragés, qui les avoient preſque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce ſoit, quand la rage étoit manifeſtée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il eſt certain, qu'avant l'an 1730, il n'étoit réchapé aucun malade, de ceux chez qui la maladie avoit commencé à ſe déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal, les uns enrageoint, les autres n'enrageoient pas. Il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes. Ainſi les remedes ne ſervoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un ſûr, qui eſt le Mercure & quelques autres.

§. 179. Il faut détruire le venin, & le Mercure produit cet effet; il en eſt le contrepoiſon. Le venin occaſionne une irritation générale des nerfs. On la calme

calme par des antipaſmodiques ; ainſi le Mercure & les antipaſmodiques, font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie L'on a actuellement pluſieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux ſecours ; & ceux qui ont le malheur d'être mordus doivent être perſuadés qu'en prenant les précautions néceſſaires ils ſont entierement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'eſt déja manifeſtée doivent employer ces mêmes ſecours avec une entiere confiance.

D'abord après la morſure, ſi elle eſt dans les chairs, & ſi l'on peut le faire ſans danger, il faut couper tout ce qui a été touché. Anciennement on la brûloit avec un fer rouge, car les ſcarifications ſont aſſez inutiles. L'on doit laver long-tems la plaie avec de l'eau tiede, légérement ſalée ; enſuite on en frotte les bords & les environs, à deux pouces de diſtance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N°. 27, & on la panſe deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N°. 28, pour former une ſuppuration ; mais l'on ne ſe ſert de l'onguent N°. 27, qu'une fois par jour. Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des alimens,

& sur-tout de la viande, se sévrer de vin, de liqueurs, d'épiceries, de choses chaudes quelconques; ne boire qu'une ptisane d'orge & de fleurs de tilleul; se tenir le ventre libre; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du remede N°. 29, qui est tout à la fois composé de Mercure, qui détruit le venin, & de Musc, qui empêche les spasmes. J'avoue cependant que je compte peu sur le Mercure donné sous cette forme : les frictions sont bien plus efficaces; elles suffiront toujours, j'espere, pour prévenir le mal. Mais s'il étoit déja declaré, que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner 1. une très ample saignée, qu'on réitere jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander. 2. Un bain tiede, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une, & même deux fois par jour. 3. Lui donner tous les jours deux, ou même trois lavemens émolliens N°. 5. 4°. Frotter la plaie r'ouverte & ses environs avec la pomade N°. 27, deux fois par jour. 5. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser eveloppé d'une flanelle huilée.

6. Prendre, de trois en trois heures, une prise du remede N°. 29, avec quelques tasses d'infusions de tilleul & de sureau. 7. Prendre tous les soirs le remede N°. 30, & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion. 8. S'il y a des grands soulévemens de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N°. 34, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile. 9. Il est fort peu question de la nourriture du malade. S'il en veut, on peut lui donner des pannades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 180. En faisant usage de ces remedes, on verra tous les symptomes disparoître peu-à-peu, & enfin la santé se rétablir tout-à-fait; mais si le malade reste long-tems foible & craintif, l'on fera usage de la poudre N°. 14, trois fois par jour.

§. 181. L'on a vu un garçon, chez lequel la rage avoit commencé à se manifester, être très bien guéri, en frottant le voisinage de la plaie avec de l'huile d'olive, dans laquelle on avoit dissous du camphre & de l'opium, en lui faisant faire quelques frictions avec

la pommade N°. 27, & en lui faisant avaler de l'*eau de Luce* (c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à caffé de quatre en quatre heures, calme l'agitation, occasionne une sueur abondante, & fait disparoître tous les symptomes.

§. 182. On guérit les chiens en les frottant avec des doses de pommade triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N°. 32; mais il faut employer ces remedes dès qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée, il y auroit trop de danger, & il faut incessamment les tuer : l'on peut tenter cependant, si, en leur jettant le bol, ils l'avaleront. Dès qu'ils sont mordus, il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 183. L'on a sur la morsure des chiens, un préjugé dangereux & faux, c'est que, si un chien qui a mordu quelqu'un sans être enragé, le devient une fois, la personne mordue le deviendra en même tems. Une telle idée est aussi ridicule, que si l'on disoit que quand deux personnes ont couché dans le même lit, si l'une prend au bout de dix

ou douze ans, la gale ou la petite vérole, ou quelque autre maladie contagieuse, l'autre la prendra aussi. De deux choses l'une : ou le chien qui mord, est dans un commencement de rage ; dans ce cas, elle sera manifeste au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé : ou il n'en a absolument aucun principe ; dans ce second cas, je demande à tout homme sensé, s'il peut la donner ? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus ; ils se servent du droit que la loi leur accorde de faire tuer le chien, & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort ; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites fâcheuses, indépendantes de tout venin. Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé, ou s'il ne l'est pas.

§. 184. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode, qui étouffoit, il n'y a pas si long-tems, les malades entre les couvertures. Elle est prohibée dans plusieurs pays, & sans doute, elle seroit punie, au moins elle devroit

l'être, dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemples, c'est l'abandon de ces misérables, sans aucun secours : abandon odieux, lors même qu'on n'auroit pas d'espérance de les sauver, & qui seroit criminel aujourd'hui, qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere, les malades n'ont très souvent aucune envie de mordre : lors même qu'ils sont portés à cela, ils craignent de le faire, & avertissent qu'on s'éloigne d'eux ; ainsi il n'y a aucun danger à courir ; ou lorsqu'il y en a, il est très aisé de le prévenir par quelques précautions.

CHAPITRE XIII.

De la petite Vérole.

§. 185. LA petite vérole est la plus générale de toutes les maladies, puisque de cent personnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes. Il est vrai, que si elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois ; &

quand on l'a eue, on en est à l'abri pour toujours : c'est en même tems une des plus meurtrieres ; & si elle est souvent la plus douce des maladies, elle est d'autres fois la plus horrible après la peste. Il est démontré, qu'en combinant les ravages des mauvaises & des bénignes, cette maladie tue la septiéme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 186. On l'a ordinairement étant encore jeune. Il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit. Le plus souvent elle est épidémique, & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle finit au bout de quelques semaines ou de quelques mois, & ne reparoît dans le même endroit, qu'au bout de quatre, cinq, ou six ans.

§. 187. Le mal s'annonce souvent, trois ou quatre jours avant la fievre, par un léger abattement, moins de vivacité, de gaieté ; une facilité à suer, moins d'apétit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfans d'un tempéramment lent & phlégmatique, j'ai vu qu'une légere agitation dans le sang, avant que le frisson eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté, & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu. Ils survient des alternatives de froid &

de chaud, & enfin un frisson bien marqué, qui dure une, deux, trois, quatre heures, & qui est suivi d'une chaleur très forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins, & de vomissemens, ou au moins d'envie de vomir. Cet état dure pendant quelques heures; la fievre diminue un peu, par une sueur qui est quelquefois très abondante; le malade se trouve mieux, mais cependant accablé, engourdi, très dégoûté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au sommeil, sur-tout s'il est jeune. La fievre ne finit pas entierement; & au bout de quelques heures, ordinairement sur le soir, elle reparoît avec tous ses accidens, & se termine de la même façon. Cet état dure trois ou quatre jours; au bout de ce tems, rarement plus tard, les premiers boutons paroissent parmi la sueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, la fievre finit presqu'entierement. L'on continue à transpirer; le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous

la plante des pieds, où, en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption, il y a encore un très leger mouvement de fievre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons. Quand la fiévre finit entierement après la premiere éruption, l'on ne doit pas attendre une petite vérole abondante; car si l'éruption est ou doit être très abondante, la fievre ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs. Les boutons naissans sont une très petite tache rouge assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc élevé, qui grossit peu à peu, & la rougeur s'étend au tour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixieme jour après leur sortie ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois, & même plus; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, séchent & tombent en écailles brunes dix

ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en différens tems, ils mûrissent, séchent & tombent inégalement. Le visage est quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons qui ne sont pas mûrs aux jambes ; ceux surtout de la plante des pieds durent très long-tems.

§. 188. La peau est nécessairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en une certaine quantité, tous les intervalles sont rouges, luisans, & la peau très enflée. Le visage est la premiere partie qui enfle, parceque c'est celle où les boutons sont parvenus le plutôt à leur grosseur, & l'enflure est quelquefois si considérable qu'il est monstrueux, aussi-bien que le col & les yeux, & qui sont absolument fermés. Le visage désenfle à proportion que le desséchement se fait, & alors les mains enflent prodigieusement, ensuite les jambes, parceque le gonflement est la suite du plus haut dégré de la grosseur des boutons, & que ce degré a lieu successivement dans ces différentes parties.

§. 189. Quand on a beaucoup de boutons, la fiévre se releve dans le tems de la suppuration, & cela n'est point étonnant, un seul furoncle ou clou donne la

fievre ; comment des centaines ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas ? Et cette fiévre est le période le plus dangereux, de la maladie, ce qui tombe entre le neuvieme & le treizieme jour ; car plusieurs circonstances varient le tems de la maturité. Le malade à cette époque a de la chaleur, de la soif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppression, de l'assoupissement ; & quand il meurt, il meurt suffoqué ou léthargique, souvent tous les deux à la fois. Le pouls, dans cette fiévre, est quelquefois d'une vîtesse étonnante, & l'enflûre des poignets fait qu'il paroît dans quelques sujets très petit. Le tems du plus grand danger, c'est quand le visage, la tête, le col sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à désenfler, que les croûtes du visage commençent à sécher, & que la peau se flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très peu de boutons, cette seconde fiévre est si legere, qu'il faut être attentif pour s'en appercevoir, & elle n'est pas dangereuse.

§. 190. Outre tous ces ſymptômes, il y en a quelques autres qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints dès que la fiévre eſt un peu forte. Il dure deux ou trois jours, & gêne quand on veut avaler ; & même quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empêche abſolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui pouſſent dans la gorge. C'eſt une erreur, & ces boutons ſont preſque toujours une chimere. Il naît le plus ſouvent avant le tems de l'éruption. Si le mal eſt leger, il finit quand elle eſt faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il eſt toujours proportionné au dégré de la fiévre ; ainſi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation, & s'il eſt de durée, il eſt preſque toujours ſuivi du ſecond ſymptôme, qui eſt la ſalivation, c'eſt à-dire le crachement d'une grande quantité de ſalive. Elle a rarement lieu, quand la maladie eſt très legere, ou le malade très jeune ; elle manque rarement quand la maladie eſt conſidérable, & que le malade a plus de ſept ou huit ans. Elle eſt prodigieuſe quand la petite vérole eſt très abondante & le malade adulte. Dans ce cas elle

est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade & l'incommode à l'excès, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les lévres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entiérement écorchés. Quelqu'incommode que soit cette évacuation, elle est très salutaire. Les petits enfans y sont moins sujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée; mais j'ai vu que cette évacuation est beaucoup plus rare chez eux, que la salivation chez les adultes.

Les enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons; elles ne sont point dangereuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptômes violens & fâcheux. Celles qui surviennent, ou quand l'éruption déja faite rentre tout-à-coup, ou dans le tems de la fievre de suppuration, sont beaucoup plus à craindre. Il survient souvent des saignemens de nez, les premiers jours de la maladie, qui sont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les petits enfans y sont moins sujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vû des assoupissemens considérables finir d'abord après le saignement.

§. 191. L'on distingue ordinairement la petite vérole en deux especes, la confluente & la discrette, & cette division est dans la nature. Mais comme le traitement de l'une, est le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la dose des remedes au danger, pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à saisir pour la plûpart des lecteurs, aussi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes ; je me bornerai à la description que j'ai donnée, qui contient les symptômes essentiels communs à l'une & à l'autre espece. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violens, sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissemens continus, les maux de reins forts, & s'il a en même-tems beaucoup d'angoisse & d'inquiétudes, si les enfans ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisieme jour, quelquefois même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse. Au contraire, plus l'éruption

eſt tardive & mieux c'eſt ; à moins que ce retard ne fût cauſé par une très grande foibleſſe.

§. 192. La maladie eſt quelquefois ſi legere, que l'éruption ſe fait preſque ſans qu'on ait ſoupçonné que l'enfant fût malade, & la ſuite répond au commencement. Les boutons paſſent, groſſiſſent, ſuppurent & mûriſſent ſans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit. Il eſt très commun dans les campagnes de voir des enfans, & ce n'eſt preſque que les enfans qui l'ont ſi legere, paſſer en plein air tout le tems de leur maladie, courant & mangeant comme en ſanté. Ceux mêmes qui l'on eue un peu plus grave, ſortent ordinairement dès que l'éruption eſt entierement finie ; & ſe livrent ſans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobſtant ce peu de ſoin, pluſieurs ſe guériſſent parfaitement ; mais ce n'eſt cependant point un exemple qu'on doive ſuivre, parcequ'un grand nombre éprouve des ſuites très fâcheuſes, & l'on m'a amené une foule de ces enfans, qui, après avoir eu de ces petites véroles heureuſes mais mal ſoignées, étoient tombés dans des infirmi-

tés de différentes especes ; qu'il est très difficile de détruire.

§. 193. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, a augmenté le danger pendant long-tems, & l'augmente encore parmi le peuple, surtout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite ; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la sueur & des boutons, le sang se dépure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger. Quand le venin a passé dans le sang, il faut un certain tems pour qu'il produise son effet ; alors le sang étant gâté par le venin qui y est entré & par celui qui s'est formé, la nature fait effort pour s'en débarrasser, & le jetter à la peau, précisément dans le moment où tout est disposé pour cela. Ordinairement cet effort est suffisant, & fort souvent même très violent, très rarement trop foible. L'on

voit par-là, que quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déja trop violent, l'augmenter, c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très rares, ſurtout dans les camgnes, & très difficiles à juger; auſſi il faut être très réſervé ſur l'uſage des remedes chauds, qui ſont meurtriers dans cette maladie. Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes, font périr annuellement des milliers d'enfans, qui auroient été guéris ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede; & toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui, lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des ſuites les plus funeſtes. Le préjugé eſt enraciné, il ſe détruira difficilement; mais je ne ſouhaite que de faire ouvrir les yeux ſur le ſuccès de la méthode chaude, & ſur celui de celle que je vais propoſer; le jugement alors ne reſtera pas long-tems ſuſpendu. Je dois même dire, que j'ai trouvé parmi le

peuple de la ville plus de docilité à cet égard, surtout dans la derniere épidémie, que je n'aurois osé l'espérer. Non-seulement ceux qui me consultoient dès le commencement, observoient avec assez d'exactitude le régime rafraichissant que je leur conseillois; mais même leurs voisins l'employoient, quand leurs enfans étoient attaqués, & ayant été souvent app ellé après plusieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remede chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafraichir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici; & ce qui l'accreditera, c'est que cette épidémie, quoiqu'aussi nombreuse, a été moins meurtriere que les précédentes.

§. 194. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut, si le malade ne l'a pas eue, & si elle est actuellement dans le lieu, on le met très exactement au régime, §. 29-42, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiede; c'est le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent

aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens, qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque; & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause, avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remedes pernicieux dans les commencemens de cette maladie. Si la fievre est legere, les bains de pieds du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du régime, & l'on peut même au lieu des ptisanes N°. 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers, ou la moitié, de thé de sureau, ou de tilleul, ou même, s'il n'a point du tout de fievre, de melisse; enfin, s'ils craignent tous ces gouts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parcequ'une observation réitérée a prouvé que les enfans, qui avoient pris de ces nourritures, étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi à cette époque, leur donner pour

toute boisson du petit lait, dont j'ai vu souvent de très bons effets; ou de la battue. Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remede. Il faut seulement avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remede N°. 11, & de réitérer la même purgation six jours après. Ils ne doivent manger de la viande, qu'après cette derniere purgation, mais après la premiere on peut leur donner des legumes ou jardinages, & du pain assez pour qu'ils ne souffrent pas de la faim.

§. 195. Quand la fievre est forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violens, il faut sur-le-champ faire une saignée au bras; donner deux heures après un lavement, & si la fievre continue, réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusques à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans. La saignée est surtout nécessaire, quand avec un pouls dur & plein, il y a assoupissement ou rêveries. L'on donne, tant que la fievre est trop forte, deux, trois, & même quatre lavemens par jour, & deux bains de pieds. On sort le malade du lit, & on le tient sur

une chaise aussi long-tems que l'on peut. On change souvent l'air de la chambre ; & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie pour le rafraichir, les moyens décrits (§. 34). Le malade ne boit que des ptisanes N°. 2, ou 4; & si cela ne modére pas suffisamment la fievre, on donne la potion N°. 10. Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entierement, on se conduiroit comme §. 194.

§. 196. Quand après quelques jours de calme, la suppuration renouvelle la fievre, il faut, à la saignée & aux bains de pieds près, se conduire comme dans le §. précédent. L'on doit surtout avoir soin d'entretenir le ventre très libre; pour cela, on peut mettre dans les lavemens une once de catholicon, ou simplement les faire de petit lait, avec du miel, de l'huile & du sel. Donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la ptisane N°. 31. Purger de deux jours l'un avec la potion N° 22 : mais ce jour-là on ne prendra pas celle N°. 31. Prodiguer, si le mal est violent, le remede N°. 10. Sortir le malade du lit, & le

tenir levé, dans une chambre bien airée, jour & nuit jusques à ce que la fievre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira t'on? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque; au contraire, le sommeil lui nuiroit: d'ailleurs il ne peut pas dormir; la salivation qui est continuelle l'en empêche, & il est très important de l'entretenir; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très utile d'en injecter dans les narines, & de les nétoyer souvent des croutes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent non-seulement le mal-aise du malade, mais elles contribuent même très efficacement à la guérison. Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émolliens à la plante des pieds; & si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes N°. 35. Ils occasionnent quelquefois des douleurs excessives à la plante des pieds; mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégagent.

§. 197. Les paupieres s'enflent, quand la maladie est grave, au point de couvrir

les yeux qui reſtent fermés pendant plu-
ſieurs jours. Il ne ſaut rien faire que de
les arroſer ſouvent avec un peu de lait
& d'eau tiede. Ces précautions qu'on
prend de les frotter avec du ſafran, une
piece d'or, de l'eau roſe, ſont auſſi inutiles
que puériles. Ce qui contribue le plus à
prévenir la rougeur des yeux, après la
maladie, & en général toutes les autres
ſuites, c'eſt de ſe contenter, pendant
long-tems, de très peu d'alimens, &
ſurtout de ne prendre ni viande ni vin.
Dans les petites véroles mauvaiſes, &
chez les petits enfans, les yeux ſe ferment
dès le commencement de l'éruption.

§. 198. Un ſecours extrêmement effi-
cace, & qui n'avoit été employé pendant
long-tems que comme un moyen de
conſerver le viſage, mais qui a les plus
grandes influences ſur la conſervation
de la vie, c'eſt d'ouvrir les boutons, non-
ſeulement au viſage, mais par tout le
corps. En les ouvrant très ſoigneuſement
au viſage, premierement, on prévient
le ſéjour du pus, & par là on empêche
qu'il ne ronge, & ne laiſſe des cicatri-
ces, des creux profonds, ou d'autres dé-
figurations de cette eſpece; en ſecond
lieu, en donnant ainſi iſſue au venin,
l'on empêche qu'il ne repaſſe dans le

ſang, & par-là on enleve une des grandes cauſes du danger, & l'on détend la peau; l'enflure du viſage, celle du col, diminuent à meſure qu'on ouvre, & l'on facilite ainſi le retour du ſang du cerveau; ce qui eſt un avantage très grand. Il faut ouvrir ſucceſſivement par tout, à meſure que les boutons ſont mûrs. Le momenr de le faire, c'eſt quand ils ſont tout-à-fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant ſoit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entiérement pâli. On ouvre avec des ciſeaux très pointus, ce qui n'eſt abſolument point douloureux pour le malade; & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique pluſieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiede, pour enlever ce pus qui ſe forme aiſément en croutes. Mais comme les boutons vuidés ſe rempliſſent aiſément, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois cinq ou ſix fois de ſuite. Ces ſoins paroîtront minutieux, & ne deviendront ſans doute jamais une pratique générale, mais je répete qu'ils ſont beaucoup plus importans qu'on ne l'imagine, & que dans une fievre de ſuppuration fort grave, une ouverture générale, exacte, & réitérée, eſt le remede

mede le plus efficace, parcequ'elle ôte les deux causes du danger, qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 199. Je n'ai point parlé, dans le traitement, des remedes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie presque jamais, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans cette même lettre à M. HALLER, dont j'ai déja parlé : ainsi par-tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le syrop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax ou de cynoglosse, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit sur-tout les bannir absolument dans le tems de la seconde fievre, pendant laquelle le sommeil même naturel est dangereux. Un cas dans lequel il est permis quelquefois de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine ; mais, je le répete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remedes, qui sont mortels, quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fievre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries,

ou de l'oppréssion, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salive beaucoup.

§. 200. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder de donner des remedes sudorifiques, chauds, spiritueux, volatils; mais il faut donner beaucoup du remede de N°. 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des vésicatoires aux gras des jambes. Ce cas est fâcheux, & les différentes circonstances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques secours, dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ.

§. 201. La meilleure préparation, pour disposer les enfans à avoir heureuse cette maladie, c'est d'empêcher qu'ils ne mangent trop, & sur-tout de ne leur donner que peu de viande, point de salé, & point de vin.

§. 202. Le seul moyen sûr d'en éloigner tout le danger, c'est de l'inoculer: mais ce moyen salutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'usage du peuple, que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux pour l'inoculation.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

§. 203. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujetis qu'à la petite vérole, eſt une maladie à-peu-près de la même eſpece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci, l'on meurt plus rarement de la maladie, que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a en même tems épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus ſouvent cependant, j'ai vu qu'elles régnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi, que les deux maladies ſe mêlent, & l'une ſurvient à l'autre avant qu'elle ſoit finie; ce qui eſt dangereux.

§. 204. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance, par une petite toux fréquente & ſeche, ſans aucun autre mal. Plus ordinairement elle s'annonce par un mal-aiſe général, des alternatives de friſſons & de chaleur, un mal de tête violent chez

les adultes, un assoupissement chez les enfans, un mal de gorge très fort, &, ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité, qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumiere; des éternûmens très fréquens, & un écoulement par le nez, de la même matiere qui coule des yeux. La chaleur & la fievre augmentent, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins; quelquefois la diarrhée, & alors les vomissemens sont moins considérables. D'autres fois un peu de sueur, mais moins abondamment que dans la petite vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente; les accidens sont généralement plus violens, qu'avant les petites véroles bénignes. Enfin le quatriéme, ou le cinquiéme jour, quelquefois sur la fin du troisiéme, l'éruption se fait très promptement, & très abondamment sur tout le visage, qui, dans peu d'heures, est couvert de taches, dont chacune ressemble à une morsure

de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se réunissant, forment des plaques rouges, plus ou moins larges; & qui enflammant la peau, produisent une enflûre sensible au visage, quelquefois même les yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée, sur tout au visage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt. Dans le reste du corps, cette élévation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau. Après avoir commencé par le visage, l'éruption se continue sur la poitrine, le dos, les bras, les cuisses, les jambes. Elle est ordinairement très abondante sur la poitrine & sur le dos; il arrive même quelquefois, qu'on trouve des plaques rouges sur la poitrine, avant qu'il se soit fait aucune éruption sur le visage. Le malade a souvent, comme dans les petites véroles, des saignemens de nez abondans, qui emportent le mal de tête, d'yeux & de gorge.

Quand la maladie est fort douce, presque tous les accidens diminuent après l'éruption, comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien, n'est pas aussi sensible que dans cette premiere maladie. Les vomissemens cessent, il est vrai, presqu'entierement, mais la fievre, la toux, le mal de tête

continuent; & j'ai vu quelquefois, qu'un vomissement de matieres bilieuses, un ou deux jours après l'éruption, soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisiéme ou le quatriéme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons se desséchent, & tombent en petites écailles; la peau même intermédiaire tombe de la même maniere, & se trouve remplacée par une nouvelle, qui s'est formée dessous. Le neuviéme jour, quand la maladie est allée vite; le onziéme, quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige de rougeur, & la peau est d'abord très bien racommodée.

§. 205. Mais le malade n'est pas guéri, à moins que pendant le tems de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelqu'évacuation considérable, comme les vomissemens dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou des urines, ou des sueurs abondantes; car, quand il survient quelqu'une de ces évacuations, la fievre disparoît, le malade reprend des forces, & se guérit entierement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les reste du venin, & le malade se porte très bien; mais d'au-

très fois, ce venin, s'il ne s'évacue pas entierement, se jette sur le poulmon, y produit une légere inflammation; l'oppression, la toux, l'angoisse, la fievre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent; mais il est long, & il reste des toux très opiniâtres, qui ont plusieurs caracteres de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuse : presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, eurent aussi cette toux, qui étoit très forte & très rebelle.

§. 206. Quoique ce soit-là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal soignée, & sur-tout traitée par un régime chaud; quand on a soin de modérer la fievre dans les commencemens, de délayer, & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 207. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite vérole. 1. Si la fievre est forte, le pouls dur, l'oppression violente, tous les symptomes graves, on fait une ou deux saignées. 2. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité. 3. Les ptisanes N°. 2 ou 4, ou un

thé de ſureau ou de tilleul, auquel on mê-le une cinquiéme partie de lait. 4. Les parfums d'eau chaude. 5. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 22. 6°. On tient le malade au régime, après cette purgation, encore une couple de jours, & enſuite on le met à celui des convaleſcens. 7. S'il ſurvient, dans le tems que l'éruption doit ſe faire, des accidens ſemblables à ceux qui ſurviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 208. Quand on n'a pas ſuivi cette méthode, & que les accidens décrits §. 205 ſurviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 207. Si le mal n'eſt pas violent, l'on peut ſe paſſer de la ſaignée. S'il y a longtems qu'il dure dans des enfans gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes ſecours, ſans ſaignées, la potion N°. 8, & les véſicatoires aux jambes.

§. 209. Il arrive ſouvent que l'éloignement des ſecours les fait négliger, & il ſe forme une vétitable ſuppuration dans le poulmon, avec une fievre lente. J'ai vu pluſieurs enfans dans des villages, périr de cette façon. Alors cet état eſt de la même nature que celui décrit

§. 63 & 77, & finit de même, souvent par une diarrhée très peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas il faut employer tous les secours prescrits §. 70, art. 2, 3, 4, la poudre N°. 14, le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfans, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vu souvent que dans ces cas il opéroit seul des guérisons très difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement que quand on le prend seul sans aucun autre aliment, & qu'il est très important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit dégré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même-tems avec succès pour leur boisson, les eaux de Passy, de Forges, de Selter, ou quelques autres très legeres, & qui n'ont que très peu de minéral. On les emploie également avec succès dans tous les cas dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 210. Quelquefois il reste une toux fort séche, avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue séche & la peau aussi extrêmement séche. J'ai guéri cet état, en faisant respirer la vapeur d'eau

chaude, en faisant prendre des bains tiedes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait.

Je réitére, avant que de finir, que le venin de la rougeole est extrêmement âcre. Il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse, qui produit les éréspelles, & par-là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses. J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit un peu langui depuis une rougeole essuyée il y a trois ans, & chez laquelle il avoit enfin formé une ulcération au col; le lait coupé avec la salse pareille l'a rétablie.

§. 211. L'on a inoculé la rougeole dans les païs où elle est très mauvaise, & cette méthode auroit aussi de grands avantages dans celui-ci; mais il en est comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.



CHAPITRE XV.

De la Fiévre ardente, ou chaude.

§. 212. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme sans qu'il y ait aucune partie particulierement attaquée, il produit cette fiévre, qu'on appelle fiévre ardente ou chaude.

§. 213. Les signes qui la font connoître sont la dureté du pouls & sa plénitude plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des lévres, de la langue, de la gorge, un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le tems du redoublement, qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur tout dans le tems du redoublement, avec une toux de tems en tems, sans point dans la poitrine & sans crachats, le ventre resserré,

les urines rouges chaudes, peu abondantes ; quelques tressaillemens ou soubresauts, surtout quand le malade s'endort, peu ou point de bon sommeil, mais presque toujours une espece d'assoupissement qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe au tour d'eux & à leur propre état ; quelquefois un peu de sueur, mais à l'ordinaire la peau très séche ; de la foiblesse ; peu ou point de goût & d'odorat.

§. 214. Cette maladie est produite comme toutes les maladies inflammatoires par les causes qui épaississent le sang & en augmentent le mouvement, comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs, un air trop long-tems sec, des excès en tout genre, des alimens échauffans.

§. 215. L'on doit mettre d'abord le malade au régime §. 29, & même ne donner des alimens que de huit en huit heures, & quelquefois même seulement deux fois par jour. L'on pourroit dans les cas graves s'en passer tout-à-fait. L'on réitere les saignées jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La premiere doit être considérable. On en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on

peut suspendre & n'y revenir que quand il prendroit assez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troisieme saignée, qui souvent est la derniere. On donne deux & même trois lavemens par jour N°. 5. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiéde ; on lave en même-tems les mains avec la même eau ; on met des linges ou des flanelles trempées dedans, sur la poitrine & sur le ventre, & l'on fait boire très réguliérement le lait d'amande N°. 4, & la ptisane N°. 7 ; le pauvre peut se tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson font le salut du malade. Si après les saignées, la fiévre continuoit à être très forte, il faut l'abattre en donnant de la potion N°. 10, une tasse toutes les heures, jusqu'à ce qu'elle ait diminué, & ensuite de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très modérée.

§. 216. Il survient souvent dans cette maladie des saignemens de nez, qui sont très salutaires. Les premiers signes d'amandement sont l'amollissement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait sa dureté, que quand la maladie est en-

tiérement terminée ; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous ces signes favorables vont en augmentant, & entre le neuf & le quatorze il survient ordinairement souvent après quelques heures d'orages, des selles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine qui dépose un sédiment d'un blanc roux au-dessus duquel l'urine reste très claire & d'une couleur naturelle, & des sueurs plus ou moins abondantes. En même-tems les narines & la bouche s'humectent ; cette croûte séche & brune qui couvroit la langue & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle même. Le goût revient, la soif diminue, la clarté des idées renaît, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. A cette époque il faut donner la potion Nº. 22, & mettre le malade au régime des convalescens. On peut au bout de huit ou dix jours redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais; mais ils guérissent très bien sans cela.

§. 217. On juge que le mal empire, si le pouls reste dur & perd sa force, si

le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée; les yeux, le nez, les lévres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptômes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque desespéré, le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.

CHAPITRE XVI.

Des Fiévres putrides.

§. 218. APRÈS avoir parlé des maladies fiévreuses qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas ventre, ou qui ont déja passé dans le sang, & qu'on appelle fiévres putrides, ou quelquefois fiévres bilieuses, quand la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 219. Cette maladie s'annonce souvent plusieurs jours à l'avance par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet; quelquefois un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptôme. Ensuite il survient un frisson suivi d'une chaleur âcre & séche, le pouls qui est petit & vîte pendant le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fiévre putride ne soit compliquée avec une fiévre inflammatoire; ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems-là le mal de tête est ordinairement très violent, le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissemens; de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amere; il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin; & le pouls, toujours fiévreux, l'est alors un peu moins; le malade souffre moins; mais il est très abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la qualité, & la consistence

des urines varient beaucoup. Quelques malades ſont reſſerrés, d'autres font fréquemment de petites ſelles, qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſeche, d'autres fois il y a de la tranſpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fievre redouble tous les jours, & ſouvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent des petits chez quelques-uns.

§. 220. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens, irréguliers; il n'y a point de bons momens; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme; les rêveries ſurviennent; le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit; il refuſe les ſecours, parle continuellement, il a le pouls vite, petit, irregulier. Il paroît quelquefois de petites taches, d'un brun livide, ſur la peau, ſurtout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade, ont une odeur très puante; il ſurvient des mouvemens convulſifs, ſurtout au viſage; il ne ſe

couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse aux mouches.* Le pouls devient si petit & si vite, qu'on ne peut qu'à peine le sentir, & point le compter. L'angoisse paroît inexprimable; il coule une sueur de détresse; la poitrine s'emplit, & l'on meurt misérablement.

§. 221. Quand la maladie est moins violente, ou qu'elle est bien traitée, & que les remedes réussissent; le mal reste quelques jours dans l'état décrit (§. 219) sans empirer & sans diminuer; alors il ne survient aucun des symptomes (§. 220); mais au contraire tous les symptomes diminuent. Les redoublemens sont moins longs, & moins violens; le mal de tête plus supportable; les selles sont moins fréquentes, plus abondantes & soulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; il revient un peu de sommeil, & il est plus tranquille; la langue se nétoie, & chaque jour la santé revient.

§. 222. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle est très violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour. Souvent l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme; quelquefois seule-

ment environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire. La maladie, quand elle eſt legere, eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines, & même plûtard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent, en grande partie, du traitement; & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 223. Pour guérir les fievres de cette eſpece, 1. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le temperamment du malade, s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 214), il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée feroit nuiſible. 2. On *met le malade au régime* (§. 29-42), & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également donner tous les jours un lavement. La boiſſon ordinaire eſt de la limonade, ou la pti-

ſane N°. 3. 3°. Quand il a bu, deux jours, abondamment de cette priſane, s'il a encore la bouche très mauvaiſe & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 33, délayée dans un demi pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi quarts-d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt ſûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution §. 441 & ſuiv. Si, dès les premiers verres, le malade commençoit à vomir abondamment, on ne lui en donneroit plus & l'on ſe contenteroit de lui faire boire, une très grande quantité d'eau tiede. S'il ne vomit pas, ou s'il ne vomit que peu, on continue. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 34. en buvant auſſi beaucop d'eau tiede, quand il opéreroit; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon; & même ſi la fievre eſt très forte, quoique ſans

inflammation, l'on ne doit pas s'en servir. Le moment de les placer, c'est après le redoublement, quand la fiévre a beaucoup baissé. Ordinairement après avoir fait vomir, le reméde N°. 33 purge; le N°. 34 opére plus rarement cet effet. Dès que les vomissemens ont fini, on recommence la ptisane, & il faut bien se garder de donner du bouillon au malade, sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivans on continue comme les premiers; mais comme il est important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours la ptisane N°. 31. Ceux pour qui elle seroit trop dispendieuse, y suppléeront en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 33, dans cinq ou six tasses d'eau, dont ils prendroient une tasse toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais si la fiévre étoit très forte, le N°. 31 doit être préféré. 4. Après l'effet de l'émétique, si la fiévre continue, si les selles restent puantes, si le ventre est un peu tendu, si les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner, de deux en deux heures, une tasse de la potion N°. 8, qui arrête la putridité & abbat la fiévre. Quand le mal est très pressant, on peut en donner toutes les heures. 5. Quand malgré ces secours, la fiévre

continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violens maux de tête ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires N°. 35, & les laiſſer ſuppurer le plus long-tems qu'il ſera poſſible. 6. Quand la fiévre eſt très forte, il faut abſolument retrancher toute nourriture. 7. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de ſuite, trois priſes de la poudre No. 23, à une heure de diſtance l'une de l'autre : ce remede procure quelques ſelles bilieuſes qui abbattent beaucoup la fiévre & diminuent conſidérablement la violence de tout le reſte de la maladie. On l'emploie avec ſuccès dans les cas où la fiévre trop forte empêche l'émétique, & l'on doit ſe borner à ce remede toutes les fois qu'on eſt incertain ſi les circonſtances du mal permettent le vomiſſement, dont on peut d'ailleurs ſe paſſer dans un très grand nombre de cas. 8. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublemens ſont foibles & que le malade eſt quelques heures ſans fiévre, on doit diſcontinuer l'uſage journalier des boiſſons purgatives ; mais l'on continue celui de la ptiſane, & l'on fait très bien de donner, de deux en deux

jours, deux prises de la poudre N°. 23. qui prévient très bien toutes les suites facheuses de la maladie. 9. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre No. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre : l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 36; dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès. 10. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très important de se menager long tems, pour la quantité & la qualité des alimens; & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, sans quoi, l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.



CHAPITRE XVII.

Des Fievres malignes.

§. 224. L'ON appelle fiévres malignes, celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptomes ne sont effrayans. Elles font du mal sans qu'on les croie dangereuses. C'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 225. Le caractere distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidens; parcequ'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse, contre la cause de la maladie. Si au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur, qui, sans s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit

extrêmement trompé. Le nombre des morts ſera prodigieux : il l'eut été beaucoup moins, & le bruit plus grand, ſi les combattans avoient été armés de part & d'autre.

§. 226. Les cauſes de cette maladie ſont : un long uſage des viandes, ſans légumes, ſans fruits, ſans acides ; des alimens mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaiſes graines ; des viandes corrompues (huit perſonnes mangerent du poiſſon gâté ; elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq, malgré les ſoins des plus habiles Médecins); la diſette; un air trop chaud & trop humide, un air ſurtout qui réunit ces deux qualités ; auſſi ces maladies ſont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais : un air enfermé, ſurtout s'il eſt habité par pluſieurs perſonnes ; un principe ſingulier de corruption dans l'air ; les chagrins.

§. 227. Les ſymptomes des fievres malignes ſont, je l'ai déja dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible, qui ait pu les détruire ; en même tems un abbattement de l'ame, qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie ; un changement

prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux; de petits frissons qui, en vingt-quatre heures, se renouvellent plusieurs fois, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins, d'autrefois il n'y a point de douleur. Des especes de défaillance, dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux; point de bon sommeil, souvent un demi-assoupissement; une rêverie légere & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien. Quelques malades ont cependant des rêveries violentes. Un sentiment de pesanteur, d'autrefois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac. Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvemens convulsifs, dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; les sens paroissent s'engourdir. J'ai vu plusieurs malades perdre les cinq sens; & quelques-uns ont guéri. La voix s'altere, s'affoiblit; quelquefois elle se perd entierement. Il n'est point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. Quelques-uns ont une

douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre. Elle dépend d'un engorgement, qui finit souvent par la gangrene ; aussi ce symptome est très fâcheux. La langue est quelquefois très peu changée ; d'autrefois, chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement seche que dans les autres especes de fievre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-tems fumée. Le ventre reste quelquefois très mol ; d'autrefois il est tendu. Le pouls est foible ; quelquefois assez régulier ; toujours plus vite que dans l'état naturel ; quelquefois même très vite ; & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu. La peau n'est souvent, ni froide, ni chaude, ni seche, ni humide ; elle se couvre souvent de taches pétéchiales, (ce sont de petites taches d'un rouge livide) sur-tout au col, autour des épaules, au dos ; d'autrefois ce sont de plus grandes taches brunes, comme après des coups de bâton. Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas. Il se

forme chez quelques malades, des ulceres livides, dans l'intérieur de la bouche & dans le palais; d'autrefois il se fait des dépôts, dans les glandes qui sont aux aines, sous les aisselles, entre les oreilles & la machoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entierement; le cerveau s'embarrasse tout-à-fait. Le malade étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent : elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie. Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 228. Le terme de ces maladies est, comme celui des fievres putrides, très irrégulier. L'on meurt quelquefois le septiéme ou le huitiéme jour; plus ordinairement entre le douziéme & le quinziéme; souvent au bout de cinq ou six semaines : cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens sont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse, & un air très changé, se croit à peine malade,

Il en eſt du terme de la guériſon, comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt, d'autres ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont: un peu plus de force dans le poulx; des urines plus cuites, moins d'abbattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal quand le malade devient ſourd, ſi en même-tems les autres ſymptômes s'amandent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut longtems, avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 229. Il eſt plus important, dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtans, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent bruler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte. La diette doit être legere & aigre. On peut donner du jus d'oſeille; mettre du jus de citron dans les farineux; manger des fruits aigres, comme griot-

tes, groseilles, merises, & pour ceux qui sont en état, citrons, oranges, grenades. L'on doit aussi changer les linges le plus souvent possible. La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement qu'en voyant le malade. Les lavemens sont souvent très peu nécessaires, quelquefois dangereux. La boisson ordinaire doit être une ptisanne d'orge rendue aigre avec l'esprit acide N°. 10, dont on met deux gros sur une pinte, ou de la limonade. Il est important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 34, & ordinairement, après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très important de donner ce remede dans les commencemens; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour. Après avoir enlevé par ce reméde une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fiévre, l'on fait prendre, de deux

jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N°. 37. Ce remede évacue les matières corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très fréquens dans ces maladies, que le malade rend quelquefois par en haut & par en bas, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidens bisarres qu'on observe: enfin il fortifie les intestins; & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible. Si avec la diarrhée la peau est séche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipecacuana N°. 38, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & chasse le venin à la peau. Les remedes N°. 37 & 38 se prennent le matin; deux heures après il faut commencer la potion N°. 39, & la continuer réguliérement de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 37 ou 38, & on la recommence ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux. Si les forces étoient extrêmement abattues, & que le ma-

lade eut des foiblesses fréquentes & des angoisses, il faudroit donner avec chaque prise de potion un bol N°. 40. Si la diarrhée étoit très forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, ou la grosseur d'une petite féve de *diascordium*; ou, si l'on n'en avoit point, de *thériaque.* Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands véficatoires au gras des jambes ou à la nuque: quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment; & s'ils se séchent au bout de quelques jours, on en remet d'autres. Il faut entretenir long-tems un écoulement. Dès que le mal est assez amandé, pour que le malade soit quelques heures avec très peu ou point de fiévre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du reméde N°. 14., & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès. On continue ensuite à en donner deux doses pendant quelques jours. Dès qu'il n'y a plus de fiévre, on met le malade au régime des conva-

lescens §. 42 ; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès pour les rétablir plus vîte, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 41, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apoticaireries, comme un excellent stomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remédes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du reméde N°. 41, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du N°. 14.

§. 230. L'on a dans les campagnes, sur le traitement de ces fiévres, un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parcequ'il est faux & ridicule, mais encore parcequ'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin ; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts

en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandans une odeur horrible ; on se persuade que c'est le venin dont ils sont chargés. C'est une erreur, ils puent non point parcequ'ils ont tiré le venin, mais parcequ'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur, & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient si on les avoit mis dans tout autre endroit que le corps du malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain, dans le lit, & le laisser long-tems dans cet air, pour lui donner une fiévre maligne. Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux, quoique ce soit toujours un-mal, parceque plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air est corrompu, mais cela est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade, respirent le venin qui sort de son corps; mais ils n'en font pas sortir : au contraire, en contribuant aussi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe, on tire une fausse consé-

quence ; l'on dit que si le mouton meurt, le malade guérira : ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autrefois ils meurent tous les deux.

§. 231. Souvent la cause qui produit les fiévres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger : elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidens qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui dépend, en général, de la combinaison du traitement des deux maladies ; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fiévres d'accès.

§. 232. Les fiévres d'accès, que le peuple appelle fiévres tremblantes, » sont celles qui, après un accès de quelques heures, diminuent sensiblement » ainsi que les symptômes, & cessent enfin absolument, de façon cependant » que l'accès revient ensuite «. Il y en a toujours beaucoup dans tous les lieux où l'on respire un air marécageux.

§. 233. Il y en a de plusieurs especes. Elles tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent. Si l'accès revient tous les jours, c'est ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre, en ce que dans la quotidienne les accès sont longs & se ressemblent tous. Elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus leger & un plus fort. Dans la fiévre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un. Dans la quarte, seulement le quatrieme jour, & le malade a

deux jours de bons. Les autres eſpeces ſont très rares. J'ai vu une véritable quinte ; & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 234. Le premier accès de fiévre intermittente, attaque ſouvent dans le tems qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois, il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours avant que l'accès ſe déclare. Il commence par des bâillemens, des laſſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblemens ; par la pâleur des extrémités, par des nauſées, & quelquefois par un vomiſſement. Le pouls eſt vîte, foible & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur qui augmente inſenſiblement, & devient extrême. Alors le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive, le malade ſe plaint d'un mal de tête violent & d'une douleur dans tous les membres, enfin l'on tombe dans une ſueur générale de quelques heures. Tous les ſymptômes, dont on vient de parler, diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient. Après ce ſommeil, le malade ſe ré-

veille souvent sans fiévre ; il ne lui reste alors qu'une lassitude & de la foiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès, est dans son état naturel, souvent il reste un peu plus vîte qu'en santé, & ne reprend sa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès. Un des symptômes qui caractérise le plus particulierement les fiévres d'accès, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses ; & il se forme au-dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 235. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fiévre & plusieurs autres circonstances. L'accès revient quelquefois précisément à la même heure; d'autre fois chaque accès avance d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant. L'on a cru remarquer que les fiévres dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres ; mais ce n'est point une régle générale.

§. 236. L'on distingue les fiévres d'accès, en fiévres de printems ou d'automne. L'on appelle fiévres de printems,

celles qui régnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin ; fiévres d'automne, celles qui régnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caractères essentiels sont les mêmes. Ce ne sont point proprement des maladies différentes ; mais les circonstances qui les accompagnent méritent quelqu'attention. Les circonstances dépendent de la saison & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fiévres de printems sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire ; parceque c'est la disposition des corps dans ce tems là ; & comme tous les jours la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles d'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité ; & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 237. Les fiévres d'automne commencent très rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août, & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fiévres qui commencent dans ce mois ; mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août : c'est une misérable erreur, il vaut mieux qu'elles commencent en Août que dans les mois suivans, parcequ'elles sont

d'autant plus opiniâtres, qu'elles paroissent plûtard. Ces fiévres s'annoncent quelquefois comme des fiévres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se réglent en fiévres d'accès; mais il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fiévres putrides. Le sédiment couleur de brique, & sur-tout la pellicule au-dessus des urines, sont ordinaires dans les fiévres d'automne, & manquent souvent dans celles de printems. » Dans » celles-ci les urines sont d'ordinaire » moins rouges, & tirent plutôt sur le » jaune; il se forme dans le milieu » une espece de nuage. Elles déposent » un sédiment blanc, qui est d'un bon » augure «.

§. 238. Ordinairement les fiévres d'accès ne sont pas mortelles. Celles de printems se dissipent même souvent sans aucun remede après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne, qui durent très long-tems, & même quelquefois jusqu'au printems, si on les laisse sans remede, ou si on ne les traite pas bien. Les fiévres quartes sont toujours plus rebelles que les tierces; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années,

Dans les pays marécageux, quand on a la fiévre, non-seulement elle est très longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 239. Quelques accès de fievre ne sont pas extrêmement nuisibles. Il arrive même quelquefois, qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent quelques maladies de langueur. Mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-tems, s'ils sont longs & violens, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & surtout les digestions ; ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs maladies chroniques, entre autres la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, & les fiévres lentes. Quelquefois les vieillards & les gens très foibles meurent dans l'accès ; & c'est toujours dans le tems du froid.

§. 230. L'on a un remede immanquable pour la guerison de ces fiévres ; c'est le *Kina* ou *Kinkina* ; ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de savoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie compliquée avec la fievre. S'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers.

§. 241. Dans les fiévres de printems, si les accès ne sont pas violens, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil, ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au régime des convalescens*. §. 42 45. C'est celui qui convient dans toutes les fievres d'accès; parceque si on les mettoit au régime des maladies aigües, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le tems de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fiévre. L'on doit ne point prendre d'alimens solides au moins deux heures avant l'accès. Si la fiévre revient, après le sixieme ou le septieme, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution §. 416, on lui donne le quinquina, qui est la poudre N°. 14. Si la fiévre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises, entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus, quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une

heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer un seul bouillon, dans tout ce tems-là, entre deux prises.

Quand la fièvre est tierce, il faut en donner une once, ou huit prises. On en prend une de trois en trois heures. Quand elle est quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses. C'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent, & l'on croit le remede inutile ; au lieu qu'il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent après ces doses de kina, l'accès manque ; mais soit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut après que son tems est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite, pendant six jours, de donner la moitié de cette dose, entre le tems qu'auroient rempli ces accès, s'ils étoient venus ; & pendant tout ce tems-là le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 242. Si les accès sont très forts, le mal de tête très violent, le visage

rouge, le pouls plein & dur; s'il y a de la toux; si lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté; si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de ptisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 241. L'on peut donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 23. & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au quinquina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou; on pourroit le purger, avant que de lui donner le quinquina, avec la poudre N°. 21. ou la potion N°. 22.

§. 243. Dans les fiévres d'automne, si elles s'annoncent continues à-peu-près comme les fiévres putrides, on fait prendre abondamment de la ptisane d'orge N°. 3; & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 33. ou celui N°. 34 (1). Après

(1) Voyez, §. 223, les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, préférablement au premier.

ce remede si les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N°. 23, ou, les gens robustes, avec celle N°. 21; & quand la fiévre est tout-à-fait reglée, on donne le quinquina comme §. 241. Mais comme les fiévres d'automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut le redonner encore pendant huit autre jours, trois prises par jour; surtout si la fiévre étoit quarte; & même dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois, de huit en huit jours. Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est couteuse par le prix du quinquina; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la seule qui soit certaine, car rien ne peut remplacer le quinquina; c'est le seul remede sûr, c'est le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-tems de préjugés contraires. L'on croyoit qu'il gâtoit l'estomac; & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux; & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le don-

ner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie. Ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fiévre. Non-seulement le quinquina empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parcequ'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fiévre, quelquefois cela empêche l'effet du quinquina sans le rendre nuisible. Mais quand la fievre est seule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer quoiqu'imparfaitement.

§. 244. Dès qu'on a commencé le quinquina, il faut bien se garder de se purger, la purgation redonneroit la fiévre.

§. 245. La saignée n'est jamais, ou presque jamais, nécessaire dans la fiévre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printems; & avec des symptômes de putridité, plutôt que d'inflammation.

§. 246. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heures, un petit verre tiede, de thé de sureau, adou-

ci avec du miel, & se promener doucement ; cela le dispose à un peu de moiteur, qui rend le froid, & par là même, tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le tems du froid ; & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N°. 2, qui est plus rafraichissante ; mais il n'est plus nécessaire de boire tiede ; il suffit de ne pas boire trop froid. Quand la sueur est finie, on essuie bien le malade, & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la sueur, un peu de gruau, ou quelque autre aliment semblable §. 35.

§. 247. Quelquefois la premiere dose, & même les premieres doses de quinquina purgent. Ce n'est pas un mal ; mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fiévre ; ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres, qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le suspendroit un jour, pour donner un demi quart d'once de rhubarbe ; ensuite on le recommenceroit ; & si la diarrhée persistoit, on mêleroit à chaque prise de quinquina, quinze grains de thériaque.

Mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler ; toutes les autres choses auxquelles on l'associe affoiblissent sa vertu.

§. 248. Avant que l'on connût l'usage du quinquina, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités. L'on trouvera N°. 42, trois remedes de cette espece, qui sont très bons, & dont j'ai souvent éprouvé l'efficacité ; mais d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au quinquina. La limaille de fer, qui entre dans la composition N°. 42, est très febrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fiévre quarte, un malade que je n'avois pas pû déterminer à prendre du quinquina. Il est vrai qu'il étoit extrêment docile pour le régime ; & au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, jusques à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 249. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent, avec un succès entier, contre les fiévres tierces ; mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes ; c'est de faire suer abondamment le malade, dans le tems que l'accès doit venir. Pour cela il boit, trois

ou

ou quatre heures avant l'accès, l'infusion de sureau mielée, & une heure avant le moment du frisson il se met au lit, & on lui donne, aussi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 43. J'en ai aussi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, en 1751 & 1752, en donnant de quatre en quatre heures entre les accès, la poudre N°. 44; mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois, & qu'elle ne guérissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit les malades; elle leur dérangeoit l'estomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fiévre, je fus obligé de recourir au quinquina, pour rétablir entiérement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux & réussissent souvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 250. L'on vante une quantité d'autres remédes pour les fiévres. Aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer. Plusieurs sont dangereux; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. Un quinquina choisi & fraichement préparé, est fort à préférer.

§. 251. J'ai vu souvent des paysans qui avoient une fiévre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis

très bien trouvé de leur donner le remede N°. 33 ou 34; & ensuite, pendant quelques jours, celui N°. 37; après cela on leur donne le quinquina (voyez §. 241); ou les autres fébrifuges (voyez §. 248, 249), après quoi on les met, pendant quelque tems, à l'usage de la thériaque des pauvres (voyez §. 229), afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 252. il y a quelques fiévres d'accès, qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violens symptômes : le pouls est petit & irrégulier ; le malade excessivement abattu, s'évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la selle ou d'uriner, continues & inutiles. Le mal est très pressant ; le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre ; & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le quinquina, comme §. 241, afin de supprimer les accès suivans.

§. 253. La même cause qui produit ces fiévres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodique-

ment à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fiévres quotidiennes, ou tierces ; plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissemens & des envies de vomir très violentes avec une angoisse inexprimable, des opppressions très fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très fréquemment des douleurs inouies sur un œil, la paupiere, le sourcil & la temple du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vu deux fois un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très réguliérement à une certaine heure, durent à peu-près le tems d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure le lendemain ou le surlendemain. Il n'y a qu'un remede ; c'est le quinquina donné comme §. 241. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les remedes, excepté le quinquina, n'arrêtent point le mal. J'ai guéri avec ce remede, de ces maux, &

sur-tout de ceux des yeux qui sont très frequens, qui duroieut depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement saignées, purgatifs, bains, eaux & une foule d'autres remedes. Si l'on donne une dose suffisante, le premier accès est très leger; le second manque, & je n'ai point vu de rechute comme quand il y a eu de la fiévre.

§. 254. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fiévres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, mâcher tous les jours des grains de geniévre, & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très grande efficacité pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions, & pour entretenir la transpiration; & comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces fiévres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles.

CHAPITRE XIX.

Des Eréſipelles. Piquures d'Animaux.

§. 255. L'ÉRÉSIPELLE, que le peuple appelle *le violet*, eſt quelquefois une maladie très legere, qui paroît ſur la peau, ſans que le malade ait eu aucune indiſpoſition. Elle attaque ordinairement le viſage, ou les jambes. La peau ſe tend, devient rude & rouge; mais la rougeur diſparoît, ſi l'on preſſe avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade ſent dans la partie une chaleur brûlante qui l'inquiette, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut période un jour ou deux, & diminue. La peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 256. D'autrefois c'eſt une maladie plus grave, qui commence par un friſſon très fort, ſuivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir, qui ne ceſſent que quand l'éréſipelle paroît, ce

qui n'arrive quelquefois que le ſecond, ou même le troiſieme jour. Alors la fiévre diminue & les maux de cœur finiſſent, mais ſouvent il reſte un peu de fiévre & du dégoût pendant tout le tems que l'éréſipelle augmente. Quand elle attaque le viſage, le mal de tête continue, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur ſon déclin, la paupiere ſe gonfle, l'œil ſe ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal paſſe d'une joue à l'autre, & ſe répand ſucceſſivement ſur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-tems qu'à l'ordinaire. Souvent même, ſi la maladie eſt forte, la fiévre ſubſiſte, le cerveau s'engorge, le malade rêve, ſon état eſt très dangereux, & quelquefois s'il n'eſt pas très bien ſecouru il ſuccombe, ſur-tout quand l'âge ſe joint à la maladie. Une éréſipelle très forte ſur le col, occaſionne une eſquinancie qui peut être très fâcheuſe.

Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation ſe communique même à la cuiſſe. Dès que l'éréſipelle eſt un peu forte, elle eſt couverte de petites puſtules, pleines d'une eau claire, comme celles qui ſurviennent à une brûlure, qui enſuite ſé-

chent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, ſur-tout quand l'éréſipelle attaquoit le viſage, que l'humeur qui ſortoit de ces puſtules, étoit extrêmement viſqueuſe & formoit des croûtes épaiſſes qui reſſembloient preſque aux croûtes de lait des petits enfans, & reſtoient pluſieurs jours avant que de tomber. Quand l'éréſipelle eſt violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle ſe diſſipe par une ſueur abondante, qui eſt quelquefois annoncée par un mal-aiſe accompagné de friſſon & d'un peu d'angoiſſe qui dure quelques heures. Pendant tout le tems de la maladie, toute la peau eſt très ſéche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 257. Il eſt rare que l'éréſipelle ſuppure. Quand cela arrive, c'eſt toujours une mauvaiſe ſuppuration qui dégénere en ulcere; mais il y a quelquefois des épidémies d'éréſipelles malignes qui ſe gangrennent aiſément.

§. 258. L'éréſipelle change ſouvent de place; elle ſe retire tout-à-coup: le malade eſt mal à ſon aiſe; il a des envies de vomir, de l'angoiſſe; l'éréſipelle reparoît ailleurs, & il eſt gueri. Mais ſi au lieu de reparoître ſur une au-

tre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau ou la poitrine; le malalade périt en peu d'heures, & ces changemens funeſtes arrivent quelquefois ſans qu'il ſoit poſſible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin. Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries avec un viſage allumé & des yeux très vifs; il devient bien-tôt phrénétique, & meurt léthargique. Si le poulmon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables. L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§. 259. Il y a des perſonnes pour qui l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. Si elle attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 260. L'éréſipelle dépend de deux cauſes; d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 261. Quand le mal eſt leger, tel qu'il eſt décrit §. 255, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans

échauffer. Il n'y a rien de tel dans ces cas-là ; que le régime & un uſage abondant de nitre & de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs & de vin ; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits ; l'on boit beaucoup d'infuſion de ſureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi gros de nitre ; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois gros à la quantité d'infuſion de ſureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol, avec de la conſerve de ſureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 262. Quand le mal eſt plus grave, ſi la fiévre eſt très forte, & le pouls en même-tems fort ou dur, il faut faire une ſaignée ; mais dans cette maladie, il ne faut jamais la faire abondante ; il vaut mieux, ſuppoſé qu'on n'ait pas tiré aſſez de ſang, en faire enſuite une ſeconde. Après la ſaignée, *on met au régime* §. 29 ; on donne des lavemens juſqu'à ce que la fiévre ait diminué ſenſiblement ; & l'on fait boire abondamment de la ptiſane N°. 3. Quand la fiévre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 22 ; ou en donnant tous les matins quelques priſes de crême de tartre N°. 23.

Il faut abſolument purger pour évacuer la bile croupiſſante, qui eſt ordinairement la cauſe premiere de ces éréſipelles violentes. L'on eſt même quelquefois obligé, ſi le mal eſt long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaiſe, la langue ſale, s'il n'y a que peu de fiévre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N°. 33 ou 34, qui, par les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal diminue, mais il faut quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſur-tout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai remede de cette maladie, quand elle occupe cette partie; en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Il eſt très utile, quand le mal eſt à la tête, de baigner ſouvent les jambes dans l'eau tiede. L'on peut même appliquer à la plante des pieds des ſinapiſmes. J'ai vu ce remede attirer ſur les jambes, au bout de quatre heures, une éréſipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à ſe diſſiper par la ſueur, il faut l'aider par le thé de ſureau & le

nitre (voyez §. 261). Il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

§. 263. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont, 1. l'herbe à robert (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le perſil, ou la fleur de ſureau. Souvent même, ſi le mal eſt leger, il ſuffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée. 2. Des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau, & appliquées tiédes, ſont très utiles dans les grandes inflammations, ſi on les renouvelle ſouvent. J'ai ſoulagé promptement par ce remede, il n'y a que peu de ſemaines, les douleurs horribles d'un *feu ſaint Antoine*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle, mais cruelle, & qui a des caracteres ſinguliers. 3. L'on emploie auſſi, avec grand ſuccès, l'emplâtre d'émail N°. 45, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent ſurtout quand il ſuinte, des petites veſſies, une eau qu'il eſt bon d'abſorber par l'application de ces poudres, ſans quoi elle pourroit écorcher, & même ulcérer la partie. Toutes les emplâtres dans leſquelles il entre des

graiſſes ou réſines, ſont très dangereuſes. Elles ont ſouvent produit la rentrée de l'éréſipelle, ſon ulcération, la gangrenne. Si les perſonnes ſujettes à cette maladie, appliquent quelque emplâtre de cette eſpece ſur la peau, lors même qu'elle eſt la plus ſaine, il ſurvient d'abord une éréſipelle.

§. 264. Quand l'humeur d'éréſipelle rentre, & ſe jette ſur le cerveau, ſur la gorge, ſur le poulmon, il faut faire une ſaignée, appliquer des véſicatoires aux jambes, & faire boire abondamment du thé de ſureau nitré.

§. 265. Les perſonnes ſujettes aux éréſipelles habituelles qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les alimens gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux; la vie ſédentaire, les paſſions vives, & ſur-tout la colere; & , s'il eſt poſſible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choſes un peu aigres & qui tiennent le ventre libre; boire de l'eau & quelques vins blancs legers, & ſur-tout faire uſage ſouvent de la crême de tartre. Ces attentions ſont importantes, parcequ'outre le danger de ces fréquentes éréſipelles, el-

les dénotent un leger vice dans le foie & dans la vésicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très grave. Des eaux legerement purgatives leur sont très utiles, aussi-bien que le jus des plantes chicoracées, & une pinte de petit lait bien clair, dont ils feront très bien de boire tous les matins pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même-tems de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piqûres d'Animaux.

§. 266. Comme les piqûres d'Animaux produisent souvent une espece d'éréspelle, j'en dirai un mot. Nous n'avons de serpens venimeux dans ce pays, que les viperes. Nous n'avons point de scorpions, qui sont peu venimeux. Les crapauds ne le sont pas. Ainsi les seules piqûres auxquelles on soit exposé, sont celles d'abeilles, de guêpes, de frelons, de cousins, de demoiselles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs; une enflûre & une rougeur éréspellateuses très considérable, qui, si elle est au visage, ferme quelquefois absolument les yeux; de la fiévre, des maux de tête, des insomnies, des maux de cœur; & si

les douleurs font violentes, des évanouiſſemens & des convulſions, ſans que jamais ces accidens aient des ſuites funeſtes. Ils paſſent au bout de quelques jours ſans aucun ſecours. Mais on peut les prévenir ; ou au moins les diminuer & les abreger, 1. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté. 2. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 263, furtout l'infuſion de ſureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque; ou en appliquant un cataplaſme de mie de pain, de lait & de miel. 3. En faiſant prendre quelques bains de pied. 4. En diminuant les alimens, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau nitrée. L'huile appliquée d'abord, empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient le mal.



CHAPITRE XX.

Des inflammations de Poitrine, & des Pleurésies fausses & bilieuses.

§. 267. L'Inflammation de poitrine & la pleurésie qu'on appelle bilieuses, sont la même maladie. C'est proprement une fiévre putride, avec un engorgement du poulmon, qui est, ou sans douleur, alors on l'appelle peripneumonie putride ou bilieuse ; ou avec cette douleur de côté qu'on nomme *point*, & on l'appelle pleurésie.

§. 268. Les signes qui distinguent ces maladies, des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites Chap. IV & V, sont un pouls moins dur, moins fort, plus vite, sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 46 & 85). La bouche est mauvaise & amere, la chaleur âcre & seche ; le malade a un sentiment de pesanteur & de malaise, dans les environs de l'estomac ; il a le teint moins rouge, mais un peu jaune ; il a l'air dé-

fait, les urines ressemblent à celles des fiévres putrides, & non point à celles des fiévres inflammatoires. Il y a très souvent une petite diarrhée bilieuse & très fétide. La peau est ordinairement très seche; les crachats moins épais, moins rouges, mais plus jaunes, que dans l'espece inflammatoire.

§. 269. Le traitement est le même que celui des fiévres putrides §. 212. S'il paroit y avoir un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. On donne la ptisane d'orge N°. 3, & des lavemens; & dès qu'il n'y a plus d'inflammation, la potion émétique & purgative N°. 33. Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours, avec le remede N°. 22. La poudre N°. 24 réussit aussi très bien comme vomitif. Et si la fiévre devient très forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10. Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fiévres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753; & le traitement que je viens de proposer réussit très bien. Les véficatoires aux jambes sont très utiles, quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 270. La *fausse inflammation de*

poitrine eſt un engorgement du poulmon, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuſes, adhérentes, & non point par un vrai ſang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuſe.

§. 271. Cette maladie attaque plus au printems que dans une autre ſaiſon. Les vieillards, les enfans foibles & mal conſtitués; les femmes languiſſantes, les hommes foibles & particulierement ceux qui ſont uſés par la boiſſon; ſont les perſonnes qui en ſont très fréquemment attaquées; ſurtout ſi elles ont pris peu de mouvement, pendant l'hyver; ſi elles ont vécu d'alimens viſqueux, farineux, gras; comme pâtes, charaignes bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont pris un caractere d'épaiſſiſſement viſqueux; elles circulent avec peine; & quand au printems, la chaleur ou l'exercice augmente le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poulmon l'augmentent. Cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 272. L'on reconnoît cette maladie, 1. quand les circonſtances, dont j'ai parlé, ont précedé. 2. Par les ſymptomes qui la précedent. Le malade, plu-

ſieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une legere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaiſe humeur ; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au ſommeil, & dort mal. 3. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon plus long que violent ; enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas tenir au lit ; il va & vient dans la chambre quoique très abattu ; le pouls eſt foible & aſſez vite ; les urines ne ſont quelquefois que peu changées ; d'autres fois en petite quantité & aſſez rouges ; il ne touſſe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir ; il a des momens de rêveries ; dans d'autre l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſurtout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent ; le malade ne peut reſpirer qu'aſſis, & avec un travail cruel ; le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le pouls eſt très vite & très petit. Cet état dure quelques heures, & finit auſſi tout-à-coup.

§. 273. Cette maladie eſt très dangereuſe; premierement, parcequ'elle attaque des ſujets dont le tempéramment n'a pas de reſſources: en ſecond lieu, parcequ'elle eſt prompte; car on meurt quelquefois dès le troiſieme jour, & on paſſe rarement le ſeptieme: pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs, s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci: 1. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en même tems de la force, ſi le tems eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plûpart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux bannir la ſaignée que de l'employer. 2. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins, des matieres glaireuſes qu'ils contiennent; & les remedes qui réuſſiſſent le mieux, ſont le remede N°. 34, quand il y a des ſymptomes qui indiquent un grand beſoin de vomir, ou celui N°. 24, qui, après avoir fait vomir, purge par les

selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement on donne la potion N°. 11. Il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit. 3. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de ptisane N°. 25, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre. 4. On donne de deux en deux heures, une tasse de la potion N°. 8. 5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 274. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entierement; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 275. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poul-

mon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale, qui se jette sur ces parties, & qui, y produisant des douleurs très vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*; a fait donner ce nom à la maladie. On croit ordinairement parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie est plus dangereuse qu'une véritable; c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fiévre, d'une petite toux, & d'une legere difficulté de respirer, qui nait, aussi bien que la toux, de ce que le malade, souffrant dans les mouvemens de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poulmon. Mais il n'a ni l'angoisse, ni les autres symptomes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades, presque sur toute la poitrine, & jusques à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas. 1. Quand la douleur est si forte, que le malade fait des efforts pour ne pas ref-

pirer; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatismale, se jette sur quelque partie intérieure.

§. 276. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme (voyez §. 157, 158, 159). Après la saignée, ou les saignées, un vésicatoire sur l'endroit malade produit souvent un très bon effet: c'est véritablement l'espece de pleurésie dans laquelle il convient.

§. 277. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée, souvent il se termine le troisieme, le quatrieme, ou le cinquieme jour, par une sueur abondante: rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à coup, après une transpiration arrêtée; si dès ce moment & avant que la fiévre ait paru, & ait eu le tems d'enflammer le sang; on donne une infusion de faltran ou vulnéraires de Suisse, il guérit très promptement, en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 91, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie; réputation funeste, toutes les années, à plusieurs paysans, qui trompés par une fausse

reſſemblance, emploient hardiment ce remede dans les vraies inflammations.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 278. L'ON donne ordinairement le nom de colique à toutes les douleurs qu'on ſent dans le ventre. Je n'entens ici, par ce mot, que les douleurs qui attaquent l'eſtomac ou les boyaux. Elles peuvent dépendre d'un très grand nombre de cauſes : & la plûpart ſont des maladies chroniques, plus fréquentes parmi les gens déſœuvrés des villes, ou les artiſans ſédentaires, que parmi le peuple des campagnes. Ainſi je ne parlerai que du petit nombre d'eſpeces, qui ſont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut, que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire ſuer. On tue dans les coliques, en voulant toujours chaſſer les vents, avec des liqueurs ſpiritueuſes,

Colique inflammatoire.

§. 279. L'espece de colique la plus violente, & la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac, ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une douleur violente dans le ventre: la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte & dur, le malade sent une chaleur brulante dans tout le ventre; quelquefois il a une diarrhée aqueuse, d'autre fois il est plutôt resserré, avec des vomissemens, ce qui est très facheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération est très grande, & la boisson n'étanche point la soif. La douleur s'étend souvent jusques aux reins, où elle est très vive. Le malade urine peu; les urines sont brulantes & rouges: il n'a pas un instant de sommeil, quelquefois il a des momens de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal; après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins;

le pouls moins fort, moins dur ; mais plus vîte ; le visage perd de sa rougeur ; bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide ; le malade tombe dans une rêverie sourde ; il perd entierement ses forces ; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent ; la peau du ventre devient bleuâtre, il survient des foiblesses, & le malade périt.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes ; mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac ; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, les rêveries viennent promptement. Cette maladie tue en très peu de jours.

§. 280. La seule façon de la guérir, c'est 1. de faire une très grande saignée du bras ; elle diminue presque sur-le-champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissemens ; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après. 2. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve & de l'huile, ou avec une décoction d'orge & de l'huile. 3. On fait boire au malade

beaucoup de lait d'amande N°. 4, ou d'une ptisane de fleurs de mauve ou de celle d'orge. 4. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont séches presque d'abord. 5. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain tiéde, dont j'ai vu les plus grands effets.

§. 281. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des alimens ou des boissons échauffantes; mais souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu nombre de fois ces coliques naître après les remedes chauds (voyez-en un exemple §. 154).

§. 282. Il n'y a que quelques semaines, que j'avois guéri une femme d'une colique assez forte. Dix jours après, les douleurs revinrent violemment dans la nuit : elle crut que ce n'étoit que des vents, & prit beaucoup d'eau de noix. Les douleurs devinrent inouies, elle me demanda de grand matin; le pouls étoit

fort, vite, dur; le ventre tendu, les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presque entierement supprimées; elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très fortes; elle alloit très souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes; & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines qui se troublerent, déposerent; & elle guerit. Je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, la liqueur lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 283. On doit croire qu'il se forme un abcès dans la partie enflammée,

quand la violence des douleurs diminue, & qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas ; que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois indiquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie malade, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, un peu de vertige, & le pus paroît dans les premieres selles. Il reste alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui peut conduire à une fiévre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 284. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très aigües ; mais elle est assez rarement accompagnée de fiévre, à moins qu'elle n'ait déja duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'est pas fort, ni très dur ; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente ; les urines coulent mieux, & sont moins rouges ; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes ; la bouche est amere ; les vomissemens ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matieres jaunes ; souvent la tête tourne.

§. 285. On guérit 1. par des lavemens de petit lait & de miel ; ou, si l'on n'a pas de petit lait, par celui du N°. 5. 2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une ptisane faite avec la racine de chiendent & un peu de jus de citron ; ou, si l'on n'en a point, un peu de vinaigre & de miel. 3. En donnant d'heure en heure une tasse du remede N°. 31 ; ou, si on ne l'a pas, une demi-dragme de crême de tartre. 4. Les fomentations d'eau tiéde & le demi bain,

ſont auſſi très favorables. 5. Si dans un ſujet fort & robuſte, les douleurs étoient aigües & le pouls fort tendu, il faudroit ſaigner, pour prévenir l'inflammation. 6. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, ſurtout d'oſeille. 7. Après avoir beaucoup délayé, ſi la fiévre ne ſurvient pas, ſi la douleur continue, ſi les évacuations ne ſont pas conſidérables, il faut donner un purgatif. Celui N°. 46, eſt très convenable.

§. 286. Cette colique eſt habituelle pour pluſieurs perſonnes; on la prévient par l'uſage habituel de la poudre N°. 23, en évitant le grand uſage des viandes, les choſes chaudes, les graiſſes & le lait.

Coliques d'Indigeſtion. Indigeſtions.

§. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui ſont produites ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les perſonnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des mélanges nuiſibles, comme des aigres & du lait, ou par des alimens malſains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espece, par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aises qui viennent peu-à-peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fiévre, sans chalenr, sans altération, mais accompagnées de vertiges, ou étourdissemens, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 288. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par beaucoup de soins mal-entendus. Il n'y a qu'une seule chose à faire; c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiéde. Il y en a plusieurs également bonnes; l'eau tiéde, ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de fleurs de camomille peu chargé, celui de sureau, de mélisse, du thé ordinaire; il importe peu lequel, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent ou par les vomissemens, ou par une diarrhée abondante. Plus ces évacuations sont promptes ou copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli, & qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiede & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des ma-

tieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuiſent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal ſe diſſipe ſans évacuation, quand cette matiere irritante eſt noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'eſtomac, elles deviennent moins vives, & le malade eſt moins angoiſſé, dès que les matieres ont paſſé dans les boyaux, qui ſont moins ſenſibles.

Après les évacuations abondantes & la ceſſation des douleurs, il reſte ſouvent à la bouche un goût d'œufs pourris; il faut donner quelques priſes de poudre N°. 23, & beaucoup d'eau fraîche.

L'eſſentiel, c'eſt de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne ſoit parfaitement bien.

§. 289. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge pour arrêter les évacuations. Il n'y a pas de pratique plus déteſtable. Ces évacuations ſont la ſeule choſe qui peut guérir le malade; les arrêter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noie; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans

quelque fiévre putride, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 290. Quelquefois l'on a une indigestion, sans douleur de colique bien marquée, mais avec de violens efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides. Souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout-à-coup : il perd l'usage de tous ses sens; le visage est pâle, défait; il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. S'il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon; on fait avaler, autant qu'il est possible, d'eau salée; & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N°. 33, dans trois tasses d'eau. On en donne d'abord la moitié; si au bout d'un quart-d'heure

elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

§. 291. Tous nos alimens & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; s'ils ne se digerent pas assez vîte, ou si la digestion en est mauvaise; ce qui fait qu'il se développe plus de cet air; s'ils en contiennent une très grande quantité, ou si les intestins se serrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également; ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits; alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule; mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & sur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptômes. On la connoît par les causes qui ont précédé; parcequ'il n'y a

ni fiévre, ni chaleur, ni altération; parceque le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros, parcequ'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parcequ'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que quand il en rend par en haut ou par en bas, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 292. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier; elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle dépend d'alimens ou de boiſſons pleines d'air, comme le moût ou vin muté ou prompt, la biere, quelques fruits, quelques légumes. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, & en buvant quelque boiſſon un peu aromatique, & ſurtout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection ſtomachique, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni chaleur ni fiévre, & ſi l'on ſent l'eſtomac affoibli, on peut alors (mais c'eſt preſque le ſeul cas de colique où on le puiſſe);

donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 293. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques; c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§, 294. Quand on a eu très froid, surtout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques dans lesquelles les remedes chauds & spiritueux sont très nuisibles, mais qui se guérissent aisément en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiéde pendant long tems, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de sureau. La guérison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très fortes, on donneroit des lavemens. Une femme s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché pendant un tems fort chaud, fut d'abord attaquée d'une colique très violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la

purgea, le mal empira; on m'appella le troisieme, peu d'heures avant sa mort. Il faut dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, donner un lavement d'eau tiéde, tenir les jambes plusieurs heures d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite de l'eau tiéde, faire boire abondamment d'une infusion de fleurs de tilleul avec un peu de lait, donner ensuite un grain d'opium; & si le mal ne cédoit pas, mettre aux jambes des vésicatoires dont j'ai vu de grands effets.

§. 295. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques; que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on doit donc n'en jamais donner; & quand on ne sait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes: 1. Des lavemens réitérés. 2. Une grande quantité d'eau tiéde, ou du thé de sureau en boisson. 3. Des fomentations sur le bas ventre; celles d'eau tiéde sont à préférer à toutes les autres.

§. 296. Je n'ai rien dit des huiles,

parcequ'elles ne conviennent que dans très peu d'especes de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

CHAPITRE XXII.

Du Miserere, ou passion iliaque, & du Cholera morbus, ou trousse galant.

§. 297. Ces maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes, sans qu'on sache de quoi elles sont mortes ; & la superstition attribue la mort aux *poisons* donnés, ou aux sortileges.

§. 298. Le *Miserere* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelqu'endroit par quelque cause que ce soit, tous les alimens sont arrêtés ; il arrive alors que le mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation ; d'autrefois, sans qu'elle ait précédé, par des

douleurs dans quelque partie du ventre, ſurtout autour du nombril, qui augmentant peu à peu, deviennent enfin très violentes : en même-tems le malade eſt angoiſſé : l'on ſent, chez quelques-uns, une tumeur dure, qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents, il en ſort quelques-uns par en haut, ils ſont ſuivis d'envie de vomir ; bientôt il ſurvient quelques vomiſſemens, qui vont en augmentant, juſques à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroit de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers alimens, quelques matieres jaunes, les boiſſons qu'il prend : enſuite les matieres deviennent puantes, fétides. Quand le mal eſt très avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excrémens, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavemens qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qui eſt vomi ; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excrémens, ni la matiere des lavemens, ni moins encore, des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt eſt arrivé il eſt bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce tems,

là il n'y a pas une ſeule ſelle ; le ventre ſe tend, les urines quelquefois ſont ſupprimées, d'autre fois ſont troubles & puantes. Le pouls, d'abord aſſez dur, devient vîte & petit ; les forces ſe perdent entierement ; les malades rêvent, le hocquet ſurvient, & quelquefois enſuite des convulſions. Les extrêmités ſe refroidiſſent, le malade meurt très promptement.

§. 299. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans attendre un moment, commencer les remedes dès qu'on ſoupçonne le mal. La plus petite faute eſt mortelle ; & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie, pour une jeune perſonne, qui avoit pris beaucoup de thériaque, rien ne put même la ſoulager. Elle mourut au commencement du troiſieme jour.

Le mal doit être traité préciſément comme les coliques inflammatoires ; & ſurtout, l'on doit débuter par une très forte ſaignée. Il faut multiplier les bains, & la ſeule différence qu'il y a entre cette maladie & la colique inflammatoire, c'eſt que, dans ce cas, il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſem ens continuels,

il faut 1. faire une forte saignée. 2. Donner des lavemens laxatifs (on les fait avec une décoction d'orge & l'on y ajoute cinq ou six onces d'huile) : 3. Chercher à modérer les efforts des vomissemens, en donnant de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 47. 4. Rendre les boissons un peu purgatives; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 48, si on peut l'avoir d'abord; si-non, on donne le petit lait pur avec du miel, & les boissons marquées §. 280. 5. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavemens, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac. Il en sera reparlé en traitant des noyés. §. 366.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain, immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 300. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entierement perdu ses forces : si en même-tems le pouls va mieux; s'il vomit moins, si les matieres paroissent moins corrompues; si le malade sent quelque remuement dans son ventre, s'il rend quelques matieres par les selles, si en même tems il se trouve plus fort, on peut compter

ſur ſa guériſon : mais ſans cela il meurt bien vîte. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroiſſent ſe calmer; il ſurvient une évacuation prodigieuſe par les ſelles, de matieres extrêmement fétides; le malade a des foibleſſes, une ſueur froide, & meurt.

§. 301. C'eſt cette maladie, que le peuple attribue à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle il fait avaler des bales de plomb, ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins, eſt une chimere impoſſible. Cette maladie dépend d'un grand nombre de cauſes, qu'on a découvertes, en ouvrant les cadavres de ceux qui en ſont morts : ſage méthode, extrêmement propre à enrichir la Medecine, & qu'il ſeroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien loin de ſe faire une peine, on devroit ſe faire un devoir : parceque c'en eſt un, que de contribuer à perfectionner une ſcience à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes : mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des bales & du mercure, eſt toujours pernicieux; il aggrave la maladie, & met un obſtacle inſurmontable à la guériſon. Il y a un miſéréré qui eſt un acci-

dent des hernies, j'en parlerai ailleurs.

Trousse galant.

§. 302. Le *trousse galant* ou *cholera morbus* est une évacuation prompte, abondante, & douloureuse, par les vomissemens & par les selles.

Il commence par des vents, des gonflemens, de legeres douleurs dans le bas ventre, un grand abattement; ensuite il survient des évacuations abondantes, ou par les selles, ou par les vomissemens; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre suit de bien près. Les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires: les douleurs fortes dans le bas ventre, le pouls presque toujours fiévreux est quelquefos fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades, qui ont jusques à cent selles dans quelques heures. Le malade maigrit à vue; & au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, il est méconnoissable. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, il est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi

douloureuſes que le mal de ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulſions, le froid des extrêmités ſurviennent ; les défaillances ſe ſuccedent continuellement ; une tue le malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 303. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue exceſſivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août, ſurtout s'il a fait de grandes chaleurs & s'il n'y a pas eu des fruits d'été.

§. 304. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente ; beaucoup de gens en guériſſent.

L'on doit 1. chercher à noyer cette bile âcre, par des torrens de la boiſſon la plus adouciſſante, parceque l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très bien réuſſi, ou une très legere ptiſane de pain, qui ſe fait, en cuiſant une livre de pain roti, avec trois ou

quatre pots d'eau, pendant une demi heure. L'on préfére le pain d'aveine. L'on grille aussi avec succès du bled, qu'on pile, & dont on fait une legere ptisane. Un bouillon fait avec un poulet, ou une livre de chair maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, est très bon dans ce cas. L'on emploie avec succès le petit lait, & dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit lait de beurre (la battue) est la meilleure de toutes les boissons. Mais il faut nécessairement en donner une grande quantité : & les lavemens doivent être donnés de deux en deux heures. 2. Si le malade étoit robuste & sanguin, que le pouls fût fort dans les commencemens, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux saignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loisir pour les autres remedes. J'ai vu les vomissemens finir, presqu'entierement, après la premiere saignée. 3. La furie du mal s'arrête un peu, au bout de cinq ou six heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, se relâcher pour les remedes : car il revient bientôt après avec beaucoup de force. Ce retour ne change rien au traitement. Ordinaire-

ment le bain tiede soulage pendant qu'on est dedans ; mais quoique les douleurs reviennent bientôt après, ce n'est point une raison pour le négliger, d'autant plus, que quelquefois, il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade long-tems, & profiter de ce tems pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N°. 31, ce qui m'a réussi très bien : les vomissemens s'arrêterent, & au sortir du bain, le malade eut plusieurs selles prodigieuses, qui diminuerent considérablement la force du mal. 4. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop-tôt, par la thériaque, de l'eau de menthe, du syrop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate ; il arrive de deux choses l'une, ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver ; ou si l'on réussit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella le *cholera*, à un homme, qu'un remede composé de thériaque, de mithridate, & d'huile avoit jetté dans une fiévre violente accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes, que quand la petitesse du pouls, l'affoiblissement

considérable, les crampes violentes & continues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ces cas, il faut donner, tous les demi quarts d'heures, une cuillerée du remede N°. 49. en continuant les délayans. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que d'heure en heure, encore huit prises. Mais je réitére qu'on ne doit point venir trop-tôt à ce remede.

§. 305. Si le malade doit guérir, peu-à-peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste très vîte, mais il devient régulier; il y a des instans d'assoupissemens, car le bon sommeil se fait attendre long tems. Il faut persister dans les mêmes secours, mais un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux; & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais une grande foiblesse, & beaucoup de sensibilité, on peut donner des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours, & les mêmes bouillons; ensuite on met au régime des convalescens; & l'usage de la poudre N°. 14, hâte beaucoup la convalescence.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 306. CHACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle dévoiement, cours de ventre, & même souvent colique. Il y en a de longues & invéterées, qui dépendent de quelque vice essentiel, dans la constitution. Je n'en parlerai pas. Celles qui attaquent tout-à-coup, sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût, & de pesanteur dans les reins & dans les genoux; qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fiévres, (souvent même il n'y a point de douleur du tout), sont plutôt un bien qu'un mal. Elles évacuent des matieres amassées dès long-tems, & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie.

Bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus leger, plus dispos.

§. 307. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées. Elles ne demandent aucun remede, il faut seulement

lement diminuer considérablement la quantité des alimens, se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques legumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit; & boire plus qu'à l'ordinaire. Une ptisane de capillaire est très suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 308. S'il arrive qu'après cinq ou six jours, le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu trop fortes, & surtout si les envies d'aller à la selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela on mettroit le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulevemens de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N°. 34. Si ces accidens ne se trouvoient pas, on lui donneroit celle N°. 50: & pendant trois heures, on lui feroit prendre toutes les demi heures, une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours; ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace, qui n'a pas encore été éva-

cuée. Il faudroit en ce cas, purger avec un des remedes N°. 21, 22, 46, & ensuite donner à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N°. 50.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 34, ou celui N°. 50, ou qu'il a été purgé, on peut lui donner une prise de thériaque.

§. 309. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-tems, sans observer même aucun régime ; elles se perpétuent & affoiblissent entierement le malade. Il faut, dans ces cas là, commencer par le remede N°. 34; ensuite, on donne de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 50 : & pendant tout ce tems-là, le malade ne vit que de panades (voyez §. 35), ou de ris cuit au bouillon. L'on met avec succès, sur l'estomac, une emplâtre stomachique, ou une flanelle, souvent trempée dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité.



CHAPITRE XXIV.

De la Dyssenterie.

§. 310. LA dyssenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles; mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie : celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 311. La dyssenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcres ; tant qu'elles durent, la transpiration se fait ; mais dès qu'elles diminuent, surtout le soir & le matin, elle se fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis de l'épaississement ; alors cette humeur âcre arrêtée se rejette sur les intestins, & les irrite ; les douleurs & les évacuations surviennent. Cette dyssen-

rie est de tous les tems & de tous les païs. Si à cette cause il s'en joint d'autres, & sur-tout la réunion d'un grand nombre de gens dans un endroit trop serré, tel que les hôpitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui, s'alliant à la cause de la dyssenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 312. Le mal commence par un froid général qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson ; le malade s'affoiblit, il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent. L'on a des vertiges, des envies de vomir ; l'on pâlit ; le pouls n'est cependant que peu ou point fiévreux ; mais ordinairement petit. Enfin les selles surviennent, les premieres ne sont souvent que des matieres liquides & jaunâtres ; mais bientôt elles ne sont mêlées que de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leurs couleurs varient, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fœtides. Les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très fréquentes. L'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heures ; alors le fondement s'irrite, le tenes-

me (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matiere), se joint à la dyssenterie, & occasionne une chûte du fondement. L'état du malade est très cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang. Si le mal devient très fâcheux, les boyaux s'enflamment; il se forme des suppurations, des gangrennes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son pouls s'affoiblit; il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espece de phrénésie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez deux sujets, un symptôme assez rare; c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort. Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence; les selles ne sont pas si fréquentes; cela va de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangeres, & de peu de sang. Le malade conserve quelques forces; peu-à-peu les selles diminuent, le sang disparoît, les matieres s'épaississent, l'appétit & le sommeil reviennent, le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fiévre & point d'altération, qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie, que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies d'uriner inutiles.

§. 313. Le grand remede de cette maladie, c'est l'émétique. Le remede N°. 33, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès les commencemens, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrége beaucoup. Le remede N°. 34, n'est pas moins efficace dans cette maladie; il en a été regardé long tems comme le spécifique. Il ne l'est pas, mais il est très utile. Si après qu'ils ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très bonne marque. Si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec grand soin surtout toute viande, jusqu'à l'entiere guérison de la maladie. La ptisane N°. 3, est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique, on lui donne le remede N°. 50, en deux pri-

ses. On le laisse un jour sans autre remede que la ptisane ; on réitere la rhubarbe ; alors ordinairement la force du mal est passée ; on continue la diette pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescens.

§. 314. Quelquefois la dyssenterie s'annonce avec une fiévre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas, il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N°. 6, ou plus, & boire beaucoup de la ptisane N°. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée ; on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent.

J'ai guéri plusieurs dyssenteriques, en ne leur ordonnant pour tout remede, qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts-d'heure ; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede, qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 315. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fiévre putride ; ce qui oblige à donner, après l'émétique, les

purgatifs N°. 22 ou 46, & plusieurs doses du N°. 23, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 31 est excellent dans ce cas.

En 1755, il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse de fiévres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries, qui avoient beaucoup de rapport avec ces fiévres. Je commençai par le remede N°. 33, & ensuite je donnai le N°. 31. Je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pas pû donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long tems ; mais sans danger.

§. 316. Quand la dyssenterie est compliquée avec des symptômes de malignité (voyez §. 227.), l'on emploie, avec succès, après le remede N°. 34, ceux N°. 37 & 39.

§. 317. Quand le mal a déja duré plusieurs jours, sans remede ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 318. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours ; elles sont presque toutes occasionnées ou par le manque de diette, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes ; on les guérit en se mettant au régime & en prenant une prise du remede N°. 50. Si sans aucune cause sensible, le mal revenoit, & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 319. Quelquefois elle est compliquée avec une fiévre d'accès ; il faut guérir premierement la dyssenterie, & ensuite la fiévre. Si cependant les accès de fiévre étoient violens, on donneroit le quinquina (voyez §. 241).

§. 320. Un préjugé pernicieux, dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dyssenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années, peuvent occasionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus souvent des constipations, des maladies des nerfs & de la peau ; jamais la dyssenterie épidémique. Les fruits mûrs de quelques especes qu'ils soient, & sur-

tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, c'est, en fondant les humeurs, & sur-tout la bile épaissie s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée ; mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de cette dyssenterie. L'année derniere & la précédente ont été extrêmement abondantes en fruits ; point de dyssenterie. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois ; & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres, qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dyssenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits ; je n'en ai jamais eu la plus legere attaque. Plusieurs Médecins suivent la même méthode. J'ai vu onze malades dans une maison ; neuf furent dociles, & mangerent des fruits ; ils guérirent. La grand'-mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates & point de fruit ; il mourut. Elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort. Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le

tems que la dyssenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on défendoit sévérement les fruits; de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dyssenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse, qui se trouvoit en garnison dans les Provinces méridionales de France; les Capitaines acheterent le fruit de plusieurs arpens de vignes: l'on y portoit les soldats malades; l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés; les sains ne mangeoient rien autre chose. Il n'en mourut pas un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dyssenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guérissoient point; il vit par hasard des groseilles rouges; il en eut envie, il en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf: il fut déja mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils: ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, &

il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyssenterie régne, l'on peut en manger davantage. Les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent en faire fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part. L'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssenteries.

§. 321. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parceque les excrémens sont très contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les sortir très promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuellement l'air, & brûler beaucoup de vinaigre. Il est aussi très nécessaire de changer souvent les linges; sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur Boerhaave conseilloit, quand la dyssenterie étoit épidémique, de mettre de l'eau-de-vie dans toute l'eau qu'on boit.

§. 322. Je ne sais par quelle fatalité

Il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes différens ; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets. Le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui, ou par complaisance. De ces différens remedes, il y en a qui ne sont qu'indifférens, d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter ceux-mêmes qne je connois ; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres ; & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de tous, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes adstringens, ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres,

en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou que cette matiere irrite les inteſtins, les enflamme, & de l'inſtammation naiſſent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & enſuite ou la gangrenne & la mort, ou un ſquirrhe, qui dégénere en cancer (j'ai vu ce cas horrible); ou un abcès, la ſuppuration, un ulcere; ou elle ſe jette ailleurs, produit des ſquirrhes au foie, des aſthmes, l'apoplexie, l'épilepſie ou mal-caduc, des douleurs de rhumatiſmes horribles, des maux d'yeux & des maux de peau incurables. Telles ſont les ſuites de tous les remedes adſtringens, & de ceux qu'on donne pour faire dormir; thériaque, mithridate, diaſcordium, quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé ponr un rhumatiſme cruel, qui avoit ſuccedé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain donné leſecond jour d'une dyſſenterie. Ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent ſans doute les conſéquences; il ſuffira j'eſpere de les leur avoir fait connoitre.

§. 323. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jetter ſur les parties mala-

des; le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de legeres ulcerations; il nait des diarrhées presqu'incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

§. 324. Si les évacuarions sont excessives, & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper.

CHAPITRE XXV.

La Galle.

§. 325. LA galle est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits; mais non point par l'air : ainsi en évitant ces moyens d'infection, ou peut être sûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps » puissent en être attaquées, la galle » se montre d'ordinaire, d'abord aux » mains, & principalement entre les » doigts. Il paroit au commencement, » une ou deux pustules, qui sont rem» plies d'une espece d'eau claire, &

» qui donnent des démangeaisons très
» incommodes. Si on perce ces pustu-
» les en les grattant, l'eau qui en dé-
» coule, communique le mal aux par-
» ties voisines. Dans le commencement,
» on ne peut gueres distinguer la galle,
» à moins qu'on ne soit bien au fait
» de ce mal; mais dans son progrès,
» les pustules augmentent en nombre,
» & en grandeur. Lorsqu'on les ouvre
» en les grattant, il s'y forme des crou-
» tes dégoûtantes, & le mal gagne tou-
» te la superficie du corps. Si elles du-
» rent long-tems, elles forment de pe-
» tits ulceres, & elles sont en même-
» tems très contagieuses.

§. 326. Le mauvais régime, surtout l'abus du salé & des fruits mal mûrs; & la malpropreté occasionnent cette maladie.

Quand elle paroit chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé, & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une prisane de racine de chicorée amere, ou celle N°. 25, dont on prend cinq ou six verres par jour; & on purge avec le N°. 21, ou avec une once de

ſel de Sedlitz. On continue le régime : on repurge au bout de ſix ou ſept jours ; & enſuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N°. 51. Le lendemain, le ſurlendemain, & le quatrieme jour, on frotte de nouveau : & enſuite on emploie une ſeconde doſe d'onguent, en frottant ſeulement de deux jours l'un. Il eſt rare que ces remedes n'emportent pas le mal ; mais quelquefois, il revient. Il faut repurger, & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal eſt gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, ſans l'avoir fait préceder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé long-tems le mal, & qu'il eſt parvenu à un degré conſidérable, il faut que le malade ait été long-tems au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé avant que d'en venir à l'onguent ; & dans ces cas, j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 27, dont on emploie le demi quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point l'autre, & j'ai toujours trouvé ce dernier tout auſſi ſûr, mais un peu plus lent.

§. 327 Pendant qu'on prend des remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, sur-tout quand on fait usage du remede N°. 27. dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, si l'on négligeoit ces précautions, occasionner de l'enflure à la gorge, & aux gencives, & même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre, c'est qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable ; mais il est très difficile de déguiser celle de l'autre.

Il faut aussi changer souvent de linge ; mais il faut éviter de changer d'habit ; parceque, les habits s'infectant, ceux qu'on a porté pourroient redonner la galle, quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les che-
» mises, culotes, bas, avant qu'on les
» mette ; mais cette fumigation doit se
» faire en plein air.

§. 328. Quand cette maladie dure très long-tems, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude, des démangeaisons, & quelquefois la fiévre. Le malade maigrit extrêmement. Dans ces cas, il faut, après un purgatif doux, ordonner quelques bains tiedes. On met le malade au régime des convalescens,

& en même-tems on lui fait prendre, soir & matin, la poudre N°. 52, pendant quinze jours. Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les circonstances ; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 329. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, tels que ceux d'Yverdun, guérissent très souvent. Et les simples bains froids de rivieres ou de lac, ont emporté des galles très rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus longtems la galle, que l'abus des eaux chaudes.

§. 330. Je réitére, qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 51, ou les autres remedes qui font disparoître la galle. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs.



CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 331. Les femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales; les regles, les grossesses, les couches, & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux, sur ces quatre objets.

§. 332. La nature, qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance. Cette évacuation commence généralement dans ce pays entre quatorze & seize ans. Souvent, avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-tems dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilation*, *pâles couleurs*; & quand elle tarde trop

à venir, elles tombent dans des maladies très graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal-à-propos, à cette cause, tous les maux auxquels le sexe est sujet; ils dépendent d'une autre, dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui lui est naturelle & nécessaire. Les fibres des femmes, destinées à ceder, quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant, & de ses accompagnemens, volume souvent très considerable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là-même la circulation se fait chez elles avec moins de force; le sang est moins épais, plus aqueux; les humeurs ont plus de panchant à croupir dans les viscéres, & à former des engorgemens.

L'on préviendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvemens naturels, par les mouvemens étrangers, que fournit l'exercice : mais ce secours, qui seroit plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur manque; on les applique aux ouvrages du menage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle. Elles

ſe donnent peu de mouvement; la diſpoſition naturelle s'accroit, & elle devient alors maladive : le ſang ne circule pas; il perd ſes qualités; les humeurs croupiſſent par tout; aucune fonction ne ſe fait bien. Elles commencent à languir, quelquefois très jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles. La langueur les rend pareſſeuſes le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point. Il ſeroit le remede de ce mal commençant; mais le remede eſt un peu difficile à prendre, elles le rejettent, & le mal augmente. L'appétit ſe dérange comme les autres fonctions: elles en ont peu; les alimens ordinaires ne le reveillent point, elles ſe livrent à des fantaiſies, qui achevent de ruiner l'eſtomac, les digeſtions, & la ſanté. Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroiſſent point: premierement, parcèque la ſanté eſt trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languiſſent: ſecondement, parcequ'elles ne ſont point néceſſaires. Elles ſont deſtinées à évacuer, hors de la groſſeſſe, le ſang ſuperflu que la femme eſt deſtinée à produire, afin qu'elle ne fourniſſe pas de

ſon néceſſaire à l'enfant ; il ſe paſſe bien du tems avant que ce ſang ſuperflu exiſte chez les filles languiſſantes.

Cependant le mal augmente, parceque toute maladie, qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers : on l'attribue à la ſuppreſſion ; on ſe trompe : la maladie ne vient point toujours de la ſuppreſſion ; la ſuppreſſion vient de la maladie. Cela eſt ſi vrai, que lors même que cette évacuation arrive, ſi la foibleſſe ſubſiſte, les malades n'en ſont pas mieux, au contraire ; & ſouvent l'on voit de jeunes garçons, qui ayant reçu de la nature une conſtitution, & de leurs parens une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées. Les filles de la campagne, qui menent ſouvent le genre de vie des hommes, ſont moins ſujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 333. Qu'on ne s'y trompe donc point : tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles ; mais il y en a, qui en viennent réellement. C'eſt quand une jeune fille forte, robuſte, bien portante, à qui il reſte peu à croître, qui a beaucoup de ſang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué ; alors ce ſuperflu de ſang

occasionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui dépendent de la cause précédente.

Les filles de la campagne sont plus sujettes à cette espece d'oppilation, que celles de la ville; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres qui paroissent surnaturelles au peuple; & que, par là-même, il attribue aux sortileges.

§. 334. Les regles venues, elles se suppriment souvent, il n'y a aucune maladie quelconque, que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent, dans le cas du §. 332, par la continuation de la maladie, qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & très souvent par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une passion trop forte, une peur violente, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violens, que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 335. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très graves; mais je n'en parlerai pas.

§. 336. Enfin, lors mêmes qu'elles sont

ſont les plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années (il eſt rare que cela aille à trente-cinq), elles finiſſent naturellement & néceſſairement entre quarante cinq & cinquante ans, quelquefois même plutôt, & rarement plûtard, & l'époque de cette ceſſation eſt ordinairement fâcheuſe pour les femmes qui ont eu ou qui ont des maladies dépendantes du dérangement des regles.

§. 337. Juſqu'à préſent l'on ne voit que les maux que cette évacuation procure. Il n'en eſt pas moins vrai que quand elle ſe fait bien & régulierement, elle contribue beaucoup à la ſanté du ſexe, dont l'objet principal doit donc être de l'entretenir dans un bon ordre.

L'on prévient les maux §. 332, en évitant les cauſes qui les produiſent, & 1. en faiſant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, ſurtout dès que l'on remarque la plus legere atteinte du mal.

2. En ayant l'œil ſur elles, pour qu'elles ne mangent point de choſes contraires, non-ſeulement en alimens, mais en toutes autres choſes, puiſqu'il y a peu de corps dans la nature qui n'aient été l'objet de leur biſarre fantaiſie. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres,

aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour leur procurer la maladie. Si on veut leur faire boire des infusions de quelques herbes, qu'elles boivent froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de Forges & l'eau minerale ferrugineuse.

3. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les regles. Ils font quelquefois des maux affreux, & ne font jamais de bien. Ils sont surtout d'autant plus pernicieux, que la malade est plus jeune.

4 Si cependant le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes, non point des purgatifs, des délayans, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne sais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité. Dans les commencemens du mal, & pour les jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice & une diette convenable. Quand le mal est plus grave & la malade moins

jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates; voyez les recettes N°. 53, 54, 56. Quand on se propose de déterminer les régles, on peut employer le N°. 54, qui réussit ordinairement.

§. 338. Pendant que l'on prend ce remede, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai défendues dans les §§. précédens, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui des voitures un peu rudes & qui secouent, est très salutaire : celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

§. 339. Quand le mal a des rechutes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque. Mais le cas du §. 327, demande une conduite très différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tiedes, les poudres N°. 20, le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut souvent des soins appropriés à chaque cas particulier : c'est pourquoi on doit consulter un Médecin.

§. 340. Quand les régles cessent par l'âge (§. 336), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois. Diminuer la quantité des alimens, sur-tout de la viande & du vin; augmenter l'exercice; prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N°. 23, qui est excellente dans ce cas.

Si cette cessation est annoncée, ou accompagnée, comme il arrive souvent, de pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire; mais le régime & la poudre N°. 23 le sont beaucoup; & il faut y joindre, de tems-en-tems, la purgation N°. 22. Les remedes adstringens donnés à cette époque, occasionnent des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parcequ'il est très aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très prudentes sur tous les remedes qu'elles font; mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes; elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très heureuse.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 23, la boiſſon N°. 31, conviennent beaucoup dans preſque toutes les pertes habituelles (je parle des femmes du peuple) à quelqu'âge que ce ſoit.

§. 341. Je finis cet article par un avis général. Si les femmes ſavoient combien il leur importe de ſe ménager pendant le tems des régles, il n'y en a pas une qui, dès la premiere fois juſqu'à la derniere, n'obſervât un régime très ſcrupuleux; voyez §. 334. Leur conduite à cette époque décide de leur ſanté, & l'on peut dire de leur bonheur ou de leur malheur, & ſouvent de celui des perſonnes avec qui elles ont à vivre. Plus elles ſont jeunes & délicates, plus il leur importe de ſe ménager. Je ſais que la robuſte campagnarde ſe ménage peu, & ne s'en trouve pas toujours mal; mais je pourrois cependant produire une longue liſte de celles qui ſe ſont jettées, par leur imprudence, dans les ſituations les plus triſtes. L'importance de la matiere, fait que cet article eſt d'une longueur diſproportionnée à celle de l'ouvrage.

Groſſeſſe.

§. 342. Les groſſeſſes ſont générale-

ment beaucoup plus heureuſes dans les campagnes qu'à la ville. Les payſanes ſont cependant auſſi ſujettes aux maux de cœur & aux vomiſſemens le matin, aux maux de tête & aux maux de dents. Ces maux cedent à la ſaignée, qui eſt preſque le ſeul remede dont elles aient beſoin.

§. 343. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop peſans, avoir fait des travaux violens, avoir ſoutenu des cahotemens trop forts, avoir fait quelque chûte, elles ſont attaquées de violentes douleurs de reins, qui ſe répandent juſques ſur les cuiſſes, & aboutiſſent tout-à-fait au bas du ventre. Le danger de ſe bleſſer eſt très grand. Il faut pour prévenir cet accident, qu'elles ſe mettent ſur le champ au lit, & qu'elles ſe couchent ſur la paillaſſe ſi elles n'ont point de matelat, la plume eſt très mauvaiſe dans ce cas; qu'on leur faſſe une ample ſaignée; qu'elles reſtent pluſieurs jours dans cette ſituation, ne bougeant & ne parlant preſque point; ne prenant ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais vivant uniquement de quelques ſoupes farineuſes; prenant, de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°. 20, & ne buvant que de la ptiſane N°. 2. Il

y a des femmes robuftes, fanguines, qui font fujettes à fe bleffer à une certaine époque : elles préviennent cet accident, en fe faifant faigner quelques jours avant cette époque, & en obfervant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui fe bleffent par une toute autre caufe.

Couches.

§. 344. L'on remarque qu'il périt plus de femme à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par le manque des bons fecours & l'abondance des mauvais ; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une fuite de la mauvaife fanté.

Le befoin de fages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, eft un malheur trop prouvé, qui a les fuites les plus horribles, & qui demanderoit toute l'attention de la police. Les fautes qui fe commettent dans le tems des accouchemens font fans nombre, & trop fouvent fans remede. Il faudroit un livre exprès, comme on en a donné dans quelques pays, pour donner les moyens propres à les pré-

venir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes capables de les comprendre. Tout cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui font le plus de mal ; c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent ; castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, caffé, eau-de-vie. Toutes ces choses sont de vrais poisons qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par-là même se gonflent, rétrécissent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'autrefois il survient une hémorrhagie, qui tue en peu d'heures.

§. 345, L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfans, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin d'encourager la femme à des efforts précoces qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de

parler, il faut leur ordonner une ſaignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & tout ſe diſpoſera mieux. L'on ne doit pas donner d'autre nourriture, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut. On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre ſur un vaſe plein d'eau chaude pour recevoir la vapeur; l'on frotte le paſſage avec un peu de beure, & l'on tient ſur le ventre des fomentations d'eau chaude; ce ſont les plus efficaces.

En ſuivant cette route, non-ſeulement les ſages-femmes ne font point de mal; mais elles laiſſent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroiſſoient difficiles, ſe terminent heureuſement, & l'on a au moins le tems d'aller chercher des ſecours; d'ailleurs les ſuites des couches ſont heureuſes. Au lieu qu'en ſuivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement eſt fait, la mere & l'enfant ont ſi cruellement ſouffert, qu'ils périſſent ſouvent l'un & l'autre.

§. 346. Je ſais que ces moyens ſont

insuffisans, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere; mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal; &, comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux chirurgiens-accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eut été le plus heureux.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux; mais cette raison est chimérique. L'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs legeres abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent & ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger.

Suites de Couches.

§. 347. Les suites de couche les plus

fréquentes dans les campagnes, sont 1. les pertes excessives. 2. L'inflammation de matrice. 3. La suppression subite des *Lochies*, c'est le nom qu'on donne à l'évacuation de la matrice qui suit ordinairement la couche. 4. Les ravages du lait.

Les lochies trop abondantes doivent être traitées par les moyens §. 343; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mélange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 348. L'inflammation se manifeste par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tension de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une espece de tache rouge qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fiévre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissemens continuels, souvent le hoquet, une perte très peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre, des envies fréquentes d'aller à la

ſelle, des ardeurs, & quelquefois une ſuppreſſion d'urine.

§. 349. Ce mal très grave & ſouvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut ſurtout après la ſaignée donner fréquemment des lavemens d'eau tiéde, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement ſur le ventre, & boire abondamment ou de la priſane d'orge toute ſimple, ſur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 350. La ſuppreſſion totale des lochies, qui occaſionne les maladies les plus violentes, ſe traite préciſément de la même façon. Si l'on donne quelques remedes chauds pour en forcer la ſortie, l'on ôte dans le moment toute eſpérance de guériſon.

§. 351. Si la fiévre de lait eſt très forte, la priſane d'orge §. 349, & les lavemens, avec une diette très legere, uniquement de panade ou de quelqu'autre farineux très clair, la diſſipent.

§. 352. Les femmes délicates, qui ne ſont pas ſoignées comme il ſeroit néceſſaire, ou celles que la néceſſité oblige à travailler trop tôt, ſont expoſées à pluſieurs accidens, qui dépendent ſouvent de ce que la tranſpiration & l'évacua-

tion des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les mammelles étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très fâcheux, & surtout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses. Dans ce cas, il faut faire usage de la ptisane N°. 57, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 58. Ces deux remedes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 353. Si le lait se durcit dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit & devient squirrhe, & de squirrhe, souvent au bout d'un certain tems, cancer; c'est-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes N°. 57 & 58 : mais il est toujours prudent de consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée

& exempte de douleur, il ne faut faire aucune application quelconque; toutes sont nuisibles: celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont aussi également nuisibles, excepté celles N° 59. Le cancer a été long-tems incurable. Depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 55; mais il n'est pas infaillible. L'on doit cependant toujours l'essayer.

§. 354. Les bouts des mammelles des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes, c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N°. 65. Et si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

§. 355. Les maladies des enfans, & tout ce qui regarde leur conduite sont des objets qui ont été généralement trop

négligés, par les Medecins ; l'on en confioit la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante ; il faut les conserver, si l'on veut avoir des hommes ; & leur médecine est susceptible d'un assez grand degré de perfection. Elle a un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes. L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre ; cela est vrai jusques à un certain point ; mais cela ne l'est pas exactement. Il est vrai qu'ils ne parlent pas notre langage ; mais ils en ont un, qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Medecin attentif apprend ; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différens maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement ; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter. Je leur épargnerai au moins par-là, une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 356. L'estomac & les intestins de l'enfant, sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere sorte, avant que l'enfant prenne du lait; sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux, auxquels l'enfant ne résisteroit point.

La maladie qui les tue à cet âge, c'est les convulsions. Leurs nerfs sont extrêmement sensibles, & dès que quelque chose les irrite, les convulsions naissent. L'on prévient le mal en ôtant la cause. On ne leur donne point de lait les vingt-quatre premieres heures; mais on leur fait boire de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'évacuation; mais pour être plus sûr qu'elle s'opere, il faut leur donner une once de *syrop de chicorée composé*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale. Le syrop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous

les autres, & surtout à l'huile d'amandes douces.

S'ils avoient besoin de quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très claire.

§. 357. Quoiqu'ils aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très souvent le lait s'aigrit, & produit des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire ; évacuer ces matieres, & leur donner des absorbans. Le syrop de chicorée est encore dans ce cas, le meilleur remede. On donne ensuite, trois prises par jour de la poudre N°. 60, & on leur fait boire un thé de melisse & de tilleul. L'on est dans l'usage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces dès qu'ils ont quelques tranchées, c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en envelopant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs ; mais c'est un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente ; aussi le mal revient bientôt ; & plus on donne d'huile, plus

l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri, sans autre remede, que la privation de l'huile, qui leur affoiblit l'estomac ; par là-même, le lait se digere moins bien, moins vîte, & s'aigrit plus aisément. Cet affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempéramment de l'enfant pour le reste de ses jours. Il importe aux enfans d'avoir le ventre très libre, & il est certain que très souvent l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins : il n'y a personne qui ne puisse remarquer ces inconvéniens ; on continue cependant à l'ordonner, dans un but contraire : telle est la force du préjugé, dans ce cas & dans tant d'autres. On est dans l'idée que tel remede doit produire tel effet ; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, & l'on attribue son efficacité à de trop petites doses. On les double ; le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement. L'abus de l'huile dispose aussi à la noueure ou rachitis, & enfin il devient souvent la cause premiere des maladies de peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir. Ainsi l'on ne doit l'employer que très rarement, & on l'ordonne toujours

très mal à propos, dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou les intestins.

Les enfans sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois : ensuite elles diminuent, parceque leur estomac se fortifie. On les soulage en leur donnant des lavemens avec une décoction de fleurs de camomille, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, les soulage aussi beaucoup.

Un des plus sûrs moyens de dissiper ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

On ne peut pas toujours leur donner des lavemens ; cela auroit son danger. Chacun connoit la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, ou du savon, ou du miel cuit.

§. 358. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse, qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de le nettoyer d'abord,

& il n'y a rien d'aussi bon, que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau. On peut réitérer quelques jours de suite ; mais c'est une très mauvaise coutume, que de continuer à les laver ainsi tiedement. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration ; pour obtenir cette regularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tiedes l'affoiblissent. On augmente encore le mal en y mettant du beurre. Quand la peau a la force nécessaire elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changemens de tems. Pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on commence par le visage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot partout. Cette méthode usitée il y a tant de siecles, & pratiquée de nos jours, par plusieurs peuples qui s'en trouvent très bien, paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le

courage, surtout de résister aux cris qu'ils font souvent pendant les premieres fois qu'on les lave. Mais si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse, qu'en surmontant, en leur faveur, cette répugnance. Les enfans les plus foibles sont ceux qui en ont le plus besoin; ceux qui sont très robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec les plus grands succès. Les sages femmes qui en ont été les exécuteurs la répandent; & si elle peut devenir générale, je suis pleinement persuadé, qu'en conservant un très grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation. Il faut les laver très régulierement tous les jours, quelque tems, & quelque saison qu'il fasse; & dans la belle saison, les plonger dans des seaux, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivieres.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'est comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air, mais de ce premier avantage, il résulte, qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, surtout de la noueure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 359. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse, & qui tue plus d'enfans, il faut les accoutumer à être très peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir surtout la tête très peu couverte, & point du tout, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été soit l'hyver, le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud, sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes; meurent, ou tombent

dans la noueure &c. Ceux qu'on éleve à l'eau froide sont l'opposé.

§. 360, Je crois devoir ajouter, que l'enfance n'est pas le seul tems de la vie, dans le quel les bains fr oids soient utiles. Je les ai employés, avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge; & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par là, tous les dérangemens que ces deux causes occasionnoient dans l'œconomie animale. On doit les prendre avant diner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

§. 361. La sortie des dents coute souvent beaucoup aux enfans, & quelques-uns succombent aux maux qu'elles occasionnent. L'on doit à cette époque, si

elle est douloureuse, 1. leur tenir le ventre libre par des lavemens, faits avec une décoction de mauve sans y rien ajouter; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même-tems la diarrhée. 2. Leur diminuer un peu la quantité des alimens; par deux raisons; l'une, c'est que l'estomac est foible; l'autre, c'est qu'il y a quelquefois un peu de fiévre. 3. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson; la meilleure pour eux, c'est sans contredit, l'infusion des fleurs de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait. 4. On leur frotte souvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coins, & on leur donne à mâcher une racine d'althea, ou de reglisse. C'est souvent dans le tems de la sortie des dents que les enfans se nouent.

§. 362. Le meconium, l'aigreur du lait, & les dents, sont trois grandes causes des maladies des enfans: il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait aussi très souvent du mal; mais qui n'est point cependant, à beaucoup près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant, de plus de deux ans, malade. Il y a un grand

nombre

nombre de symptomes, qui font juger qu'un enfant a des vers. Il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs, à cet égard, beaucoup de variétés; quelques enfans ayant beaucoup de vers, sans en être incommodés; d'autres étant réellement malades avec un petit nombre. Les vers nuisent, 1. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2. En suçant le chile destiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de sa subsistance. 3. En irritant les intestins & même en les rongeant. Les signes qui les font connoître sont, de legeres coliques; une abondance de salive à jeun; une odeur désagréable, d'une espece singuliere, dans l'haleine, surtout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très irrégulier, ayant quelquefois un appetit vorace, d'autrefois point du tout; des maux de cœur, des vomissemens; quelquefois de la constipation; plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites, le ventre assez gros, le reste du corps maigre. Une soif, que la boisson ne diminue pas; souvent

beaucoup de foibleſſe ; de la triſteſſe ; le viſage eſt aſſez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre ; les yeux ſont ſouvent éteints, & entourés d'un cercle livide : on en voit ſouvent le blanc pendant le tems du ſommeil, qui eſt quelquefois accompagné de rêves effrayans, de ſurſauts continuels, de grincemens de dents. Quelques enfans ſont dans l'impoſſibilité d'être un ſeul moment tranquilles. Les urines ſont ſouvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouiſſemens, des convulſions, des aſſoupiſſemens longs & profonds, des ſueurs froides tout-à-coup ; des fiévres, qui ont des caractères de malignité ; des pertes de la vue & de la voix, qui durent long-tems. Des paralyſies ou des mains, ou des bras ; ou des jambes. Les gencives ſont en mauvais état, & comme rongées. Ils ont ſouvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui eſt un des ſymptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux ſeche ; ſouvent une eſpece de mucoſité, dans les ſelles ; quelquefois de très longues & violentes coliques, qui ſe terminent par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il ſort des vers.

§. 363. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette*, ou *semen contra*, ou poudre aux vers, qui est un des plus ordinaires, est très bon. L'on se sert aussi, avec succès, de celui N°. 61. La poudre N°. 14, est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les acides, l'eau de miel, ont souvent réussi. Mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 62, un remede purgatif, qu'on peut faire prendre aisément aux enfans les plus difficiles. Quand malgré ces remedes, les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui est très important; puisque, quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers, & que plusieurs se portent très bien, il y en a cependant, que les vers tuent très réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers, prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi, il faut éviter de donner aux enfans, qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut surtout bien se garder de leur donner comme remede, des huiles, qui, supposé

même qu'elles détruisissent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer, est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

§. 364. Les convulsions sont une des maladies les plus fréquentes des enfans. L'on sera surpris que je n'en parle pas particulierement ; mais si l'on fait attention, qu'elles dépendent presque toujours, ou du *meconium*, ou des aigres, ou des dents, ou des vers, on comprendra, qu'en traitant ces quatre articles, j'ai traité des convulsions, qu'on ne guérit qu'en combattant la cause qui les produit. La plus fréquente de ces causes, c'est les mauvaises matieres qui irritent l'estomac ou les intestins, & qui sont le produit du trop d'alimens, ou des alimens indigestes, qu'on a donnés aux enfans, dont une grande partie périt par cette cause. Vouloir calmer le mal en les faisant encore manger, c'est jetter de l'huile sur le feu. Il ne faut que les purger doucement ; tous les remedes qui ne produisent point cet effet sont nuisibles ; & il n'y a rien de si pernicieux, que plusieurs remedes chauds, qu'on emploie indistinctement dans

toutes les convulsions, & qui tuent d'autant plus surement les enfans, qu'ils sont plus jeunes; tel est surtout l'huile d'ambre jaune ou d'agathe, qu'on emploie très souvent. La thériaque & les autres préparations de ce genre nuisent aussi au moins aux neuf dixiemes des enfans auxquels on les donne : & en général les remedes tirés de l'opium, qui souvent cependant leur sont d'une absolue nécessité, ne doivent être ordonnés que très sobrement, parcequ'ils détruisent l'estomac, jettent dans la constipation, qui est pernicieuse aux enfans, & émoussant le sentiment, laissent former sourdement des engorgemens, qu'une plus grande sensibilité auroit fait connoître dès leur commencement.

Il y en a qui ont reçu une constitution très susceptible de convulsions, & qui en sont attaqués pour la plus legere cause. Cet état demande une très sérieuse attention; & si on le néglige, il peut dégénérer en maladies très fâcheuses. Il est très aisé de l'empirer par des remedes mal indiqués; ainsi l'on doit être circonspect. Les bains froids & la poudre N°. 14, sont très efficaces.

§. 365. Je finirai par cet avis géné-

ral. L'on peut préſerver les enfans d'un très grand nombre de maux, & les rendre ſains & robuſtes, 1°. En évitant de leur donner trop à manger, & les réglant pour les heures du manger ; ce qui eſt poſſible, même dès leur bas-âge, quand la mere ou la nourrice le veulent. En ne leur donnant pas des nourritures trop fortes pour leur eſtomac, & ſurtout en évitant les mélanges. Je ne ſais par quelle tendreſſe pernicieuſe & inſenſée l'on croit que le comble du bonheur pour les enfans, c'eſt de beaucoup manger. L'on s'imagine que plus ils mangent, plus ils ſe fortifient : il n'y a point de préjugé qui détruiſe plus d'enfans. Ces alimens qu'ils ne digerent pas, ruinent leur eſtomac, produiſent des obſtructions, les affoibliſſent, & les jettent dans une fiévre lente qui les conduit à la mort. Les mélanges ou les alimens indigeſtes, ont les mêmes inconvéniens. Il faut, dit-on, accoûtumer leur eſtomac à tout ; c'eſt une ſottiſe. Il faut leur faire l'eſtomac bon, alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans ſans en exiger aucun tra-

vail ; & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoûtumer à la fatigue, on l'avoit, dès ſa naiſſance, obligé à porter des fardeaux au-deſſus de ſes forces, il n'auroit jamais été qu'une roſſe incapable d'aucun travail. C'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac. J'ajouterai une obſervation très importante; c'eſt que le travail précoce, auquel l'enfant du payſan eſt aſtreint, eſt un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles ſont moins nombreuſes ; & que pluſieurs enfans ſont tirés très jeunes de la maiſon paternelle, ceux qui reſtent ſont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'uſent avant l'âge ; ils ne deviennent pas auſſi forts qu'ils auroient pû l'être; leur corps ne ſe développe pas autant qu'il auroit fait ſans ces fatigues prématurées; & l'on voit réunies des phyſionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize ; ſouvent même ils ſuccombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une eſpece de conſomption & de deſſéchement qui les tue. 2°. Il faut les laver ou les baigner à l'eau froide. 3°. Leur donner le plus de mou-

vement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines ; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés par la nature à un repos presque total, & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge si tendre, des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien sur le tems de leur sommeil, qui doit être très long, plus on leur fait de bien ; & en allant par dégrés, on les accoûtume très vîte & sans danger à des exercices assez forts. L'exercice qu'ils prennent dans des voitures un peu rudes, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire que celui qu'ils prennent aux bras, parcequ'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important, la chaleur & la sueur étant des causes de noueure, 4°. Les faire vivre au grand air. Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noués (ce qu'on appelle *rachitique*, ou *être en chartre*), ces quatre secours les tirent souvent de cet

état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ou quelque éruption, il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou adstringens. Il n'y a pas d'années qu'on ne voie plusieurs enfans que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les exemples les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la rache & les *croûtes de lait*, qui, quelques horribles qu'elles paroissent, ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus sans l'avis d'une personne entendue.



CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés (1).

§ 366. Lorsqu'un noyé a été plus d'un quart-d'heure sous l'eau l'on ne doit pas avoir de grandes espérances de le r'animer; il suffit souvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas ne pas se lasser trop tôt. Ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

(1) Le malheur d'un jeune homme noyé en se baignant le premier jour des bains, détermina à publier ce chapitre séparément. Peu de jours après un ouvrier alloit éprouver le même sort; mais il fut heureusement retiré plus vîte que le premier, qui avoit été environ trente minutes sous l'eau, & on le guérit en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs habitans avoient des exemplaires.

§. 367. L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, plus souvent il n'y en a point; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder; ainsi ce n'est point là la cause de la mort. Il n'est pas aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est l'eau qui passe dans le poulmon, & qui y est portée dans les mouvemens qu'ils font nécessairement & involontairement pour respirer lorsqu'ils sont sous l'eau; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac ou dans le poulmon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau intimement mêlée avec l'air qui est dans le poulmon, forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions du poulmon; & par-là non-seulement le malade est suffoqué, mais de plus le sang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaisseaux du cerveau se remplissent, & l'apoplexie se joint à la suffocation.

§. 368. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. L'on

doit 1°. dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le frotter fortement avec un linge sec; le mettre, s'il est possible, dans un lit chaud, & continuer les frictions. 2. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poulmons de l'air chaud, & de la fumée de tabac si l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de paille ou d'entonnoir, de chalumeau &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même-tems les narines, pénetre dans le poulmon, & raréfie par sa chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poulmon, & s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment. 3. Dans le même-tems, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons : premierement comme saignée, elle rétablit la circulation; parceque c'est l'effet constant de la saignée dans les évanouissemens qui dépendent d'une circulation suffoquée; en second lieu, c'est celle qui, dans ce cas, soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon : en

troisieme lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang; celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement; celle de la jugulaire en donne presque toujours.

4. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très commodes destinées à cet usage; mais elles sont très rares. On peut y suppléer par plusieurs moyens prompts; l'un, par lequel on a sauvé une femme, consiste » à introduire dans le fondement, le tuyau d'une pipe allumée; » on enveloppe le fourneau d'un papier » percé de plusieurs trous, on le met » dans la bouche, & on souffle de toutes ses forces; à la cinquieme gorgée, » on entendit dans le ventre de la femme, un grouillement considérable; » elle rendit de l'eau par la bouche, & » un moment après la connoissance lui » revint «. L'on peut aussi allumer deux pipes dont on abbouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre. L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant une canule ou

un autre tuyau dans le fondement; on le lie fortement à une vessie; cette vessie tient par son autre bout à un gros entonnoir de fer blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réussi dans d'autres cas où le besoin me le fit imaginer.

5. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, séche, comme de sauge, de romarin, de rhue, de mente, & surtout de marjolaine, ou de tabac très sec, ou quelque fumée des mêmes herbes. Il convient au reste de n'employer ces derniers secours, qu'après la saignée; ils sont plus efficaces & plus sûrs. 6. Tant que le malade ne donne *aucun signe de vie*, il n'avalera pas, & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner dans l'espace d'une heure cinq ou six cuillerées à soupe d'oxymel scillitique, délayé avec de l'eau tiéde, ou si l'on n'avoit pas ce remede, on y

ſuppléeroit par une forte infuſion de chardon bénit, ou de ſauge, ou de camomille adoucie avec du miel. Quelques perſonnes recommandent les remedes vomitifs; mais ils ne ſont pas ſans inconvénient. 7. Quoique le malade donne quelques ſignes de vie, il ne faut pas diſcontinuer les ſecours; car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens. 8. Lors même qu'ils ſont entierement rappellés à la vie, il reſte de l'oppreſſion, de la toux, de la fiévre, en un mot une maladie. Il faut quelquefois ſaigner au bras, & enſuite on leur donne beaucoup de ptiſane d'orge, ou, ſi elle manque, du thé de ſureau.

§. 369. Après avoir indiqué les ſecours néceſſaires, je dirai un mot de quelques autres. On enveloppe dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche ſur-le-champ; ces ſecours ont quelquefois ranimé la chaleur; mais ils ſont plus lents, & ne ſont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien chauffé, parfumé de ſucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes. La méthode de les rouler dans un tonneau eſt dangereuſe, & fait perdre un tems précieux. Celle de les pendre par les pieds, eſt auſſi accompagnée

de danger, & ne peut avoir aucun uſage. Cette écume, qui cauſe la mort, eſt trop adhérente pour s'évacuer par ſon propre poids; c'eſt cependant le ſeul ſecours qu'on pourroit retirer de la ſuſpenſion, qui augmente l'engorgement de la tête & du poulmon.

§. 370. Il y a quelques années qu'on ſauva une fille de dix huit ans, (on ignore ſi elle avoit été ſous l'eau peu de tems ou quelques heures) » qui étoit » ſans mouvement, glacée, inſenſible, » les yeux fermés, la bouche béante, » le teint livide, le viſage bouffi, tout » le corps enflé, chargé d'eau, « en étendant ſur un lit quatre doigts de cendres, promptement chauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue ſur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres auſſi chauffées; en lui mettant ſur la tête un bonnet, autour du col un bas qui en étoient remplis; & en mettant par-deſſus le tout des couvertures. Au bout de demi heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria: *je gele, je gele*. On lui donna un peu d'eau & on la laiſſa huit heures enſevelie ſous les cendres. Elle en ſortit ſans aucun autre mal qu'une laſſitude, qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Ce remede doit

certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas faire négliger les autres. Du sable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficacité.

Dans ce moment on vient de ressusciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut aussi être utile.

Je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très digne de foi, & très éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie, un homme qui avoit été certainement six heures sous l'eau.

§. 371. Je finirai par un article qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi; & auquel il n'y a sans doute aucune personne qui ne souscrive.

» Quoique le peuple soit assez généralement porté à la compassion, & » quoiqu'il souhaitât de donner des secours aux noyés, souvent il ne le fait » pas, parcequ'il ne l'ose. Il s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux poursuites » de la Justice. Il est donc essentiel » qu'on sache, & on ne sauroit trop le » redire, pour détruire le préjugé où » l'on est, que les Magistrats n'ont ja-

» mais prétendu empêcher, qu'on tentât tout ce qui peut être tenté, en faveur des malheureux qui viennent d'être tirés de l'eau. Ce n'est que quand » leur mort est très certaine, que des » raisons exigent que la Justice s'em- » pare de leurs cadavres.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 372. DU fond de la bouche, les alimens passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre, ni remonter; soit parcequ'ils sont trop gros, soit parcequ'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans les pa rois de l'œsophage, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 373. Il résulte de cet arrêt, des accidens très graves; qui sont, souvent

une douleur très vive dans la partie ; d'autres fois un sentiment incommode, plutôt que douloureux ; quelquefois des soulevemens de cœur inutiles ; une angoisse extraordinaire ; & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée artére* comprimée, le malade ne peut pas respirer ; il a des suffocations horribles, & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, il devient rouge, livide ; le visage, le col, se gonflent, l'oppression augmente, & il périt très promptement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée, si le passage n'est pas entierement bouché, & que le malade puisse avaler quelque chose, il vit très bien ; & la maladie est alors une maladie particuliere de l'œsophage ; mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours, il en résulte une mort cruelle.

§. 374. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps qu'on avale, que de sa grosseur relativement au passage, de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête ; & souvent les alimens tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours, avala une dragée sucrée qui s'arrêta; il mourut d'abord. Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne, il sortit de table. Un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau; un troisieme par un morceau de couenne de jambon; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi. Une chataigne, qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un second périt promptement étouffé (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite), par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien prendre. Au bout de ce tems, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foiblesse.

§. 375. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager; il faut ou le retirer, ou le pousser. Le plus sûr est toujours de le retirer; mais ce n'est pas toujours le plus aisé; & comme les

efforts qu'on fait, fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites facheuses; que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser, si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvéniens à faire entrer les corps arrêtés dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les alimens ordinaires, le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les legumes, les morceaux de boyaux. L'on peut aussi pousser le cuir. Ce n'est pas que de très gros morceaux de certains alimens, ne soient presque indigestibles; mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 376. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles; le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits; les os, les bois, les verres, les pierres, les métaux; surtout si au danger de l'indigestibilité, se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer, principalement, les épingles, les éguilles, les arrêtes, les os pointus,

les fragmens de verre, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles. Il n'y a aucun de ces corps qui n'ait été avalé; & les accidens qui en résultent le plus ordinairement, sont de violentes douleurs dans l'estomac, & les intestins; des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulceres, la fiévre lente, la gangrene, des coliques de miseréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 377. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes. L'on en a, dont quelques fumeurs se servent, qui seroient très commodes pour cela. L'on peut en faire très promptement avec deux morceaux de bois. Ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 378. Mais quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des cro-

chets. On en fait dans le moment, avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même-tems, à l'assurer à la main par un fil : moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instrumens échapent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant. Le crochet est aussi très commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle, ou une arrête, se sont mis en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe, & les dégage. S'ils étoient très fragiles, il serviroit à les casser; & alors, si les fragmens ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 379. Quand ce sont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du passage, & qui pourroient aisément, ou échapper au crochet, ou par leur résistance le redresser, on se sert d'as-

neaux. On en fait de solides ; ou de flexibles. On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas ; mais on y laisse un anneau d'un doigt de diametre ; on rapproche les branches l'une de l'autre, & on introduit l'anneau dans l'œsophage. On cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait aussi de très flexibles avec de la laine, des fils, des soies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de consistance ; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible ; on les introduit, on chercher à engager le corps, & on le retire. On met souvent plusieurs de ces anneaux de fils, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneau a un avantage, c'est que, quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le serrer si fortement, dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens ; ce qui est un avantage très considérable, dans un grand nombre de cas.

§. 380. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ce cas. Si un corps est arrêté sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge, par le vuide qui reste, au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler quelques gouttes d'eau; alors, en la retirant au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraine avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre, en l'entourant fortement, avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de ressort, resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est égale-

ment attachée à un cordon très fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puisse la retirer. On s'est aussi servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer, parceque le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'est point accroché, mais seulement engagé par la petitesse du passage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage, jusques près du corps avalé; alors cette éponge se gonfle, elle dilate le canal en dessus du corps, on la retire un peu, mais très peu, & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous, quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage, peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement est fait, le reste s'opere aisément.

§. 381. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles, il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut gueres être utile que pour les corps engagés. Dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés, il pourroit faire du mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique. L'on a dégagé, par ce

moyen, un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne le peut pas, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet ; ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage ; & en ce cas, il faut donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poulmon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage. Un Chirurgien essaya inutilement un très grand nombre de moyens. Un second voyant leur inutilité, & le malade ayant » le visage » noir & tumefié, les yeux pour ainsi » dire hors de la tête, tombant dans des » syncopes fréquentes avec des mouve» mens convulsifs, il lui fit donner en » lavement la décoction d'une once de » tabac en corde ; ce remede procura » un vomissement violent, qui fit re» jetter le corps étranger, qui alloit » causer la mort du malade.

Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très utile dans plusieurs cas, quand les corps avalés ne sont pas trop durs, & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-boure solidement à un

manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât le bâton, il seroit aisé, sur tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire boure, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejettée en riant.

§. 382. Dans le cas du §. 375, quand il convient de pousser les corps, on emploie ou des porreaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu chauffée, afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer, dont on épaissit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très vite fait. L'on peut employer, avec le même succès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très unis & polis, afin qu'ils n'occasionnent point d'irritation. Quelquefois dans cette vue on les enveloppe avec un boyau mince de mouton. L'on attache quelquefois au bout une éponge, qui remplissant tout le canal, entraine tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on fait aussi quelquefois dans ces cas, avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croute de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'espérance qu'ils entraineront l'obstacle; mais ce sont des moyens bien foibles; & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que, s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le porreau dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec: mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 383. S'il est impossible de retirer les corps §. 376, & tous ceux qu'il est dangereux d'avaler, il faut alors, de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent, que, s'il est arrivé souvent de grands maux, après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autrefois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidens.

§. 384. Il arrive quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une ; ou ils ressortent avec les excrémens au bout de peu de tems, sans avoir occasionné presque aucun mal, ou cette sortie ne se fait que long-tems après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boëte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte longue de quatre pouces, elle causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement ; des couteaux, des rasoirs, une boucle de souliers. J'ai vu il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur ; il s'arrêta quelques momens au col, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit, avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aîleron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac pendant trois ou quatre jours. Quelquefois ces corps restent plus long-tems, & ne ressortent qu'au bout de plu-

sieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal.

§. 385. L'événement n'est pas toujours si heureux ; quelquefois ils ressortent naturellement, mais ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & les boyaux. Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidens, mais auxquels un chirurgien adroit peut presque toujours remédier, s'il est possible de les couper, comme des os minces, des machoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 386. Une seconde terminaison, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidens fâcheux qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas. Une Demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles ; mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre avec des douleurs inouies ; la malade périt au bout de trois semaines. Un homme avala une aiguille, elle perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption. L'on mange tous

les jours des noyaux, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas, qui sont devenus cause de mort après beaucoup de douleurs,

§. 387. Le troisieme cas, c'est quand ces corps ressortent avec les urines. Ces cas sont rares ; l'on én a cependant quelques exemples. Une épingle de moyenne grandeur, ressortit en urinant trois jours après, & l'on a rendu, par la même voie, un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 388. Enfin le quatrieme cas ; c'est quand ils percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès, & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très long-tems à faire ce trajet. Quelquefois les douleurs sont continues, d'autres fois le malade souffre pendant quelque tems, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme ou sur l'estomac, ou dans d'autres parties du ventre ; quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulieres, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avallée ressortit au bout de quatre ans à la jambe.

§. 389. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles après des corps avalés, prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard, & déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps, qui échappans, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

§. 390. L'on a vu plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autrefois on ne peut pas les faire passer, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artere, & qu'ils n'empêchent pas le passage des alimens; ce qui ne peut gueres arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainsi arrêtés, quelquefois occasionnent sans beaucoup de violence, une petite suppuration qui les dégage; ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac. D'autrefois ils occasionnent une inflamma-

tion prodigieuse qui tue le malade ; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du col ; on l'ouvre, & le corps ressort par-là. D'autres enfin se font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derriere le col sur la poitrine, à l'épaule, enfin en différens endroits.

§. 391. Quelques personnes étonnées des marches singulieres de ces corps, qui, par leur volume, & surtout par leur figure, paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route ; l'on me permettra en leur faveur une courte digression ; elle est peut-être d'autant moins hors de mon plan, qu'en faisant disparoître le merveilleux de la chose, elle fera tomber le préjugé superstitieux qui a souvent attribué aux sortiléges des faits de cette espece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à étendre autant ce chapitre.

L'on trouve sous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane composée de deux lames, séparées l'une & l'autre par de petites cellules qui

communiquent toutes les unes aux autres, & qui ſont remplies plus ou moins de graiſſe. Il n'y a aucune graiſſe dans tout le corps, qui ne ſoit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiſſeuſe*. Non-ſeulement elle ſe trouve ſous la peau, mais de-là, en ſe repliant de différentes façons, elle ſe répand dans tout le corps, elle ſépare tous les muſcles, elle fait partie de l'eſtomac, des boyaux, de la veſſie, de tous les viſceres, c'eſt elle qui forme ce qu'on appelle la *coeffe*, ou dans les animaux, *penne*; elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle eſt très épaiſſe & remplie de beaucoup de graiſſe; dans d'autres elle eſt extrêmement mince & dénuée de graiſſe; par tout elle eſt privée de tout ſentiment. On pourroit ſe la repréſenter comme une couverture piquée, dont le coton eſt inégalement diſtribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup; dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles ſe touchent. C'eſt dans cette membrane que ſe font les mouvemens de ces corps étrangers, & comme la communication eſt générale, il n'eſt point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très éloigné, en par-

courant de très longs chemins. Les officiers & les soldats sentent très fréquemment des bales qu'on n'a pas pû faire sortir, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, est démontrée par un fait qui se réitere tous les jours contre les loix de la Police, les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet ; ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel. Des scélérats se sont servis de cette indigne manœuvre, pour rendre monstrueux des enfans qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent. C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles suivent les mouvemens que leur imprime la pesanteur. L'on demandera ; cette membrane étant traversée en différens endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui sont des parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidens fâcheux ; comment n'en arrive-t-il pas ? Je répons 1. que ces accidens arrivent quelquefois. 2. Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce-

que toutes ces parties qui traversent la membrane graisseuse, étant plus durs que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les entourent, où la résistance est beaucoup moins considérable, & cela d'autant plus sûrement, que ces corps sont toujours cilindriques.

§. 392. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile & même nécessaire de faire une ample saignée du bras, surtout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps; parcequ'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes. Il peut arriver que la saignée, qui jette toutes les parties dans le relâchement, opere sur-le-champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pousser, sont inutiles, il faut les cesser; parceque l'inflammation qu'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts à cause de cette inflammation,

quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede, ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoctiou d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; c'est que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en second lieu souvent une injection faite avec force, réussit mieux pour dégager un corps charnu, que toutes les tentatives avec des instrumens.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le saigner, le mettre au régime; lui envelopper tout le col avec des cataplasmes émolliens. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit déplacé, si l'on a lieu de croire qu'il y a de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. L'on sait qu'un coup de poing derriere l'épine, a souvent dégagé des corps fortement arrêtés, & j'ai deux exemples

que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval, pour aller, de la campagne, chercher du ſecours dans la ville voiſine, ſentirent le corps ſe dégager après une heure de marche; l'un le cracha; l'autre l'avala ſans mauvaiſe ſuite.

6°. Quand le danger de ſuffocation eſt preſſant, que la ſaignée eſt insuffiſante; qu'on n'a point d'eſpérance de dégager promptement le col, & que la mort eſt proche, ſi l'on ne rend pas la reſpiration au malade; il faut, ſur-le-champ, faire la *bronchotomie*; c'eſt-à-dire ouvrir la trachée artere; ce qui n'eſt ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté paſſe dans l'eſtomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très doux, éviter tous les alimens âcres, irritans, chauds; le vin, les liqueurs; ne prendre que peu d'alimens à la fois; n'en point prendre de ſolides, qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime ſeroit de vivre de ſoupes farineuſes, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'uſage des huiles.

§. 393. L'auteur de la nature a pour-

vu à ce qu'en mangeant, rien ne passât par la glotte, dans la trachée artere; ce malheur arrive cependant quelquefois. Il survient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aigüe, une suffocation; tout le sang se porte à la tête; le malade est angoissé & agité par des mouvemens violens & involontaires, il meurt quelquefois sur-le-champ. Un grenadier hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même-tems, il tomba de sa chaise sans dire un seul mot; ses camarades appellerent du secours; des Chirurgiens arriverent aussi-tôt; il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf fort gros qui étoit enfoncé dans la trachée artere, qu'il bouchoit si exactement, qu'elle ne pouvoit laisser passer le moindre air au poulmon.

§. 394. Il faut frapper fréquemment sur l'épine du dos, occasionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines. Un pois jetté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée ar-

tere, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Enfin si ces secours ne réussissent pas d'abord, il faut, sans hésiter, faire la *bronchotomie* (voyez le §. précédent N°. 6.). L'on a retiré par ce moyen des os, une féve, une arrete, & sauvé par-là les malades.

§. 395. L'on tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen lorsqu'un corps tombé dans l'estomac, seroit de nature & occasionneroit des accidens propres à tuer promptement le malade. Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavemens de bouillon.



CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales. Des brulures; des Plaies, des Meurtrissures, des Ulceres, des Membres gelés, des Hernies, des Clous, des Panaris, des Verrues & des Cors.

§. 396. Les paysans sont exposés par leurs travaux, à plusieurs accidens extérieurs; coupures, meurtrissures &c. qui, quelques graves qu'ils soient, se termineroient presque toujours aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté que dans les villes; mais un traitement pernicieux rend souvent facheux les maux les plus legers en eux-mêmes; & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroit nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures, qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brulures.

§. 397. Quand la brulure est très legere, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraiche, & de la changer tous les quarts d'heures, jusques à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, il faut y faire une très petite ouverture, qui laisse écouler l'humeur, & l'on applique dessus une compresse de linge très fin, enduite de la pommade N°. 63, qu'on change deux fois par jour. Si la peau est brulée & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade; mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement; & par dessus la charpie, on met une simple toile cirée, que chacun peut aisément préparer, N°. 64, ou, si l'on veut, un *sparadrape*, N°. 65. Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer; quand la brulure est très forte & très enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes reme-

des que dans les fortes inflammations. L'on doit faire une saignée, & *mettre au régime*; ne faire boire que les ptisanes N°. 2 ou 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très petite plaie, il suffit d'appliquer le sparadrap N°. 65.

Des Plaies.

§. 398. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre; si sans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artere; si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être sans cela; si elle est allée jusques à l'os, & qu'il ait souffert; enfin s'il survient quelque symptôme extraordinaire, il faut nécessairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs, & des petits vaisseaux, l'on peut la panser aisément sans secours, parcequ'ordinairement tout se

réduit à la préserver des impressions de l'air, & à donner cependant issue au pus.

§. 399. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable, mais coule à-peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler, pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, sans la presser, ce qui seroit très facheux, & auroit les mêmes inconvéniens que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compresse huilée avec un peu d'huile d'olive, ou la toile cirée N°. 64, je préfere la compresse pour les premiers pansemens; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, longue proportionnellement au volume de la partie qu'il faut bander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas; assez peu, pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation. On laisse cet appareil vingt-quatre heures; les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent. Alors on ôte la charpie qu'on peut ôter aisément; & s'il y en a qui se soit attachée par le dessechement du sang, on la laisse, l'on se contente d'en remettre un peu de nouvelle, & le

reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Au bout de vingt-quatre heures, on trouve ordinairement la premiere charpie détachée, & la plaie commence à suppurer. On continue à y mettre un peu de charpie, point serrée, & d'appliquer la toile cirée. Quand la plaie est devenue tout-à-fait superficiele, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap N°. 65, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles impregnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de trefle, de lis, de camomille, de balsamines, de roses rouges.

§. 400. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera, avant que la suppuration, qui alors paroit plus tard, ait pû s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, fiévre, quelquefois de rêveries; il faut dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas; & on le change, sans toucher à la plaie,

deux & même trois fois par jour.

§. 401. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'agaric de chêne, N°. *66*, dont on devroit avoir par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature, en dessus de la plaie, avec un tourniquet, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil, ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur sa charette, avec la chaîne & le levier ou garrot. Mais il faut avoir soin; 1. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces; & 2. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation, qui dégénereroit bientôt en gangrene.

§. 402. Tous les éloges prodigués

à une quantité d'onguens, sont une pure charlatannerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la guerison des plaies; c'est la nature qui fait tout; & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, si-non, il faut s'adresser à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre. Ensuite on panse comme je l'ai dit. Bien loin d'être utiles, il y a beaucoup d'onguens qui pourroient faire beaucoup de mal; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la plaie quelques vices, qu'il faut détruire par des secours particuliers; mais une plaie fraiche, dans un homme sain, n'en veut point d'autres que ceux que je viens d'indiquer, & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles. Quand les plaies sont à la tête, au lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de bétoine;

toine, ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 403. Comme les accidens qu'on a à craindre, sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui détruisent cette maladie; la saignée, le régime, les rafraichissans, les lavemens. Quand la plaie est très legere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant; & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande. Quand elle est considérable, & qu'on craint l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime : quelquefois même, il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure; & il n'y a pas de remede plus sûr, qu'une diette extrêmement legere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complettement guéris, en ne vivant, pendant plusieurs semaines, que de ptisane d'orge, ou d'autres ptisanes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remede quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 404. Les baumes & les plantes

vulnéraires si vantés, sont très nuisibles, pris intérieurement, parceque leur usage donne la fievre & qu'il faut l'abattre.

§. 405. Autant la saignée, faite modérément, est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déja le malade, & souvent la vitesse du pouls est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent; la gangrene survient, & le malade meurt misérablement, au bout de deux ou trois jours, par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & prouve que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu, n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué. Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

Des Meurtrissures.

§. 406. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein*, parmi le peuple

l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal; soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton; soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte; soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre une voiture & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus que souvent on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même il ne s'en manifeste point d'abord, & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remédier.

Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionnomie, la vitesse, la petitesse & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chûte en re-

muant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord ; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos ; je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la ptisane d'orge, avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit exactement que le dernier conseil. Quelques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux. Dans la même semaine, je sûs qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit ; l'abcès s'étoit surement rompu, & l'avoit étouffé.

Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les malaises qu'on a au commencement d'une fievre : l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consultation décida qu'il y avoit du pus dans la poitrine ; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureuse-

sement le guérir. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violens.

Ces deux malades auroient évité vraisemblablement, l'un, la mort, l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 407. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou, sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, &, n'aidant plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient une inflammation, suppuration de mauvaise espece, pourriture, gangrene, sans parler des accidens qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans

quelque partie importante à la vie : c'eſt-là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps peſants ſur la tête, ou quelques coups, ſans qu'il paroiſſe aucun mal extérieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de poing ſur le creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la ratte : c'eſt parceque les chûtes occaſionnent une legere meurtriſſure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes, ſur-tout pour les vieillards, chez leſquels la nature, déja affoiblie, ne rétablit point les deſordres; auſſi l'on en voit pluſieurs, qui, ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment d'une chûte, qui paroit d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſques à leur mort, que ces accidens accelerent preſque toujours.

§. 408. Il y a pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt leger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale, qui ait pu occaſionner des meurtriſſures intérieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres 1°. à réſoudre

ce sang épanché, qu'on voit d'une maniere si marquée, & qui, de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue : elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement ; mais peu-à-peu il se dissout, & il est repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux. Le meilleur, c'est le vinaigre, mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiede. Dans ce mêlange, on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaud sauvage, legerement concassés ; & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand il y a, en même tems, plaie & meurtrissure : l'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 67.

§. 409. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie, l'eau d'arquebusade ; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang, au lieu de le dissoudre, sont réellement

nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très legers. Souvent, en déterminant ce sang épanché vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir : mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse, au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas; ainsi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette espece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebusade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 410. C'est une méthode encore plus pernicieuse, d'appliquer des emplâtres composées de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté est toujours nuisible; & l'on a plusieurs exemples de contusions, extrêmement legeres, qui auroient été guéries en quatre jours, si on en avoit remis tout le soin à la nature, & que des emplâtres, appliqués par des ignorans, ont fait dégénérer en gangrene.

§. 411. L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé, qu'on apperçoit sous

la peau ; à moins de quelque raiſon preſſante ; parceque, quelques gros qu'ils ſoient, ils ſe diſſipent peu à-peu ; au lieu qu'en les ouvrant, ils laiſſent quelquefois une ulcération dangereuſe.

§. 412. Le traitement intérieur eſt préciſément le même, que celui des plaies. Mais dans ce cas, la meilleure boiſſon, c'eſt le remede N°. 1, auquel on joint une dragme de nitre par pinte.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoiſſance, ou qu'il eſt fort étourdi ; que le ſang ſort par les narines, ou par les oreilles, qu'il eſt fort oppreſſé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de ſang dans la tête, la poitrine, ou le bas ventre, il faut ſur-le-champ, en commençant par la ſaignée, employer tous les ſecours, § 403, & donner au malade le moins de mouvement qu'il eſt poſſible. Il faut ſurtout éviter de le ſecouer, ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le ſentiment ; c'eſt exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées. Quand le mal eſt à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre. L'on a vu des chûtes accompa-

gnées de bleſſure & de fracture du crâne, avec les accidens les plus graves, ſe guérir par ces ſecours internes, & ſans autres ſecours externes, que des fomentations aromatiques.

Un homme de *Pully-petit* vint me conſulter, il y a quelques mois pour ſon pere, qui avoit fait une chute de deſſus un arbre : il étoit depuis vingt-quatre heures ſans ſentiment, ſans connoiſſance, & ſans autre mouvement que des efforts fréquens pour vomir; il perdoit du ſang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête ni ailleurs. Heureuſement on ne lui avoit rien fait. Je lui conſeillai une ample ſaignée, & beaucoup de petit lait miellé, en boiſſon & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance. Quinze jours après le pere vint à *Lauſanne*, qui eſt à quatre lieues de *Pully-petit*, & me dit qu'il ſe portoit très-bien. Il convient, dans toutes les contuſions conſidérables, de purger avec quelque purgatif rafraichiſſant; comme N°s. 11, 22, 31, 46. Le remede N°. 23, & le petit lait miellé ſont excellens par la même raiſon.

§. 413. Dans ces circonſtances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime,

tue ; ainſi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades ſont ſans connoiſſance & ſans ſentiment. L'uſage de la térébenthine peut faire plus de mal, que de bien. Si elle a été utile quelquefois, c'eſt en purgeant un malade, qui, peut-être en avoit beſoin. Le blanc de baleine, le ſang dragon, les yeux d'écreviſſes, les graiſſes quelconques, ſont des remedes au moins inutiles, & dangereux, ſi le cas eſt grave, ſoit par le mal réel qu'ils font, ſoit par le bien qu'ils empêchent de faire.

§. 414. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui eſt d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé, il faut, s'il eſt ſanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite ſaignée de trois ou quatre onces ; lui donner tout de ſuite quelques taſſes d'une boiſſon un peu aromatique, qu'il boit chaude, comme de la meliſſe avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ſes alimens, pendant quelques jours, que deux fois par jour, il réitére ſa boiſſon ; & qu'il continue regulierement un petit exercice.

§. 415. Les entorſes, ou foulures,

qui arrivent très fréquemment ; ſont une eſpece de meurtriſſure, occaſionnée par le violent frottement des os, contre les parties voiſines ; & quand les os ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité, que comme contuſion ; s'ils ne ſe remettent pas, il faut la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'eſt la compreſſe de vinaigre & d'eau, & le parfait repos, juſques à ce que toute la contuſion ſoit diſſipée, & qu'on ſoit ſûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre, un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebuſade ; & l'on doit porter la partie (c'eſt preſque toujours le pied) bandée aſſez long-tems ; ſans quoi, elle fait ſouvent de faux mouvemens, ou elle reçoit de nouvelles entorſes, qui l'affoibliſſent journellement davantage ; & ſi l'on néglige trop long-tems ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier : & ſouvent il ſurvient une legere enflure pour toute la vie.

Quand le mal eſt extrêmement leger, le bain d'eau froide eſt bon. Si on ne le fait pas dans le premier moment, ou ſi la contuſion eſt forte, il eſt nuiſible.

La méthode de rouler le pied nud

sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans s'adressent à des ignorans ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un dérangement des os, là où il n'y en a point ; & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & change en mal très grave, la crainte d'un mal très leger.

Ce sont ces mêmes gens, qui ont créé des maladies impossibles ; telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 416. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir, qu'en détruisant la cause, qui les entretient ; & c'est même une imprudence, que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur, que de réussir.

Mais le plus ſouvent les ulceres, à la campagne, ſont les reſtes de quelque plaie, de quelque meurtriſſure, ou de quelques tumeurs mal traitées & ſurtout panſées avec des remedes trop âcres ou trop ſpiritueux. Les huiles rances, ſont auſſi une des cauſes, qui changent en ulceres rebelles, les plaies les plus ſimples; ainſi l'on doit les éviter, & les Apoticaires doivent avoir cette attention; quand ils préparent des onguens gras, qu'il convient de préparer ſouvent; parcequ'une groſſe proviſion eſt rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très fraiche en la préparant.

§. 417. Ce qui diſtingue les ulceres des plaies, c'eſt la dureté & la ſechereſſe de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, eſt une liqueur moins épaiſſe, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaiſe odeur, & ſi âcre, que ſouvent, ſi elle touche la peau du voiſinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des eſpeces de dartres, & même de nouvelles ulcerations.

§ 418. Les ulceres qui durent trop long-tems, qui ſont étendus, ou qui

fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fiévre lente, qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-tems ; il est très dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire, qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre ; comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulemens, qui duroient depuis long tems ; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir, en peu de jours, un ulcere invéteré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux ; qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. L'on en voit qui appliquent des remedes extrêmement rongeans, & même arsenicaux ; mais l'on voit aussi la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 419. Tout ce que l'art peut faire ; relativement aux ulceres, c'est de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords, & même de tout l'ulcere, & en

ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice eſt tel, qu'on ne peut amollir les bords, qu'en les ſcarifiant par des coups de lancette. Quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N°. 68, & recouvrir, avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 69, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes âcres & ſpiritueux, l'on ſent qu'il faut abſolument les éviter dans les traitemens; ſans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut, pour avancer la guériſon, éviter le ſalé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre par un régime de legumes, & par l'uſage du petit lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très ordinaire, il eſt très important, auſſi bien que dans les plaies des mêmes parties, de marcher peu, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque crédit ſur l'eſprit du peuple, ne négligent rien pour

lui faire comprendre la néceſſité de prendre quelques jours d'un repos abſolu, & lui prouver que bien loin que ce ſoit un tems perdu, c'eſt le tems de ſa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus legeres en ulceres; les ulceres les moins fâcheux, en ulceres incurables; & il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſon voiſinage, quelque famille réduite à l'hôpital, parcequ'on a négligé quelque mal de cette eſpece.

Je réitére que les ulceres qui viennent de cauſe interne, ou ceux qui viennent de cauſe externe, mais chez une perſonne d'un mauvais tempéramment, demandent ſouvent d'autres ſoins.

Des Membres gelés.

§. 420. Il arrive ſouvent dans les hyvers rigoureux, que quelques perſonnes ſont ſaiſies par un froid ſi fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois gelent tout comme un morceau de viande expoſé à l'air.

Si l'on ſe laiſſe aller au mouvement ſi naturel de les réchauffer, & ſurtout de réchauffer les parties gelées, tout eſt perdu. Il ſurvient des douleurs

insuportables, & une gangrene incurable. Il n'y a plus de ressource pour les sauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de tems, à Cossonay, le triste cas d'un homme qui eût les mains gelées. On lui appliqua chaudement des onguens gras; la gangrene suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 421. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas-là, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler; mais où il fasse très peu chaud, & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige si l'on en a, sinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace, à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent peu-à-peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques tasses de la potion N°. 13, ou de quelqu'autre de même espece.

§. 422. Il n'y a personne qui ne

puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation, qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficacité.

» Un homme avoit une route de » dix lieues à faire, par un tems froid, » & un chemin plein de neige & de » glace. Ses souliers lui manquerent; » il fit les trois dernieres lieues à pieds » nuds, & eut, dès la premiere demi » lieue, des douleurs assez vives aux » jambes & aux pieds, qui allerent » en augmentant. Il arriva presque per» clus des extrêmités inférieures. On » le mit devant un grand feu, on » échauffa bien un lit, & on l'y cou» cha. Les douleurs devinrent insup» portables; il ne cessoit d'être dans » de violentes agitations, & de pous» ser des cris perçans. On demanda un » Medecin dans la nuit, qui trouva

» les doigts des pieds d'une couleur » noirâtre, & commençant à perdre » le ſentiment. Les jambes & le deſ- » ſus des pieds exceſſivement enflés, » d'un rouge pourpre, varié de ta- » ches violettes, ſouffroient encore » les douleurs les plus aigües. Le » poulx étoit dur & fréquent, & le » mal de tête très violent. Le Me- » decin fit apporter un ſeau d'eau » de la riviere, & y fit ajouter de » la glace; & il obligea le mala- » de à plonger les jambes dedans: ce » premier bain dura près d'une heu- » re; & les douleurs, pendant ce tems » là, furent moins violentes: une heu- » re après il ordonna un ſecond bain, » & le malade s'y trouvant de nou- » veau ſoulagé, le prolongea deux heu- » res. Pendant ce tems là, on enle- » voit de l'eau du ſeau; & l'on y » remettoit de la glace & de la neige. » Les doigts des pieds, qui étoient » noirs, devinrent rouges; les taches » violettes des jambes ſe diſſiperent, » l'enflure diminua; les douleurs étoient » legeres & avec intervalle. L'on réi- » tera cependant ſix fois: après quoi » il ne reſta d'autre mal, qu'une ſen- » ſibilité à la plante des pieds, qui em-

» pêchoit le malade de marcher. On lui
» fit quelques fomentations aromati-
» ques, on lui fit boire une ptisane de
» salsepareille; (celle de sureau est tou-
» te aussi bonne & moins couteuse.)
» Le huitieme jour il fut parfaitement
» guéri, & s'en retourna le quinzieme
» jour, à pied.

§. 423. Quand le froid est très fort, & qu'on y reste long-tems exposé, il tue; il congele le sang, & il en détermine une trop grande quantité au cerveau; ainsi on meurt d'apoplexie, & cette apoplexie commence par un sommeil: aussi le voyageur, qui se sent assoupi, doit redoubler d'efforts pour se tirer du danger éminent auquel il est exposé: ce sommeil, qui paroit devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§. 424. Les remedes, dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas précédent §. 421. 422. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud; le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples constatés, & ils sont fréquens dans les païs plus froids, qu'un bain d'eau très froide est très salutaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs per-

ſonnes, qui avoient été dans la neige, ou expoſé à l'air pendant une forte gelée cinq ou ſix jours, & qui ne donnoient aucun ſigne de vie, pendant pluſieurs heures; ainſi il faut toujours eſſayer de donner du ſecours.

Des Hernies.

§. 425. Les *Hernies*, *deſcentes*, *ruptures*, que le païſan déſigne, en diſant, *qu'il eſt rompu*, ſont quelquefois une maladie de naiſſance; plus ſouvent l'effet des cris exceſſifs, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la ſuite, elles ſont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens: elles ſont beaucoup plus fréquentes chez les hommes, que chez les femmes; & l'eſpece la plus commune, la ſeule dont je me propoſe de dire un mot, c'eſt celle qui dépend du paſſage d'une partie des inteſtins, ou de la coëffe, dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoître. Quand elle ſe trouve chez de petits enfans, on la guérit preſque toujours en faiſant porter conſtamment un bandage, qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de

linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de tems en-tems; & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre, que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr, que tout est bien rentré. Sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, une emplâtre astringente quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans, jusques à ce qu'ils soient entierement guéris.

§. 426. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triege est insuffisant; il en faut un où il yait du fer; &, quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutme bien vite à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 427. Les hernies acquierent quelquefois, un volume prodigieux; & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses, sans aucun symptome de maladie; mais cela entraîne une incommodité très grande, qui met ordinairement ces gens hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi consi-

dérable, & en même tems invétéré, il y a ordinairement des obstacles, qui empêchent qu'il ne rentre tout à fait; l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager, par l'usage d'un suspensoir, adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation, est une raison bien forte pour en arrêter le progrès dès les commencemens; il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident, qui est très souvent mortel. Il arrive, quand la partie des intestins, qui est dans les bourses, s'enflamme, qu'alors, acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimés, il survient des douleurs aigües; le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissé sortir, ne peut les laisser rentrer; les vaisseaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre; la communication entre l'estomac & le fondement, est souvent entiérement interceptée; il ne passe rien: il survient des vomissemens continuels, (c'est l'espece de *miséréré* dont j'ai parlé §. 301.) le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§. 428. Cet accident des hernies arrive, quand les excrémens viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermés dans les bourses ; quand le malade s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime ; quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute.

§. 429. Le meilleur remede est, 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très forte saignée, faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu flechies, de façon que les genoux soient en l'air. C'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver, autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois, cela ne réussit pas aussi bien, & il faut alors réitérer la saignée. 2°. On ordonne un lavement N°. 46. Il faut appliquer sur toute la tumeur, des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heures. Ce remede appliqué d'abord, a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est trop

tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. 4o. Quand ces secours ne sont pas suffisans, il faut essayer les lavemens de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout. Enfin, si ces remedes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération, sans perdre un seul moment ; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours ; mais pour cela il faut avoir un très bon Chirurgien.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans, & les Chirurgiens ignorans ; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parceque je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit; & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

Des Furoncles ou Clous.

§. 430. Tout le monde connoît les

furoncles, ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvemens, ou les positions. Quand l'inflammation est très considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraichissant, de prendre quelques lavemens, de boire beaucoup de prisane N°. 2.

Si l'inflammation est très forte, on applique extérieurement un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple* étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif; mais chez quelques personnes, il augmente si fort les douleurs, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles, qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempéramment, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire. C'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 431. Le clou se termine ordinairement par la suppuration; mais c'est une

ſuppuration d'une eſpece ſinguliere. Il s'ouvre d'abord dans ſon ſommet, & il en ſort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon* ; c'eſt une matiere purulente, mais ſi épaiſſe & ſi ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & on la tire en entier, ſous la forme d'un petit cilindre, comme de la moelle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entierement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachilon* ſimple, ou l'onguent N°. 65.

Des Panaris.

§. 432. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'eſt une inflammation à l'extrêmité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquure ; d'autres

fois, il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remedes de même espece; ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins, ni Chirurgiens peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement, dont l'activité doit être reglée par la violence des symptomes.

§. 433. Le mal commence par une douleur sourde avec un leger battement; sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insuportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge; les doigts voisins, toute la main enflent. On observe, dans quelques cas, une fusée enflée & rouge, qui, commençant à la partie malade, se continue presque jusques au coude; & il n'est pas rare, que les malades se plaignent d'une douleur très vive sous l'épaule. Ils ne dorment point, & la fiévre avec ses accidens, ne tardent pas à paroître:

Si le mal eſt grave, le délire & les convulſions ſurviennent.

L'inflammation du doigt ſe termine, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade eſt dans un danger très preſſant, s'il n'eſt promptement ſecouru; & il a fallu, plus d'une fois, couper le bras, pour ſauver la vie. Quand la ſuppuration ſe fait, ſi elle eſt très profonde, âcre, ou ſi les ſecours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt eſt ordinairement cariée, & on la perd. Quelque leger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne périſſe pas.

§. 434. Le traitement intérieur des panaris, eſt le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut ſe mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fiévre; & ſi elle eſt très forte, & l'inflammation conſidérable, faire une ou pluſieurs ſaignées.

Le traitement extérieur, conſiſte à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner iſſue au pus, dès qu'il eſt formé. Pour cela l'on trempe longtems le doigt dès les commencemens du mal, dans l'eau un peu plus que tiede;

on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante ; en faisant cela presque continuellement, pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entierement le mal. Mais malheureusement on croit que ces petits commencemens n'auront point de suites, & l'on se néglige, jusques à ce que le mal ait fait de grands progrès ; alors il faut nécessairement qu'il suppure. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans de lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel ; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence ; avant ce tems-là, tous les remedes âcres sont très dangereux. L'on emploie aussi à cette époque, le levain, qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 430, est très efficace.

§. 435. L'évacuation prompte du pus est très importante ; mais c'est l'affaire du Chirurgien, parcequ'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement ; d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le

pus ſe répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle ſe perçât. Ainſi, dès qu'on ſoupçonne que le pus eſt formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où l'ouverture doit ſe faire. Il vaut beaucoup mieux la faire un peu trop tôt, qu'un peu trop tard; & il vaut mieux qu'elle ſoit trop profonde que pas aſſez.

Quand l'ouverture eſt faite, on panſe avec l'emplâtre N°. 65, étendu ſur une toile, ou avec le ſparadrap N°. 64, & l'on change tous les jours.

§. 436. Quand le panaris eſt occaſionné par une humeur extravaſée dans le voiſinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très promptement les progrès, & guérit radicalement, par une inciſion, qui donne iſſue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne ſoit pas difficile, tous les Chirurgiens ne ſavent pas l'exécuter; pluſieurs même n'en ont point d'idée.

§. 437. Quelquefois il ſe forme des chairs fongueuſes, ou baveuſes; on les deſſeche en les poudrant avec un peu de *minium*, ou d'alun brulé.

§. 438. Quand il y a carie, il faut néceſſairement voir un Chirurgien, auſſi bien que quand il y a gangrene; ainſi je

ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis ſeulement, qu'il y a trois remedes eſſentiels, contre la gangrene; le quinquina, N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les ſcarifications ſur toute la partie gangrenée; & les fomentations avec la décoction de quinquina, à laquelle on ajoute l'eſprit de ſoufre. Il eſt vrai que ce remede eſt très cher; mais on peut y ſuppléer par une décoction d'autres herbes ameres, & l'eſprit de ſel. J'ajoute encore, qu'il convient, dans la plûpart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très ſenſible, & très aiſé à diſtinguer par les plus ignorans, qui en marque le bornes, & fait la ſéparation entre le vif & le mort.

Des Verrûes.

§. 439. Quelquefois les verrues ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en naît des quantités étonnantes. Cela arrive à quelques enfans de quatre à dix ans, qui prennent trop de laitages; ils guériſſent par le changement de régime, & les pilules

N°. 18. D'autrefois c'eſt un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques cauſes extérieures. Dans ce cas, ſi elles incommodent par leur groſſeur, par leur ſituation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. en les liant avec une ſoie, ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciſeaux ou un biſtouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachilon gommé, qui occaſionne une petite ſuppuration deſtinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En la ſéchant par quelque application un peu corroſive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chelidoine, de thitimale; mais outre que ces ſucs ne ſe trouvent qu'en été, les perſonnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en ſervir; ils pourroient leur occaſionner une enflure conſidérable & douloureuſe. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait diſſoudre autant de ſel qu'il eſt poſſible, eſt très bon. L'on fait auſſi des emplâtres avec du ſel ammoniac & du galbanum pêtris enſemble, & appliqués ſur la verrue, qui ne manquent gueres de la détruire.

Les corroſifs plus forts ne doivent être employés que ſous la direction d'un Chirurgien; & il eſt même plus ſage, de ne point les employer, non

plus que les brûlures artificielles. L'amputation est un moyen plus sûr, moins doulourenx & sans danger. Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelque tems, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 440. Les cors sont toujours l'effet de souliers trop rudes ou trop étroits. Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains de pieds chauds ; à les couper au sortir du bain avec un canif, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues ; & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut, au lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer une emplâtre de diachilon simple, ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre. Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les causes qui les ont produits.



ADDITIONS*

FAITES A LA PRESENTE ÉDITION.

Anasarque, Bouffissure, Hydropisie générale.

§. 441. ON donne ces noms à la maladie dans laquelle tout le corps, ou la plus grande partie du corps étant enflé, on sent, en touchant les parties enflées, qu'elles sont molles & froides, qu'elles cedent sous le doigt ; & on voit que l'impression, ou le creux que l'on a fait en appuyant le doigt, subsiste encore quelque tems après qu'on l'a retiré. Dans cette maladie le tissu cellulaire, qui est cette membrane qui unit & enveloppe toutes les parties du corps, contient dans les cavités ou cellules dont elle est formée, de l'eau, ou la sérosité qui se sépare du sang.

§. 442. L'enflure commence ordinairement aux pieds, jambes, cuisses, &

* Voyez l'Avertissement sur cette nouvelle édition.

elle est toujours plus considérable dans ces parties, proportion gardée, que dans les autres; elle s'étend de proche en proche, & gagne en plus ou moins de tems tout le reste du corps. On remarque aux reins une espece de boutlet; le ventre grossit, les bourses acquerrent un volume considérable; toute, ou presque toute la peau du corps est pâle, peu sensible, froide, un peu luisante; le visage est blême, les yeux sont languissans; la respiration se fait difficilement, surtout après le repas & le soir : le malade perd les forces & l'appétit; il tousse plus ou moins fréquemment; il est assoupi; il ne sue point, ou très rarement; son pouls est petit, enfoncé, fréquent, inégal; ses urines sont crues, claires & en petite quantité; les selles sont crues, quelquefois mêlées de sang, elles changent presque tous les jours de qualité: le malade est foible, sent toujours de la lassitude; sa soif est continuelle & pressante; il a souvent la langue séche, il éprouve des feux passagers; bientôt il survient de la fiévre causée par l'eau qui se corrompt; alors son haleine, ses crachats, ses urines répandent une mauvaise odeur. Tous les accidens augmentent le soir, & sont moins forts le matin;

Ils ne se trouvent pas toujours réunis dans le même sujet ; mais plus il y en a, plus ils sont considérables & marqués, plus aussi la maladie est fâcheuse ; tantôt ses progrès sont très lents, tantôt ils sont très prompts, ce qui est de mauvais augure.

§. 443. Les causes de l'Anasarque sont un air humide & froid, tel que celui des lieux marécageux, des habitations plus basses que le sol ; les alimens de mauvaise qualité, l'excès de l'eau, de la bierre, & de toutes boissons relachantes & froides, surtout si on les prend dans un lieu froid, ayant fort chaud ; l'abus du vin & des liqueurs spiritueuses ; un tempérament pituiteux ; les obstructions des visceres du bas ventre, des fiévres intermittentes mal traitées ou dans des sujets mal constitués, l'asthme, les évacuations excessives par les saignées, les pertes ou hémorrhagies, diarrhées, dyssenteries excessives, les purgations trop fortes ou continuées trop long-tems ; les évacuations supprimées ou arrêtées trop tôt, comme les hémorrhoïdes, le dévoiement ; les éruptions comme dartres, galle, &c. que l'on a fait rentrer mal-à-propos. Toutes ces causes, en produisant un abord considérable de la par-

tie aqueuse du sang dans toutes les petites cavités du tissu cellulaire, ou en empêchant que lorsqu'elle y est amassée, elle ne soit reprise par les vaisseaux qui sont destinés à cela; toutes ces causes, dis je, donnent lieu à l'anasarque.

§. 444. Il y a quelques cas où l'anasarque est facile à guérir, mais ils sont rares, & on doit généralement regarder cette maladie, comme une des plus funestes & des plus opiniâtres; cela n'étonnera point ceux qui ayant quelque connoissance de l'œconomie animale, verront combien il y a de parties importantes qui ne sont plus dans leur état naturel, & de fonctions qui ne se font plus, ou se font mal.

§. 445. On sait qu'il est très nécessaire de consulter la nature pour guérir les maladies; mais ce n'est qu'après avoir vu un grand nombre d'hydropisies, qu'on peut se former une idée de la différence des méthodes qu'il faut employer pour les guérir, le nombre des causes étant aussi grand qu'il l'est. Il n'est peut-être point de cas où il soit aussi nécessaire de savoir varier les traitemens, les tenter successivement, & insister sur les remedes qui réussissent. On ne s'attend point après cet aveu, que nous don-

nions une méthode générale, & que nous répondions de ſon ſuccès : heureux ſont ceux qui peuvent avoir les conſeils & les ſoins d'un Médecin habile ; mais comme il y a bien des circonſtances où le malade ne le peut point, & que cette maladie eſt aſſez commune, nous allons expoſer, ſuivant le plan & le but de cet ouvrage, les moyens les plus aiſés, les moins couteux & les plus utiles pour guérir, ou du moins ſoulager les hydropiques. Si la cauſe n'eſt point incurable, ou la maladie très ancienne, il y a tout lieu d'eſpérer de procurer l'évacuation de l'eau par le traitement qui ſuit.

§. 446. Il faut 1°. régler le régime du malade. Il eſt important qu'il ſoit toujours dans un air chaud & ſec, qualités qu'on lui procurera avec le feu, s'il ne les a pas naturellement, & alors il vaudroit encore mieux changer d'habitation, du moins pour quelque tems. On garantira ſurtout de la fraîcheur de la nuit, ce qui demande ſouvent beaucoup de ſoins, le malade ſe tenant ſur ſon ſéant hors des couvertures. Il fera ſa nourriture d'alimens ſecs, comme du pain raſſis ou dur, grillé, de viandes ou poiſſons rotis & grillés. On aſſaiſonnera ces alimens avec un peu d'acide, comme jus

de citron, verjus, vinaigre, pour prévenir ou corriger la corruption des humeurs, qui est funeste dans les hydropisies. Il sera tout son possible pour s'abstenir de boire ; & afin de tromper pour ainsi dire la soif, il tiendra dans sa bouche, & se gargarisera avec quelques gouttes de liqueurs acides seules ou mêlées, dans un peu d'eau ; s'il ne peut résister à la soif, il boira le moins qu'il lui sera possible, & la meilleure boisson est celle qui fait couler les urines ; du vin pur, & principalement du blanc, de la bierre dans lesquels on aura fait infuser quelques plantes aromatiques ameres. Le malade fera autant d'exercice que ses forces lui permettront, à pied, à cheval, en voiture, en bon air. Les frictions sur les parties enflées, répétées le plus souvent qu'il se pourra, seront très utiles : on les fera avec une brosse, avec une grosse toile, &, ce qui est préférable, avec de la flanelle chaude ou autre étoffe de laine claire, & propre à absorber l'humidité : il seroit même avantageux que le malade eût tout le corps couvert immédiatement de cette étoffe. Une douce compression faite par des habits étroits ou des bandes, empêche que les fibres ne cedent ou ne s'étendent trop, pré-

vient des ruptures, & facilite le rétablissement de l'élasticité. Je viens aux médicamens.

§. 447. » On fera prendre le matin au
» malade une cuillerée du remede N°.
» 75, après lequel il survient quelquefois
» un vomissement, alors il ne faut plus
» en donner qu'une demi-cueillerée;
» une simple nausée en est cependant la
» suite la plus ordinaire. Les urines sont
» après cela très abondantes, & procu-
» rent beaucoup de soulagement. Il est
» rare que ce remede purge : si néan-
» moins ce cas arrive, il ne s'ensuit
» aucun mal. L'on continue tous les
» jours l'usage de ce remede, jusqu'à ce
» que les sérosités soient évacuées, &
» que le corps désenfle absolument. Si
» la dose que l'on donne fait peu d'effet
» dans des corps robustes, on doit l'aug-
» menter insensiblement jusqu'à ce que
» les urines sortent en abondance «.
Alors si l'enflure diminue, on observera scrupuleusement ce qui a été dit à l'article du régime, surtout au sujet de la compression, pour prévenir la rechute & favoriser la guérison; & on fera prendre au malade, une heure avant dîner & avant souper, deux onces du vin N°. 77. Quand avec l'évacuation des eaux les accidens

diminuent, il y a beaucoup à espérer; il faut continuer le remede N°. 75, jusqu'à parfaite guérison, & le vin N°. 77, encore long-tems après.

§. 448. Si l'anasarque succede à une longue fiévre intermittente, » les éva-» cuations ne sont pas extrêmement né-» cessaires; mais on la guérit d'ordinaire en faisant observer au malade ce qui est dit §. 446, 447., » & en donnant le » matin à jeun, puis une heure avant » le dîner & une heure avant le souper, » deux onces du vin N°. 77 «.

§. 449. On traite aussi cette maladie par les purgatifs & les sudorifiques; mais outre qu'ils réussissent peu, il y a bien des cas où ils font beaucoup de mal : l'usage des setons, des scarifications est encore plus dangereux; enfin de tous les moyens que l'on connoît de procurer l'évacuation de l'eau dans l'anasarque, celui que nous avons proposé est, selon le célebre Van Swieten, le plus sûr & le plus efficace : il est aussi le plus aisé à pratiquer par ceux pour qui ce Livre est fait. S'il ne réussit pas, il faut s'adresser à un Médecin.

Aphtes.

§. 450. Les Aphtes ſont de petites puſtules blanches ou jaunâtres, qui deviennent des ulceres ronds, ſuperficiels, & bordés d'un cercle rouge, qui occupent en plus ou moins grande quantité l'intérieur de la bouche, le goſier, l'œſophage, & s'étendent quelquefois, en ſuivant les conduits de l'air & des alimens, juſqu'aux poulmons & aux derniers inteſtins. Cette maladie eſt aſſez commune parmi les enfans & les vieillards : elle eſt quelquefois épidémique parmi les adultes, dans les ſaiſons chaudes, humides, & les lieux marécageux.

§. 451. Quelquefois les Aphtes ſe diſſipent ſans qu'on ait beſoin d'employer de remedes ; mais elles ſont ſouvent accompagnées d'ardeur, de douleur, de rougeur, d'inflammation, de la perte du goût, d'inquiétudes, d'inſomnie, quelquefois de fiévre. Les enfans crient & ne veulent point tetter, la ſuction étant douloureuſe & la déglutition difficile, ſoit à cauſe de la ſenſibilité des parties ulcérées, ſoit à cauſe de leur enflure, qui eſt aſſez ordinaire.

§. 452. Si la fiévre, la douleur, l'inflammation, la difficulté d'avaler sont considérables, on fera une saignée du bras. On donnera 1°. pour nourriture de la panade, ou une décoction d'orge ou de ris. 2°. Très souvent quelques gorgées de thé de fleurs de sureau nitré. 3°. Quatre prises par jour du N°. 60, dans une cueillerée de thé de sureau. 4°. Tous les deux ou trois jours on purgera avec du syrop de chicorée composé, ou le N°. 62. Ce traitement suffira presque toujours pour dissiper les Apthes des enfans.

§. 453. Il est à propos d'examiner si l'âcreté du lait de la nourrice, n'est pas la cause de la maladie des enfans, si elle n'a point de boutons, de dartres, d'érésipelles; s'il n'y a ni haleine mauvaise, ni dérangemens dans les digestions qui indiquent qu'elle n'est pas parfaitement saine; & quand même on ne découvriroit rien, on peut la faire user, pendant que l'enfant ne tette point, de boissons délayantes, rafraîchissantes, adoucissantes, & d'alimens farineux.

§. 454. Si le malade n'est point un enfant qui tette, on le mettra au régime; on saignera dans le cas où la douleur,

l'inflammation & la fiévre feront confidérables ; il ufera des boiffons N°. 2, ou 4, du gargarifme N°. 19, & il fera purgé avec le N°. 22.

§. 455. Lorfque les aphtes ne tombent point, l'humeur qu'elles renferment devient âcre & rongeante, alors il faudra faire fon poffible pour toucher les aphtes des enfans avec un pinceau ou un linge attaché à un bâton, trempés dans le N°. 81, dans du fuc de *fedum* ou joubarbe, ou dans l'huile d'olive chaude. On fera de même pour les autres malades. Si les aphtes font accompagnées de fymptômes plus fâcheux, ou viennent à la fuite d'une maladie, voyez ce qui fuit.

§. 456. Les fiévres continues, aigües, intermittentes; celles qui font avec dyffenteries & diarrhées, les fiévres putrides & malignes ; font affez fouvent accompagnées d'aphtes, furtout dans les pays froids & humides ; & fi on a donné au malade des remédes échauffans, ou qu'on lui ait fait fuivre un régime de cette nature. Pour l'ordinaire ces aphtes font des puftules blanches ou veffies remplies d'une humeur âcre qui fouleve la furpeau dans plufieurs points de l'in-

térieur de la bouche, ſans intéreſſer la peau, puiſque quand la croûte blanche qui les forme vient à tomber, il n'en reſte point de veſtige ; ce qui établit une différence entre ces aphtes & celles des enfans dont on a parlé ci-deſſus.

§. 457. Les aphtes paroiſſent d'abord au palais en petit nombre & ſéparées ; on eſt heureux ſi elles n'augmentent pas ; mais ſouvent s'étendant de proche en proche, elles occupent toute la bouche intérieurement, & deſcendent même dans la poitrine & les inteſtins : il ſurvient alors de la toux, de la difficulté de reſpirer, des nauſées, vomiſſemens, anxiétés, foibleſſes, peſanteur & douleur d'eſtomac, aſſoupiſſement, difficulté d'avaler, douleurs & ulceres au goſier, hoquets, diarrhée, dyſſenteries, des ſelles noires, ſanguinolentes, ſanieuſes, & qui infectent.

§. 458. Souvent ces accidens précedent & amenent les aphtes ; elles ne ſont pas de mauvais augure, blanchâtres & jaunes ; mais quand elles ſont noires ou recouvertes d'une croûte dure, épaiſſe comme du lard, ou exceſſivement blanches, elles ſont ſouvent funeſtes. Lorſqu'elles ont ſubſiſté quelques jours,

elles tombent par parties & en différens tems, quelquefois de nouvelles succedent aux premieres & rendent la maladie plus longue : si les aphtes subsistent long-tems, il se forme autant d'ulceres, & la gangrene s'y met.

§. 459. Tant que la fiévre est médiocre, & les autres symptômes modérés, on doit regarder les aphtes comme une crise, comme un dépôt de l'humeur de la maladie, opéré par la nature, surtout si l'on voit alors quelque diminution dans les accidens depuis l'éruption des aphtes, il faudra l'entretenir par des boissons chaudes & délayantes N°. 7, ou une décoction de raves, de ris, gruaux : on usera du gargarisme déterſif N°. 19, ou 81. Lorsque les aphtes deviennent brunes ou noires, que le pouls est foible, petit; qu'il y a nausées, angoisses, hoquets, & que les croûtes sont dures & épaisses, ou qu'elles subsistent long-tems, & se renouvellent ; on donnera une ou deux fois le jour une prise du N°. 14, ou N°. 82, & les mêmes boissons serviront de gargarismes; on touchera les aphtes avec le N°. 81, ou avec les autres liqueurs §. 455, comme il est dit dans ce §. Lorsque les croûtes tomberont, s'ils

s'il n'y a point de dyſſenterie, on purgera avec le N°. 22, pour faire ſortir de l'eſtomac & du canal inteſtinal les croûtes qui ſe détachent encore plutôt que celles de la bouche, & qui augmenteroient la corruption par leur ſéjour, on uſera d'une boiſſon adouciſſante comme le petit lait, ou les N°. 12, 13, qui ſerviront pour gargariſer ſouvent, ſi la bouche eſt douloureuſe & brûlante.

Quelquefois il ſurvient alors une ſalivation conſidérable : on fera uſage du N°. 14, & du N°. 19 ou 82, en gargariſme.

S'il y a de la diarrhée, de la dyſſenterie, on mêlera à la boiſſon adouciſſante N°. 17, du ſyrop de pavot, ou du moins on y fera bouillir une tête de pavot, & on traitera ces maladies avec les remedes preſcrits aux articles qui en parlent : on recommandera au malade de ſe gargariſer ſouvent.

§. 460. Le régime doit être celui des maladies aigües, ou celui de la maladie à laquelle les aphtes ſe feront jointes, modifié ſuivant les accidens; le meilleur aliment eſt une décoction de pain, avec du miel & du vin.

Si le paſſage des alimens eſt tellement embarraſſé & bouché par les aphtes, que

ni les solides, ni les fluides ne puissent passer, on emploiera le lait coupé avec l'eau, en bains, fomentations, lavemens.

Nous n'avons point parlé de saigner ni de purger pendant la maladie, parceque ces secours seroient dangereux alors; mais il est très avantageux qu'ils aient été mis en usage au commencement de la maladie; cela fait souvent la différence des apthes benignes ou malignes.

Ascite, Hydropisie du bas ventre.

§. 461. Lorsqu'il y a dans le bas ventre de l'eau amassée en assez grande quantité pour former une enflure ou grosseur considérable, on nomme cette maladie *Ascite*, ou *hydropisie du bas ventre*. L'enflure commence par la partie inférieure du ventre, d'où en augmentant elle gagne les parties supérieures & inférieures. Quand le malade est debout ou assis, la partie du ventre qui est au-dessous du nombril, forme tumeur. Si étant couché il se tourne ou se panche seulement à droite ou à gauche, la tumeur se porte & se fait voir de ce côté, & le malade sent le mouvement des eaux agitées & leur déplacement : lorsqu'il est couché sur le dos & étendu, si on appuie une

main sur un des côtés du ventre, & que l'on frappe sur l'autre côté, avec le plat de l'autre main, le coup se fait sentir à la premiere, & on sent distinctement la fluctuation : la peau du ventre est pâle, luisante, molle, & elle conserve quelque tems l'impression des doigts qu'on y a appuyés ; le pouls est petit, fréquent & un peu dur, les urines sont en petite quantité d'un rouge brun, & très chargées, la soif est continuelle & pressante, tout le corps maigrit, s'exténue presque dans la même proportion que le ventre grossit, la respiration devient difficile quand on est couché ; & avec les progrès de la maladie, il survient nombre d'accidens qui rendent le mal plus opiniâtres, comme foiblesse, toux, fiévre lente, & les autres rapportés §. 442.

Quant aux causes de cette maladie, on en trouvera plusieurs §. 443, elles sont les mêmes dans presque toutes les hydropisies ; on y ajoutera l'anasarque, comme cause de l'ascite.

§. 462. » Quand le mal est récent, » on le guérit assez souvent par le seul » usage du remede N°. 75, donné com» me il est dit §. 447 ». Si dans quelques jours le flux des urines ne survient point, & que l'enflure du ven-

tre ne diminue point, on prendra chaque jour la prisane N°. 74, & tous les matins à jeun, & le soir en se couchant une prise du N°. 23; au bout de six jours on purgera avec le N°. 76, & si le malade est foible, avec le N°. 21; on répétera la purgation six jours après.

Le régime doit être celui qui est prescrit dans l'hydropisie générale ou anasarque §. 446. Dans le cas où l'un des traitemens réussira, & où les eaux s'évacueront, on fera prendre pour redonner du ressort aux fibres relâchées, le vin N°, 77, d'abord une fois le jour, puis deux, & même trois.

§. 463. Lorsque ces tentatives seront sans succès, que les urines ne seront pas plus abondantes, & que le ventre ne désenflera pas par les évacuations que procurent le N°. 75 & les purgatifs, il faut se hâter de faire la ponction qui réussit dans les ascites peu anciennes; mais elle est dangereuse dans celles qui sont invétérées; cependant dans ces cas même elle soulage le malade en lui rendant la facilité de respirer: souvent cette opération que l'on employoit comme un palliatif, a disposé à la guérison parfaite, & a laissé aux remedes la liberté d'agir; c'est alors surtout que le vin N°. 77, est utile;

ainsi que tout ce qui a été prescrit dans le régime §. 446.

§. 464. Je ne parle point de la paracenthese ou ponction du ventre, parce qu'on doit s'adresser à un Chirurgien qui sache la faire. » Il est très convenable de » tirer autant qu'il est possible, en une » seule fois & tout de suite, toute la lym- » phe ou l'eau : on peut le faire avec sû- » reté, en serrant le ventre du malade par » des bandes, & cela petit à petit & de » plus en plus, à mesure que l'eau sort; on » évitera par-là les foiblesses & les autres » accidens « : si le ventre enfle de nouveau, il faut dans ce cas répéter la ponction : il y a des exemples de personnes guéries après plusieurs ponctions ; au moins cette opération prolongera la vie, la rendra supportable, & peut-être même mettra-t-elle le malade en état de vaquer à ses affaires pendant un assez long-tems. Après l'opération, on ne manquera point de donner le vin N°. 77, comme il a été dit §. 447.

Asthme, courte-haleine, accès d'Asthme.

§. 465. L'accès de l'Asthme est une difficulté de respirer, périodique, irréguliere, & quelquefois réguliere, accom-

pagnée d'anxiétés, de sifflement ou rallement, de pesanteur ou resserrement de la poitrine, & de violens mouvemens du diaphragme & des muscles de la poitrine, du bas ventre, & des omoplates. Il semble que le malade est près d'être suffoqué, les urines deviennent claires & abondantes ; le pouls est fréquent & inégal ; il y a soif, insomnie ; il survient de la chaleur, de la fiévre, & des palpitations de cœur ; cet état dure plusieurs heures, & quelquefois plusieurs jours. Mais ceux qui y sont sujets ne se trouvent pas toujours dans cet état violent, ils n'y résisteroient point. Les poulmons sont le siege de ce mal.

§. 466. On distingue plusieurs dégrés & especes d'Asthmes, qui ont des causes, des signes & des effets particuliers ; mais nous n'entrerons dans ce détail, qu'autant qu'il sera nécessaire pour instruire de ce qu'il faut faire dans les momens où ceux qui ont l'Asthme ont besoin d'un prompt secours ; je veux dire dans l'accès : cette maladie étant longue & ayant des intervalles où l'on peut consulter, il faut le faire. Je rapporterai cependant ce qui arrive hors de l'accès, à ceux qui ont cette maladie, afin qu'on reconnoisse plus aisément l'accès de l'Asthme,

étant prévenu que ceux qui sont sujets aux accidens suivans, le sont aussi aux accès d'Asthme ou à la courte-haleine.

§. 467. Chez les asthmatiques la respiration est grande, laborieuse & fréquente, surtout lorsque leur sang est agité par quelque cause, comme l'exercice un peu fort, les passions, les excès dans le boire & le manger : cette difficulté de respirer augmente encore lorsqu'ils montent, qu'ils sont couchés horisontalement, pendant la nuit, dans les tems humides & froids, & dans des chambres très chaudes ou très petites. La situation où ils respirent plus aisément, est celle où le corps est un peu penché en devant. L'Asthme est souvent accompagné de toux, de ronflement, d'un bruit semblable à celui d'un fluide, agité de douleurs à l'intérieur & à l'extérieur de la poitrine.

§. 468. Dans l'accès ou attaque d'Asthme, on mettra le malade dans une situation où la moitié supérieure du corps se trouve droite, dans un lieu où l'air du dehors ait un accès libre, & surtout l'air froid, où il n'y ait point de feu, d'animaux, ou beaucoup de personnes qui l'échauffent, il ne fera aucun mouvement qui puisse accélérer la circulation

du sang, on évitera d'exciter les passions qui agitent le sang, & font impression sur les nerfs. Plus la difficulté de respirer est grande, plus il faut se hâter de saigner, & on répétera la saignée suivant les forces du malade, celle des accidens, & l'opiniâtreté du mal. On ne doit point être arrêté par la petitesse & la foiblesse apparentes du pouls, la saignée faite, il sera plus fort : au reste, si on a quelque crainte à ce sujet, on fera les saignées petites : ce remede guérira seul l'accès de l'asthme, s'il vient de plénitude, comme cela arrive souvent, voyez les signes de cet état (1) ; on donnera des lavemens, qui ne feront que moitié des lavemens ordinaires, & le malade les recevra debout : si les lavemens simples, comme No. 6, n'ont aucun effet, on se servira des purgatifs.

§. 469. Lorsque le malade est d'un tempérament pituiteux, humide & crache beaucoup, que pendant l'accès on entende un rallement, un bruit comme d'un fluide agité dans la poitrine, qu'il crache beaucoup, qu'il sent une douleur sourde, une pesanteur à la poitrine, on donnera pour boisson la prisane No. 7,

(1) Voyez ces signes, art. de la saignée, §. 536.

ou le N°. 12, & d'heure en heure une cuillerée de la potion N°. 72. S'il y a pesanteur d'estomac, & que l'accès ait été précédé d'excès de table, ou qu'il y ait eu des signes de bile ou d'humeurs abondantes (1), on fera bien de donner un vomitif N°. 34; avec les précautions recommandées §. sur les vomitifs, ou du moins la potion N°. 9.

§. 470. Lorsqu'avant & pendant l'accès, le malade a une toux fréquente & séche; que dans l'accès le visage devient rouge; que les veines se gonflent; que le malade sent un serrement à la poitrine ou à la gorge, on donnera pour boisson la ptisane N°. 12, dans l'intervalle des saignées qui seront répétées comme il a été dit, suivant l'opiniâtreté du mal, ainsi que les lavemens simples & purgatifs, le malade prendra dans les accès de toux, ou plus souvent, s'ils sont rares, la potion N°. 10, ou le petit lait N°. 17, par cuillerées. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude, & mettre les pieds dans l'eau chaude; les frictions legeres sur les extrémités, l'application de vessies remplies de lait sur la poitrine, sont aussi fort utiles.

(1) Voyez ces signes, art. des purgations, §. 544.

Lorsque l'accès est très long & opiniâtre, & qu'il y a lieu de croire qu'il est l'effet d'une goutte remontée, de maladies de peau, ou éruptions rentrées, d'ulceres trop tôt fermés, on fera usage de sinapismes, de vésicatoires, qui dans ces cas feront bientôt disparoître le mal.

§. 471. Pendant le tems de l'accès d'Asthme, on doit tenir le malade au régime, c'est-à-dire ne lui donner aucune nourriture solide, on ne lui accordera même celles N°. 35, que dans le cas où l'accès sera long, & qu'il ne sera pas de la plus grande violence; les viandes augmentent & prolongent beaucoup l'accès. On évitera de donner les boissons chaudes, & on les rendra un peu acides, comme celles N°. 1. 2.

§. 472. Pour prévenir les accès, ou les éloigner jusqu'à ce qu'on puisse consulter un Médecin, on évitera de faire aucun excès dans le boire, le manger, l'exercice, &c. On se garantira du froid avec le plus grand soin, & surtout de celui qui est joint à l'humidité. On fera un exercice modéré. On prendra dans l'Asthme où l'on crache beaucoup, la poudre N°. 14, une demi-prise à chaque repas, & tous les matins à jeun trois pillules N°. 73, avec deux verres de

12, immédiatement après : il faut aussi se purger de tems en tems avec le N°. 21. Si c'est un Asthme où on ne crache pas, on usera tous les jours des boissons délayantes, & on se fera saigner lorsque les premiers symptômes de plénitude (1), l'augmentation dans la difficulté de respirer, ou le serrement de poitrine se feront sentir : dans les deux especes les eaux minérales chaudes prises dans leurs saisons, la saignée faite en Printems & dans les grandes chaleurs ; & les purgations en Automne & en hyver, sont des secours très utiles pour prévenir ou retarder les accès.

Lorsqu'un Goutteux dont la goutte est vague, ou ne se fait pas sentir au lieu & au tems ordinaires, est attaqué de difficulté de respirer, voyez ce qui est dit article de la goute remontée.

Carreau.

§. 473. On trouve souvent dans la campagne parmi le peuple, des enfans qui ont le ventre plus gros qu'ils ne doivent l'avoir, il est dur, & la peau est tendue ; ils sont pâles, tristes, paresseux, sans appétit ; ils sentent des dou-

(1) Voyez ces signes, article de la saignée.

leurs vers le nombril, dorment peu ; & ils ont beaucoup d'ardeur, de la soif, & souvent de la fievre le soir. Dans le commencement, ils vont difficilement à la selle ; mais au bout de quelque tems il survient un dévoiement; ils dépérissent à vue d'œil, tombent en chartre, maigrissent très vîte, le ventre seul est fort gros. Le carreau vient d'obstructions & d'embarras dans une ou plusieurs des parties contenues dans le bas du ventre, & ce qui souvent y a donné lieu, sont des alimens indigestes, visqueux, les fruits cruds non mûrs, le laitage dans quelques constitutions auxquelles il est contraire, les vers, la mal-propreté, la transpiration long-tems retenue, une disposition écrouelleuse, des éruptions rentrées, ou qui n'ont pas sorti entierement.

§. 474. Pour guérir cette maladie, il faut interdire les mauvaises nourritures & leur en substituer de bonnes, aisées à digérer, point visqueuses, ni qui s'aigrissent aisément : les panades, les fruits cuits, les œufs, un peu de viandes blanches & legeres, les plantes ou légumes fondantes & apéritives, laitue, chicorée, épinars, cardes, &c. on mettra le malade dans un lieu où l'air soit sec & sain, on lui fera faire le plus d'exercice qu'on

pourra, à pied ou en voiture, il boira un peu de bon vin vieux avec de l'eau de chiendent, ou une eau de rhubarbe legere. On lui fera des frictions sur tout le corps avec la flanelle, on appliquera sur le ventre les topiques N°. 9.

§. 475. On lui fera prendre tous les jours des sucs exprimés des plantes apéritives N°. 7, dans du petit lait, ou au moins des décoctions de ces mêmes plantes. Ce remede manque rarement d'avoir son effet, surtout si on le prend dans le Printems; les vertus fondantes & apéritives sont alors à un plus haut degré dans les plantes, que dans les autres saisons : lorsqu'on manque de ces plantes fraîches, on doit faire des décoctions de racines de chiendent, d'asperges, d'oseille, de patience, de chelidoine, que l'enfant prendra de trois en trois heures par verrées; on mettra dans le premier verre du matin pris à jeun, un gros de sel de glauber, ou de sel de duobus, ou une prise du N°. 23. L'extrait de cigüe N°. 55, est un remede excellent, & qu'il sera aisé de faire prendre aux enfans. On purgera tous les dix à douze jours avec la poudre N°. 37; ou le syrop de chicorée composé. Lorsque le ventre sera désenflé & mollet, on fera

prendre quelque tems une eau minérale legere, naturelle, comme celles de Passy, de Forges, ou artificielle comme N°. 83.

Catharre suffocant.

§. 476. Dans cette maladie, une des plus vives qu'il y ait, qui attaque subitement surtout les vieillards, les enfans, & ceux qui ont un tempérament humide & pituiteux, & qui est quelquefois épidémique, la respiration se fait si difficilement, & l'oppression est si grande, que le danger de la suffocation est des plus pressans, & que le malade meurt quelquefois dans le moment de l'attaque, ou peu d'heures après.

Je ne parle point de la suffocation causée par l'ouverture d'un abcès dans la poitrine (voyez §. 64), ni de celui qui est une suite de la paralysie des organes de la respiration; mais seulement de catharres qui viennent d'une abondance de sérosités plus ou moins âcres, qui remplissent la poitrine, ou se jettant sur les nerfs, les mettent en convulsion; ou de l'humeur de la petite vérole, de la rougeole, ou d'une autre éruption qui n'est pas sortie, ni n'a pas été évacuée entiérement, & qui se porte sur les organes de la respiration; ou d'une gran-

de quantité de ſang qui remplit plus qu'il ne faut les vaiſſeaux de la poitrine, ou s'y coagule, toutes choſes qui interceptent la reſpiration.

§. 477. Dans le catharre ſouffoquant, outre la difficulté de reſpirer, il y a douleur de poitrine, ſentiment de peſanteur, voix entrecoupée, ſueur ſurtout au viſage, gonflement des vaiſſeaux de la tête, anxiétés ou angoiſſes, agitation continuelle, effort pour touſſer, ronflement, ſifflement ou rallement, les battemens du pouls ſont foibles, éloignés, quelquefois fréquens, & ſouvent inégaux. Le malade eſt ſans force, il ſue, une pituite viſqueuſe ou une écume lui ſort de la bouche; il faut, ſans perdre un moment, le ſaigner une, deux & trois fois, juſqu'à ce que la reſpiration devienne plus facile, dans les intervalles des ſaignées, on lui donnera des lavemens d'abord ſimples, puis purgatifs, il mettra ſes pieds dans l'eau chaude, on lui fera des frictions ſur les extrémités inférieures avec la flanelle.

§. 478. Lorſque ces ſecours ne ſuffiſent pas, ſi le malade eſt pituiteux, ſujet aux catharres, aux fluxions, ou qu'il ait eu quelque maladie de peau maltraitée,

ou une éruption rentrée ou qui n'a pas sorti suffisamment, on lui fera prendre un vomitif N°. 34, ou un purgatif No. 21, & on appliquera une emplâtre vésicatoire N°. 35, au bras ou à la nuque. Si c'est un enfant, aussi tôt après la première saignée, on appliquera l'emplâtre vésicatoire; on donnera toutes les demi-heures une cuillerée de la potion No. 8, & dans les intervalles, la prisane No. 2. Lorsque la violence des accidens diminue; mais que les crachats sortent rarement en petite quantité & visqueux, & que l'on entend un rallement dans la poitrine, on donnera de trois en trois heures une cuillerée du N°. 8, auquel on ajoutera hypecacuana, iris de Florence & Kermes minéral, de chaque trois grains. Quand le catharre traine en longueur, on doit suivre le régime §. 351 & suiv. en ajoutant seulement un peu de vin ou d'élixir de propriété, comme cordiaux nécessaires pour ranimer les forces.

Colique néphrétique.

§. 479. La douleur est aigüe & fixe dans les reins & leurs environs; elle se fait sentir continuellement, ou par in-

tervalles dans tout le trajet oblique que font les vaisseaux destinés à conduire l'urine depuis les reins jusqu'à sa sortie. Chez les hommes, les testicules se retirent, & il y a douleur : chez les femmes, la douleur est dans l'aine.

Au commencement, les urines sont en petite quantité, claires, puis elles sont sanglantes & chargées de gravier. Il y a nausée, vomissemens, douleur d'estomac, défaillances, sueurs, constipation, envie d'uriner : on sent de l'engourdissement à la jambe du côté où est la douleur ; la fiévre survient, elle est irréguliere & le pouls inégal.

§. 480. Les moyens de calmer cette colique, sont les saignées répétées deux, trois fois en douze heures, & plus si le mal est toujours le même : les lavemens fréquens N°. 6, la ptisane N°. 1, ou le petit lait N°. 17 ; la poudre N°. 20 ; du savon en pilules, ou fondu dans la ptisane, jusqu'à trois gros par jour ; les fomentations sur les reins N°. 9, les demi-bains, les bains où le malade restera long-tems. On aura soin de ne pas le laisser coucher sur la plume, & dans un lit où ses reins soient trop échauffés : on donnera deux & trois onces de syrop diacode par demi-cuillerées dans le jour,

ſi les douleurs ſont exceſſives & avec convulſions. Cette colique étant ſujette à retour, on conſultera un Médecin pour la prévenir.

§. 481. On ſuivra le même traitement dans l'inflammation des reins, qui a tous les ſymptômes de la colique, mais beaucoup plus de chaleur aux reins & aux lombes, de fiévre, des douleurs plus aigües, des urines aqueuſes ou très rouges, en petite quantité, & ſans ſédiment. Dans le cas où les ſaignées n'auront pas été faites aſſez tôt, & où le mal ſera inſurmontable par ſa nature; il ſe formera un abcès (voyez §. 283); alors il faut avoir recours au Médecin & au Chirurgien.

Coqueluche.

§. 482. La coqueluche eſt cette toux redoublée, preſſée, opiniâtre, qui ſe renouvelle à des intervalles plus ou moins éloignés. On appelle ces accès des quintes; la toux eſt tantôt forte & rauque, tantôt aigre & glapiſſante, preſque continue pendant la quinte, avec des ſifflemens ou heurlemens; la reſpiration ſe fait très difficilement, ſur tout le mouvement qu'on appelle inſpiration, par lequel l'air entre dans la poitrine; alors

le malade eſt prêt d'être ſuffoqué. Il ne ſort preſque rien pendant la plus grande partie du tems que dure la toux, ou tout au plus un peu de pituite claire ; mais vers la fin de la quinte le malade rejette une matiere viſqueuſe, glaireuſe, ſi gluante qu'il faut la lui tirer de la bouches avec les doigts; il y a des mouvemens convulſifs, violens dans tout le corps; le malade vomit, ſurtout s'il n'y a pas longtems qu'il a mangé, & les repas ſont ordinairement ſuivis de quintes violentes. Le ſang s'accumule dans les vaiſſeaux de la tête, les gonfle, rend tout le viſage rouge, violet, & même noir. Il y a irritation, douleur au creux de l'eſtomac avant la toux & après. Le plus ſouvent la coqueluche eſt ſans fievre, ſurtout dans les commencemens. Cette maladie attaque principalement les enfans, quelquefois les adultes; ſouvent elle eſt épidémique parmi les premiers, & quelquefois parmi les ſeconds. Elle eſt cauſée par les dérangemens de la digeſtion, joints à la tranſpiration ſupprimée.

§. 483. Lorſque le malade eſt un enfant qui tette, on examinera le lait de la nourrice ; s'il n'eſt pas bon, on lui en donnera une autre, ou on le nourrira de panade, d'eau de ris, d'eau d'orge, de

gruaux, de bouillons. Il ne mangera point de bouillie. On mettra tout autre malade au régime des convalefcens, & on le garantira furtout du froid & de l'humidité. L'exercice eft très bon, mais il doit être modéré, pour ne point exciter des quintes. Lorfque les fymptômes, comme la toux, la difficulté de refpirer, la couleur du vifage, le tempérament fec & fanguin du malade, font craindre pour fa vie, & qu'il ne fe rompe des vaiffeaux dans la poitrine par les efforts de la toux, on fera bien de le faigner; ce qui ne feroit pas néceffaire, fi les accidens étoient moins grands ou moins preffans. On donnera pour boiffon la ptifane N°. 12; on tiendra le ventre libre, avec des lavemens donnés tous les jours N°. 6; on fera vomir avec les poudres N°. 33 ou 34; puis on purgera avec le N°. 22, ou le fyrop de chicorée compofé. Après ces évacuations, fi la coqueluche n'eft pas totalement paffée, on donnera de trois en trois heures, une cuillerée de la potion N°. 8, auquel on ajoutera kermes minéral, N°. 24, fix grains, & autant de poudre d'iris de Florence. S'il y a infomnie, on mettra dans la ptifane une ou deux têtes de pavot, ou deux pincées de feuilles de

coquelicot. C'eſt un uſage pernicieux, que celui de l'huile dans la coqueluche ; voyez §. 357. Pour rétablir les digeſtions ; on donnera la poudre N°. 14 : & ſi la maladie étant totalement guérie, il reſte une petite toux ou de la foibleſſe, le lait de vache coupé avec une décoction d'orge ou d'iris, les diſſipera.

Dartres.

§. 484. On donne ce nom à des puſtules ou boutons de différentes groſſeurs, & quelquefois preſque imperceptibles, ſéparés ou réunis en tas, avec douleur & demangeaiſon. Ces boutons, s'étendent de proche en proche, & y portent la douleur & la démangeaiſon, qui ceſſent quelquefois où elles avoient commencé. Quand on les gratte, il en ſort une eau viſqueuſe & âcre, qui, en ſéchant, forme une croûte. Toutes les parties du corps, mais ſurtout le viſage, les cuiſſes, les parties de la génération ſont ſujettes à ce mal, qui le plus ſouvent forme des plaques aſſez grandes, de différentes figures.

§. 485. On ſaignera le malade du bras ; il fera uſage de ptiſane de racine de chicorée amere, ou de celle N°. 25 ;

& si le mal est opiniâtre, de la ptisane N°. 74, à laquelle on ajoutera, dans leurs saisons, les jus d'herbes N°. 7, & du petit lait rendu laxatif avec le sel de duobus, ou la crême de tartre No. 23, alternativement pendant une douzaine de jours. Ce mal n'empêchant point de vaquer à ses affaires, il est inutile de prescrire au peuple d'autres remedes qui ne feroient pas faits. On purgera avec le No. 21, tous les huit jours. Il faut se garantir du froid, de l'humidité, ne point manger d'alimens salés & âcres, boire peu de vin, se nourrir de lait, d'alimens farineux, de légumes, de fruits.

§. 486. Les topiques font souvent du mal dans les dartres. En général, il faut s'en abstenir jusqu'à ce qu'on ait pris pendant quelque tems des remedes internes; alors on se contentera, dans les dartres rongeantes, vives & douloureuses, d'appliquer une toile trempée dans un jaune d'œuf délayé avec une eau de safran, ou de morelle, ou de cigüe: les dartres séches peuvent être humectées avec de la salive, ou de l'eau de sel marin, ou de l'eau avec un peu de vinaigre: on les couvrira du sparadrap No. 64: si la dartre est maligne ou rebelle, on appliquera le No. 51. On peut

ſubſtituer à ce traitement, celui qui eſt marqué §. 261 & ſuiv.

On emploiera les mêmes remedes dans les cas d'ébullitions, échauboulures, boutons, rougeurs au viſage.

Ecrouelles, Humeurs froides.

§. 487. Les écrouelles ſont des tumeurs ſituées ſous la peau; elles ſont fort longtems ſans douleur, ſans chaleur, ordinairement mobiles, liſſes & unies; tantôt cedant un peu, & ſeulement pour un moment, à l'impreſſion des doigts, tantôt très dures. Ces tumeurs ſont des glandes groſſies & enflées par le ſéjour de la lymphe, qui eſt l'humeur qui s'y prépare & s'y conſerve. Toutes les glandes ſont le ſiege de cette maladie. Les cauſes de cette maladie, ſont un vice héréditaire de la lymphe qui produit ſon épaiſſiſſement, le virus vérolique des peres & meres, la mauvaiſe nourriture de quelque genre que ce ſoit, lait, eau, fruits non mûrs, &c. le froid, ſurtout s'il frappe les glandes du cou; c'eſt pourquoi ces glandes ſont le plus ſouvent attaquées dans les enfans de la campagne, qui ordinairement n'ont point le cou couvert: les coups & contuſions des

glandes, qui détruisent leur organisation ; la mauvaise conformation de ces glandes. Les tumeurs écrouelleuses sont d'abord petites, paroissent dans peu d'endroits, ne changent point la couleur de la peau ; le plus souvent les glandes du col, des aisselles, sont les premieres affectées ; mais de quelque côté qu'elles commencent, si on n'y remédie dès qu'elles se manifestent, elles s'étendent à toutes les glandes dont elles sont proches, & ensuite l'humeur écrouelleuse gagne celles qui sont répandues par tout le corps, internes & externes, & toutes les articulations.

§. 488. Cette maladie est ordinairement très longue, difficile à guérir, surtout si elle est héréditaire, ou dans un sujet foible & mal constitué, & dans les adultes ; mais il y a beaucoup à esperer, si elle se trouve dans des enfans, depuis peu de tems, dans des sujets bien constitués, qui ont peu de glandes écrouelleuses, & qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté, tems où la nature est souvent venue à bout de les dissiper sans aucun secours. C'est pourquoi il importe de faire de bonne heure tout ce qu'il est possible pour guérir une maladie si opiniâtre, & qui d'ailleurs peut avoir des suites

fuites très funestes, si elle subsiste long-tems. Le traitement de cette maladie est très long ; le malade comme le Médecin doivent s'armer de patience, & ne s'attendre qu'à des progrès presque insensibles.

§. 489. Si le malade est d'un tempérament sanguin, & dans l'état décrit §. 537, il sera saigné : s'il est dans celui qui est décrit §. 544, il sera purgé avec la potion No. 46, ou la poudre N°. 21 ; ou même on le fera vomir avec un des remedes N°. 33 ou 34 ; puis on le mettra à l'usage de la prisane laxative N°. 79, dont il prendra deux verres le matin, à deux heures de distance, & un le soir. On ajoutera dans le Printems & l'Eté, à chaque verre de cette boisson, deux onces des sucs de plantes fondantes No. 7 ; on fera prendre tous les matins à jeun, deux pilules N°. 80, ou l'extrait de cigüe N°. 55, & on purgera tous les douze jours avec la poudre N° 21.

§. 490. Cette maladie étant fort longue, il faut, au bout de quelque tems changer de médicamens, tant à cause du malade qui prendroit du dégoût, & peut-être de l'aversion, que parceque le corps s'habituant aux remedes, ils ont beaucoup moins d'effet. Ainsi on pourra subs-

tituer à la ptisane, deux bouillons par jour faits avec le veau, les racines de patience, chicorée sauvage, oseille, fraisier, pissenlit, polypode. Un moment avant de retirer le pot du feu, on ajoutera une demi-poignée de quatre des plantes suivantes, bourrache, buglose, chicorée sauvage, aigremoine, cresson, poirée, pourpier, laitue, pimprenelle, ortie, cerfeuil; on fera fondre un gros de sel de glauber dans chaque; on préparera de la même façon un apozeme, en retranchant le veau, & l'usage sera le même. On pourra aussi faire boire de tems en tems, pendant une huitaine de jours, la ptisane des bois N°. 71; ou du petit lait, en y mêlant les jus d'herbes ci-dessus, ou les y faisant infuser, ou en y faisant fondre quelque sel, comme de glauber, de duobus, de sedlitz, terre foliée de tartre. On peut substituer aux pilules celles N°. 18, en observant, quelque remede qu'on donne, de purger tous les dix à douze jours avec la poudre N°. 21, ou autre purgatif. Si l'estomac du malade se dérange, on donnera la poudre N°. 14; s'il vient du dévoiement, on purgera avec le N°. 50, en s'abstenant pendant quelques jours des autres remedes. Ceux qui se trouveront

près de la mer, doivent boire de cette eau environ une chopine par jour; c'eſt un très-bon fondant. L'uſage des eaux thermales ou chaudes, ſavoneuſes, ſulphureuſes, comme celles de Bareges, de Cauterets, de Bourbonne, de Balaruc, de Bourbon, &c. ne peut être trop recommandé à ceux qui en ſont proches.

§. 491. On appliquera ſur les tumeurs écrouelleuſes, les emplâtres de *vigo cum mercurio*, de *ranis cum mercurio*, de ſavon, de cigüe, diabotanum, diachilum, *cum gummi*; mais s'ils cauſent de la démangeaiſon, chaleur ou inflammation, il faut les ôter.

§. 492. On doit favoriſer l'action des remedes par le régime; ſouvent on lui doit la guériſon des maladies chroniques ou longues; un air pur, ſerein, ſec; les lieux élevés; l'exercice à pied, à cheval, en voiture un peu rude; le ventre libre naturellement, ou par l'effet des remedes ou des lavemens; une nourriture ſaine, aiſée à digérer, priſe avec modération; du pain bien cuit, des viandes rôties, grillées; des fruits cuits; les eaux legeres, douces, du vin vieux & bon; un ſommeil modéré; la tranquillité de l'ame, le contentement, la gaieté, la diſſipation prêtent des for-

ces à la nature, pour vaincre le mal conjointement avec les remedes.

§. 492. Lorsque l'on a à traiter des écrouelles devenues rouges, douloureuses & enflammées d'elles-mêmes, ou par des topiques trop actifs, on saignera une ou deux fois; on mettra au régime §. 29; on emploiera les topiques émolliens N°. 9, le N°. 59, ou l'emplâtre de mucilages, jusqu'à ce qu'on ait calmé & dissipé l'inflammation.

§. 493. Quand, à la suite de l'inflammation qu'on n'a pas pu résoudre, ou sans inflammation sensible & sans qu'on s'en soit apperçu, il s'est fait une suppuration dans la tumeur: dès que l'on en sera certain, on appliquera des cataplasmes, de pulpes d'oseille, d'oignon de lys, de vieux levain, de basilicum, d'escargots, jusqu'à ce que la glande paroisse parfaitement fondue; si elle ne s'ouvre pas d'elle-même à l'extérieur, on l'ouvrira avec la pierre à cauterre ou avec le fer, de peur que le pus ne fasse du ravage intérieurement, en cariant les os, & détruisant les chairs voisines; mais il faut dès-lors avoir recours à un bon chirurgien.

Lorsque la tumeur est ouverte ou suppure, il en sort une matiere purulente,

visqueuse, blanchâtre ou jaune, sans mauvaise odeur. On pressera un peu la tumeur dans tous les sens, pour qu'il ne reste point de pus; on injectera une legere infusion de cigüe pour nettoyer la plaie, après quoi il faut appliquer un plumaceau enduit de l'onguent N°. 68, & recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 69 : on change le plumaceau deux fois le jour, & la compresse trois fois.

S'il survient des callosités, des chairs fongueuses; s'il y a des fistules, carie, on doit avoir recours au Chirurgien, qui agira suivant l'état du mal.

Enflure des Jambes.

§. 494. Les pieds & les jambes ont plus de grosseur qu'ils ne doivent en avoir comparés au reste du corps, ils sont dans l'état décrit §. 441. Il y a engourdissement & difficulté dans le mouvement de ces parties; je ne parle point de l'enflure des jambes, qui précede & accompagne l'anasarque, l'ascite; on ne peut la guérir qu'en dissipant ces maladies. On voit très souvent des jambes enflées à la suite des fiévres intermittentes &

continues, de l'asthme, des érésipelles, de la dyssenterie, du dévoiement, de la plûpart des longues maladies aigües ou chroniques, des grandes évacuations, & des longues veilles. Les Femmes grosses, celles dont les regles sont supprimées, ou beaucoup diminuées, ou prêtes à finir, y sont fort sujettes. Dans tous ces cas, l'enflure est ordinairement sans danger ; souvent elle se dissipe pendant la nuit, & recommence le matin pour augmenter jusqu'au soir.

§. 495. L'enflure des jambes diminue souvent sans faire aucun remede, à mesure que la convalescence s'affermit, & que les forces reviennent après l'accouchement & l'apparition des regles. Si cela n'arrive pas, il faut faire un peu plus d'exercice, employer les frictions avec la flanelle chaude, les fomentations aromatiques & spiritueuses, des sachets de sel, de cendres, des bandes qui serrent un peu : on prendra des alimens secs, on boira peu, & seulement du vin vieux pur. On donnera matin & soir, une prise du N°. 20, dans une tasse d'infusion de fleurs de sureau ; & si les digestions ne se font pas parfaitement bien, on donnera une prise du N°. 14. Enfin cela ne suffisant pas, on aura recours à

la potion N°. 8, dont on prendra deux ou trois cuillerées par jour. Il y a des personnes très grasses, de grands mangeurs ou buveurs, des gens âgés, hommes & femmes, qui ont presque toujours les jambes enflées. Le plus souvent il seroit difficile de l'empêcher, & quelquefois dangereux.

§. 496. Il se fait quelquefois des crevasses, des ouvertures, par lesquelles il sort une eau, rousse âcre; cette évacuatiou peut être utile; mais ces plaies sont souvent long tems sans se fermer: la gangrène même s'y met quelquefois. Le malade doit se tenir couché, ou au moins la jambe doit être soutenue horisontalement, & tenue chaudement: sa nourriture sera celle des convalescens. Il sera purgé de tems en tems avec la poudre N°. 21. Il prendra une fois le jour un prise du N°. 14: on mettra sur la jambe un plumaceau couvert de l'onguent N°. 63.

Les mains & le visage enflent aussi dans les mêmes cas que les jambes, mais beaucoup plus rarement, & se guérissent plus promptement: s'il y a gangrene, on appellera un Chirurgien.

Engelures.

§. 497. Il vient aux doigts des mains, des pieds, aux oreilles, aux talons, aux levres, au nez, des enfans surtout, & principalement en Hiver, quand ces extrémités sont exposées au froid, & passent subitement du chaud au froid, & du froid au chaud, une enflure ou un gonflement qui dans les commencemens paroit blanc avec peu de chaleur & de douleur; mais si l'on expose le mal au froid, il est bien-tôt accompagné de rougeur, douleur, chaleur, demangeaison, picotement, difficulté de remuer les parties attaquées, ou engourdissement. Souvent ces tumeurs se guérissent sans remedes: mais quelquefois, ou par la nature du mal, ou par la mauvaise méthode qu'on aura suivie, soit en les exposant au feu, soit en y appliquant des topiques irritans; quelquefois, dis-je, la rougeur, la chaleur augmentent, l'enflure s'enflamme, devient livide; il s'amasse une sérosité âcre, qui forme, sous la surpeau, des cloches ou vessies, & qui après avoir rongé sur la peau, paroît au-dehors; ces gersures ou crevasses dégénerent souvent en ulceres,

dont il ne sort d'abord qu'une sérosité, & ensuite une espece de pus séreux en assez grande abondance.

§. 498. Ceux qui ont des engelures, ou qui y sont sujets, doivent apporter toute leur attention à se garantir du froid ; & surtout à en défendre les parties affectées, ou sujettes à l'être. Il faut éviter de passer subitement du froid au chaud, & du chaud au froid. Lorsque les engelures ne seront encore que des tumeurs blanches, ou peu douloureuses & peu enflammées, on fera mettre la partie malade dans une décoction de plantes aromatiques, comme sauge, romarin, lavande, &c. faite dans le vin rouge ; on répétera ce bain une ou deux fois le jour, ou la fomentation aromatique N°. 67 ; l'urine, le savon, la lessive de sarment peuvent servir au même usage. On couvrira l'engelure avec les emplâtres de mucilages, de savon, de Nuremberg, ou la toile préparée N°. 64.

Lorsqu'il survient aux engelures douleur, rougeur, demangeaison considérable & inflammation, on appliquera les topiques N°. 9, ou ceux N°. 58, 59, ou le baume tranquille ; on ne fera point agir la partie malade ; on usera des boissons délayantes & rafraichissantes. N°. 1, 2.

§. 499. Si les engelures se crevent ou se fendent, si elles rendent du pus & dégénerent en ulceres, on emploiera les fomentations ou bains ci-dessus; on lavera l'ulcere avec une infusion de cigüe; on appliquera un plumaceau enduit de l'onguent N°. 68, ou celui de céruse, & on recouvrira avec la toile N°. 64. Les eaux minérales chaudes peuvent être employées en bains & fomentations répétées dans tous les états des engelures. Si les accidens des engelures étoient au point qu'ils causassent de la siévre, il faudroit saigner une ou deux fois, & mettre le malade au régime §. 30.

Lorsqu'il y a des os cariés ou de la gangrene, il faut avoir recours au Chirurgien.

Epilepsie, Mal-caduc, tomber du Haut-mal.

§. 500. Je ne parlerai de cette maladie, que pour faire connoître ce qu'on appelle accès ou attaque d'épilepsie, & pour dire ce qu'il faut faire alors. Il n'y a point de maladie plus difficile à guérir, & très souvent elle est incurable. Ceux qui en sont atteints, doivent consulter les plus habiles Médecins dès qu'ils s'en apperçoivent, les accès ne

fussent-ils que très legers. L'épilepsie attaque plus les hommes que les femmes, & plutôt avant l'âge de puberté qu'après.

§. 501. Les accès se reconnoissent facilement aux signes suivans : Une personne tombe subitement privée de sentiment & de connoissance, avec des convulsions violentes de toutes les parties du corps, ou de quelques-unes seulement. Elle se roule par terre avec des tremblemens des pieds, des bras, de la tête ; elle tient les poings fermés, se frappe la poitrine, le ventre, & donne de la tête, des pieds & des mains contre la terre, & tous les corps qu'elle rencontre ; la plûpart jettent un grand cri en tombant ; la peau du front, celle de la tête, qui est couverte de cheveux, sont agitées ; les cheveux se dressent, les sourcils sont dans un mouvement continuel, ils se froncent ; les yeux sont fixes & hagards, ils sortent de l'orbite ; les paupieres sont dans l'agitation, elles s'ouvrent & ferment alternativement ; les globes des yeux roulent, ils se tournent de façon à ne laisser voir que le blanc ; tous les muscles de la face étant dans un mouvement perpétuel, expriment les différentes passions ; les lévres

se resserrent, s'allongent; la bouche s'agrandit; la machoire inférieure s'éloigne de la supérieure, jusqu'à se déboîter; la langue s'enfle, s'allonge hors de la bouche, elle est souvent serrée entre les dents, & coupée, le grincement de dents se fait entendre; tantôt la tête se tourne, s'agite en tous sens, tantôt elle demeure immobile, droite ou penchée en devant, en arriere, sur les côtés. Les parties internes sont également agitées de convulsions; les symptômes suivant en sont des preuves. Il y a dans l'accès, vomissemens, rots, borborigmes, écoulement des urines, des excrémens, de la semence; oppression, soupirs, palpitations de cœur, salivation abondante, ronflement ou siflement, difficulté de respirer; le sang circulant très difficilement, ou étant arrêté dans le poulmon, toutes les veines qui sont apparentes grossissent, & surtout celles du cou, de la langue & du front; le visage rougit, s'enfle, devient livide & même noir; & ce qui rend le spectacle encore plus horrible, on voit sortir par la bouche & les narines, une écume très visqueuse, & sanglante assez souvent, parceque le malade a blessé sa langue avec les dents. La sortie de l'écume termine

ordinairement l'accès : dès-lors tous les autres accidens diminuent, la respiration devient libre, quoique toujours bruyante ; il survient un profond assoupissement qui est plus ou moins long ; & lorsque le malade s'éveille, il est las, foible, triste ; il ne se ressouvient point du tout de tout ce qui s'est passé pendant l'accès, mais seulement de ce qu'il faisoit immédiatement avant. Au commencement de l'attaque, le pouls est fréquent & petit ; vers le milieu, il est fort, plein, dur ; sur la fin, il est très foible, rare & presque insensible ; en tout tems il est inégal.

§. 502. Tous les épileptiques n'ont pas dans l'accès tous les symptômes que nous venons de rapporter ; il y en a en qui ces symptômes sont de la derniere violence, & d'autres qui les ont bien moins forts. Les accès sont aussi plus ou moins longs, plus ou moins fréquens : on ne sauroit dire combien il y a de variété dans cette maladie. Nous avons donné la description des accès violens, parceque c'est à ceux-là seuls dans lesquels on périt, ou qui produisent de grands dérangemens, & laissent des impressions fâcheuses, ou enfin qui sont si fréquens, qu'on a à craindre l'apoplexie,

qu'on est obligé de porter du secours : on n'emploie point de remede dans les autres. Voici les précautions qu'on doit prendre dans tous les accès, & ce qu'on doit faire dans ceux qui sont très violens.

§. 503. On étendra le malade sur le dos, la tête & la poitrine un peu élevés, dans un lieu airé & éclairé. Pour éviter qu'il ne se frappe & ne se blesse, on le tiendra, en laissant cependant un peu de liberté pour les mouvemens convulsifs ; les empêcher tout-à-fait, seroit un moyen de les redoubler. On garantira la langue d'être mordue, dans les convulsions de la machoire, en mettant entre les dents un tampon de linge ou de peau, ou un morceau de liege, auxquels on attachera un fil pour le retirer, s'il entroit dans la bouche. On fera des frictions sur le corps & les membres, on donnera, s'il est possible, des lavemens avec le sel marin ou les purgatifs, comme le sené, la gratiole ou herbe à pauvre-homme, le vin émétique, &c. On essaiera les ligatures des extrémités ; on fera sentir de mauvaises odeurs, des odeurs fortes & spiritueuses. On fera mettre les pieds dans l'eau. Si le malade a le visage plombé ou noir, si ses mem-

bres se tordent, s'il est prêt d'être suffoqué, il faut faire une ou deux saignées du pied. La saignée, dit on sans preuves, rend la maladie plus opiniâtre; mais dans plusieurs maux inévitables, il faut choisir le moindre, & dans ce cas c'est un moyen d'empêcher la rupture des vaisseaux, l'apoplexie, les inflammations, la gangrene, les fractures des membres, &c. S'il y a des foiblesses, on donnera du vin ou quelque autre cordial, & on fera respirer du vinaigre, ou des eaux spiritueuses & des odeurs fortes.

Epreintes, ou Tenesme.

§. 504. On donne ces noms aux envies continuelles, ou du moins très fréquentes, d'aller à la selle, qui ne sont point suivies des évacuations, ou dans lesquelles on ne rend que des glaires, ou une mucosité, & quelquefois du sang & même du pus. Les épreintes sont le symptôme de plusieurs maladies, comme la diarrhée, la dyssenterie, la pierre de la vessie, les vers, les hémorrhoïdes, l'abcès au fondement. En guérissant ces maux les épreintes se dissiperont, mais elles sont quelquefois maladie principale. Alors il faudra prendre plusieurs

fois le jour le lavement N°. 6 , ou celui de tripes , dans lequel on aura ajouté deux têtes de pavot , faire des fomentations avec le lait , les décoctions des plantes émollientes , les infusions de la cigüe , de fleurs de sureau ; la vapeur de l'eau chaude , les linimens avec le cerat , le populeum , le baume tranquille.

On prendra pour boisson du petit lait, des eaux de ris , d'orge , la ptisane No. 2 , ou le lait d'amandes No. 4. On purgera avec le No. 31 , ou le No. 37.

Eruptions rentrées , Ecoulemens supprimés.

§. 505. On voit tous les jours dans le peuple des exemples du danger qui accompagne la rentrée des éruptions & la suppression des écoulemens qui duroient depuis quelque tems ; il n'est presque point de maladie que ces accidens ne produisent ; elles deviennent très difficiles à guérir , parcequ'on ne demande le plus souvent du secours que lorsqu'elles sont invétérées , qu'on fait trop peu d'attention à ces deux genres de causes , & qu'on les attribue à des choses beaucoup plus récentes ; c'est pourquoi dans presque toutes les mala-

dies, il faut demander si le malade n'étoit point sujet à quelque écoulement, n'a point eu quelque maladie de peau.

§. 506. Lorsque quelque éruption, comme croûtes de lait, galles, rougeole, petite vérole, dartres, éréfypelles, boutons, abcès, suintemens aux oreilles, au nez; sueurs abondantes aux aisselles, aux pieds, à la tête; en un mot, toute éruption ou écoulement habituel, lors, dis je, que ces éruptions rentrent avant que toute l'humeur que la nature préparoit à chasser par-là soit sortie, & que ces écoulemens s'arrêtent, soit que la nature n'ait plus assez de force pour continuer l'éruption & l'écoulement, ou que par un mauvais régime, ou des remedes faits mal-à-propos, on la repousse, on l'arrête; ce qui sortoit par ces moyens, se jette sur quelque partie interne du corps, & elle y produit souvent des desordres irréparables, avant qu'on s'en soit apperçu. De-là les phtisies ou suppurations au poulmon si fréquentes, les convulsions dans les enfans & les adultes, l'épilepsie, l'asthme, la difficulté de respirer, les coliques, les douleurs vagues, les dépôts dans toutes les parties du corps.

§. 507. Il faut avertir tous ceux qui

ont quelque éruption ou écoulement ; de le favoriser, de ne rien faire qui puisse l'arrêter ; & si après que cela sera arrivé naturellement , §. 418 , ils se sentent quelque mal , de demander du secours ; alors il faudra se tenir chaudement pour favoriser le retour de l'éruption , l'écoulement ou la transpiration ; boire abondamment du thé de sureau avec le nitre ; prendre deux prises par jour de la thériaque des pauvres , suivre les traitemens marqués aux articles éréſypelles & dartres ; se purger souvent , user d'alimens farineux , faire des frictions , employer les bains de pieds , faire sa boisson ordinaire de la prisane No. 71 seule , ou coupée avec du lait ; de celles No. 25 , 74 , 79 ; se mettre au lait de vache ou de chevre. Si le danger est prochain , on appliquera des sinapismes , ou une emplâtre vésicatoire , le plus près du mal qu'on pourra , à la nuque , entre les épaules , aux bras , aux jambes , aux pieds , ou à la partie qui étoit le siege du mal , si cela est possible. Dans le cas de galle rentrée , le plus sûr est de la redonner. Lorsque tous les remedes seront insuffisans , on emploiera les sinapismes & vésicatoires comme ci - dessus.

Etouffement, Suffocation.

§. 508. On voit tous les jours des gens sans respiration, sans pouls, sans mouvement, sans sentiment, pâles, froids, prêts à être suffoqués pour avoir respiré la vapeur du vin dans des celiers, celle du charbon allumé dans des chambres où l'air n'a pas assez de communication avec celui du dehors pour se renouveller, celle des cloaques & autres endroits où l'on remue des immondices, fumiers, eaux croupies, &c. ou qui ont été long-tems fermés. Il faut se hâter de faire respirer l'air libre, faire sentir & même avaler quelque liqueur forte, spiritueuse, ou un peu de vinaigre, secouer un peu, jetter de l'eau froide sur le visage, souffler dans la bouche en serrant le nez. Si cela ne les rappelle pas, il faut saigner au plutôt du bras, puis du pied, donner des lavemens âcres avec du tabac, de la gratiole, ou herbe au pauvre homme, faire des frictions, exciter le vomissement en chatouillant le gosier avec une plume, envelopper très chaudement les parties froides. Toutes les fois que l'on est obligé d'ouvrir un cloaque qui est resté long-tems

fermé, il faut éviter de recevoir la premiere vapeur qui en sortira : elle est mortelle ; & lorsqu'il est ouvert, il faut y jetter de la paille enflammée à plusieurs reprises avant d'y entrer.

Goutte remontée.

§. 509. Quoique cette maladie ne soit pas commune parmi le peuple ; cependant comme on l'y rencontre quelquefois, & qu'il est des cas où elle demande les secours les plus prompts, il est à propos de savoir ce qu'il faut faire alors. Lorsqu'une personne qui a la goutte aux pieds ou aux mains, ou à quelque autre articulation, a une goutte vague ; c'est-à-dire qui se fait sentir tantôt dans une partie, tantôt dans une autre ; ou qui est sujette à avoir dans certain tems des accès, se trouve presque subitement attaquée de léthargie, apoplexie, mal de gorge, asthme, catharre suffoquant, douleur d'estomac, néphrétique, colique, ou autre maladie ; car il n'est presque point de parties du corps sur lesquelles l'humeur de la goutte ne se jette, & elle y occasionne alors des accidens d'autant plus fâcheux, & auxquels on doit d'autant plus se hâter de porter remede que

la partie affectée est plus nécessaire à la vie.

§. 510. Il faut 1°., si l'on a le tems, faire mettre les pieds dans l'eau chaude plusieurs fois le jour. 2°. Faire des frictions très fréquentes. 3°. Saigner du pied. 4°. Appliquer des sinapismes N°. 35. On appliquera le sinapisme à la partie qui étoit anciennement le siege de la goutte; & si elle étoit fixée auparavant sur quelque partie interne, ou qu'elle fût vague, on le mettra aux pieds, à moins qu'il n'y ait un danger pressant pour la vie; dans ce cas on l'appliqueroit le plus près que l'on pourroit de la partie attaquée, afin de soulager promptement, après quoi le sinapisme appliqué aux mains, aux pieds ou à la partie anciennement attaquée, y rappelleroit la goutte. On connoîtra que la goutte a quitté le lieu où elle étoit par la cessation des douleurs, des accidens & des symptômes qui auront donné lieu d'employer les remedes & par le renouvellement de la douleur, rougeur, tumeur à la partie anciennement affectée, ou à laquelle on l'aura attirée par les sinapismes. Pendant le tems des accidens, on tiendra le malade au régime; on lui donnera pour boisson un thé de sureau

fort & nitré, & deux ou trois fois le jour une prise de thériaque No. 41, délayée dans le thé. Il faut garantir le malade du froid, & tenir bien chaudement la partie où l'on veut que la goutte revienne.

Hemorragies.

§. 511. On nomme hémorragie, la sortie du sang par quelque partie du corps que ce soit, en plus ou moins grande quantité. La cause est externe, lorsqu'un coup, une blessure, un effort, un vomitif, ou autre cause qui agit extérieurement, l'a produit; autrement elle est interne. Le plus souvent les hémorragies s'arrêtent d'elles-mêmes sans secours étrangers; il est même à propos de ne point arrêter qu'au bout d'un certain tems les hémorragies du nez, de la matrice, des hémorrhoïdes; ces évacuations sont souvent salutaires, étant ordinairement produites par la nature pour se débarrasser d'une trop grande quantité de sang; mais lorsqu'elles sont trop abondantes, qu'elles durent trop long tems, que les retours sont trop fréquens; lorsque le pouls commence à être vaillant; lorsque le visage & les lévres sont pâles & les extrémités froides, il faut diminuer l'é-

coulement & l'arrêter par dégrés. Quant aux hémorragies de la poitrine ou crachement de sang, pissement de sang, vomissement de sang, on ne doit pas différer à faire les remedes. Je ne parle point ici des hémorragies qui surviennent dans les fiévres aigües, surtout quand on n'a pas saigné suffisamment, ou qu'on use des remedes échauffans, ni de celles qui arrivent dans la fluxion de poitrine, dyssenterie, les plaies externes, &c. il en est parlé dans ces articles; il n'y a que le cas où elles sont extrêmes dans ces maladies, où on doive les arrêter par les moyens que je rapporterai.

§. 512. Dans toutes les hémorragies, on mettra le malade au régime; on lui donnera des boissons adoucissantes, délayantes, rafraîchissantes comme le petit lait, les ptisanes No. 1, 2, 4, 5, des décoctions de ris, de gruaux; elles seront au plus tiédes. Si le malade est jeune & fort échauffé, le lait d'amandes N°. 4; la poudre N°. 20, deux ou trois fois le jour; s'il prend des alimens, ce sera des crêmes de ris, d'orge, de gruaux & autres farineux; on tiendra le ventre libre par des lavemens simples; l'air que respirera le malade sera temperé, ou même un peu

au-dessous. Il gardera le lit; il ne fera que le moins de mouvement qu'il pourra; on évitera tout ce qui peut frapper vivement ses sens & exciter quelque passion, on purgera avec le N°. 31. Pour peu que l'hémorragie dure, il faut employer la saignée, que l'on répétera suivant l'abondance & la fréquence de l'hémorragie, observant l'état du malade que l'on saignera plusieurs fois coup-sur-coup; s'il est dans l'état décrit §. 537; si l'hémorragie actuelle a succedé à une hémorragie habituelle supprimée, & seulement dans les cas excessifs; s'il est foible, languissant, & d'une mauvaise santé; si l'hémorragie est si considérable qu'il y ait des foiblesses & danger éminent pour la vie, on donnera l'eau de Rabel depuis un gros jusqu'à deux gros, sur une pinte de prisane.

§. 513. Lorsque les hémorragies seront cessées, on demandera à un Médecin les moyens de les prévenir, ce mal étant très sujet à retour. Dans le cas où une hémorragie actuelle aura succedé à une habituelle supprimée, il est à propos, si l'écoulement supprimé étoit des hémorrhoïdes ou de la matrice, de faire la saignée au pied, à moins que ce ne

fut une femme dont les regles dussent cesser §. 340. Le crachement, le vomissement de sang, les hémorrhoïdes fluantes ou non, arrivent assez souvent chez les femmes grosses, il est alors à propos de faire une saignée du bras. Nous ne dirons dans les articles des hémorragies particulieres que ce qui leur est propre, ainsi il faudra toujours relire ces généralités.

Crachement de sang.

§. 514. Le sang sort par la bouche, en toussant, seul, ou mêlé avec des crachats; il est d'un beau rouge, & souvent écumeux. Il y a chaleur, douleur, picotement à l'intérieur de la poitrine, difficulté de respirer, toux plus ou moins fréquente; le sang vient alors de vaisseaux ouverts dans les poulmons, & il faut d'autant plus se hâter d'arrêter l'hémorragie, qu'elle est abondante & fréquente. Il n'est pas nécessaire de laisser sortir autant de sang que dans quelques autres hémorrhagies. La saignée répétée coup-sur-coup, est le moyen le plus sûr: on se conduira du reste comme il est dit §. 512 & suiv. Le malade se tiendra au lit sur son séant, dans une chambre où l'air

soit modérément sec & chaud, les excès de chaud & froid, de sec & d'humide, sont très nuisibles, ainsi que le passage de l'un à l'autre ; il ne parlera point, voyez §. 512. Le crachement de sang étant cessé, on fera usage du lait coupé avec une infusion legere de vulnéraire Suisse, de sanicle, ou d'ortie morte.

Hémorrhoïdes.

§. 515. On a donné ce nom au gonflement des vaisseaux sanguins, qui se trouvent au bord de l'anus ou du fondement. Les hémorrhoïdes forment une ou plusieurs tumeurs plus ou moins grosses. Quand elles sont cachées dans l'intestin, & qu'elles ne paroissent qu'en allant à la selle, on les nomme internes ; & on les appelle externes, lorsqu'elles sont apparentes & ne rentrent point. Les hémorrhoïdes sont ordinairement précédées de pesanteur, de douleur dans le bas ventre, de maux de tête, & accompagnées d'épreintes, de douleurs plus ou moins vives, quelquefois d'inflammation, surtout quand on marche beaucoup, qu'on va à cheval, qu'on suit un régime échauffant. Deux causes principalement donnent lieu à cette incommodité. 1°. L'obs-

truction du foie, & tout ce qui empêche la circulation libre du sang dans le bas ventre. Alors le malade est jaune, constipé, digere mal; dans ce cas, on suivra ce qui est dit au mot jaunisse. 2°. Un sang trop épais, trop abondant, trop échauffé par quelque cause que ce soit; tempérament ou régime, voyez §. 537, N°. 1; il faut alors se faire saigner, user de la prisane N°. 2, de la poudre N°. 20. Ces remedes deviennent indispensables pour prévenir les fistules & ulceres, quand l'on est obligé de marcher beaucoup ou de monter à cheval : quand il y a inflammation dans le cas où les hémorrhoïdes sont externes, on emploiera les topiques No. 19 : le baume tranquille, l'onguent populeum, le cérat No. 64, les lavemens adoucissans en petite quantité à la fois. Les hémorroïdes que nous venons de décrire se nomment aveugles; mais très souvent elles se crevent & répandent le sang en plus ou moins grande quantité; on les appelle alors hémorrhoïdes ouvertes. Cette évacuation est presque toujours salutaire & dissipe le mal; mais si elle est excessive ou trop fréquente, voyez les signes §. 511. On fera ce qui est prescrit §. 512.

Piſſement de Sang.

§. 516. Il ſort du ſang par la voie des urines, avec ou ſans douleur ; il eſt pur ou mêlé avec l'urine ; il eſt fluide ou en grumeaux. Il y a très peu de cas où on ne doive chercher à arrêter cette hémorrhagie ; & ſi on excepte quelques vieillards auxquels elle eſt habituelle ou périodique, & auxquels elle eſt ſalutaire, puiſqu'ils ſe trouvent ſoulagés par-là de peſanteur & de douleur dans le bas ventre ; il faut dans les autres cas chercher à arrêter cette hémorragie par les moyens preſcrits §. 512. Si cet accident ſurvient après la ſuppreſſion des regles ou des hémorrhoïdes habituelles, il faut de tems en tems, ſurtout quand on ſent de la douleur dans le bas-ventre, & quand on a des ſignes de plénitude §. 537, ſe faire ſaigner ou appliquer des ſangſues aux hémorrhoïdes.

Saignement de Nez.

§. 517. Le ſaignement de nez qui vient ſoit d'une cauſe externe, ſoit d'une cauſe interne, s'arrête ordinairement de lui-même. Il eſt très ordinaire aux jeunes

gens, furtout à ceux qui font fanguins & dans l'état §. 537; alors il leur eft très falutaire & les préferve de maladies inflammatoires : il n'y a que quelques cas rares où il eft fi abondant, & où il a des retours & fi fréquens, qu'on eft obligé de le faire ceffer, voyez §. 511. On peut appliquer dans le tems de l'hémorrhagie des bandes aux bras & aux cuiffes : fi elle s'arrête, on relâchera les bandes fucceffivement; de façon qu'on mette un quart d'heure d'intervalle entre chaque bande qu'on relâche. Ce moyen étant infuffifant, on appliquera à la nuque, au front, aux tempes, aux poignets, aux mains des linges imbibés de vinaigre. Si ces tentatives ne réuffiffent point, on emploiera les moyens prefcrits §. 512.

Vomiffement de Sang.

§. 518. On rejette, par le vomiffement, du fang feul, ou mêlé avec les alimens, fluide ou en grumeaux, fouvent noir, quelquefois très fétide, fans toux. Il y a douleur, pefanteur d'eftomac, défaillances, inquiétudes, naufées, les felles font ordinairement mêlées de fang. Il faut arrêter cette hémorrhagie par les moyens prefcrits §. 512.

on ajoutera aux boiſſons les ſucs d'ortie, de millefeuille. Le vomiſſement ceſſé, il eſt à propos de donner la potion No. 31, pour évacuer le ſang qui ſe corrompt dans les inteſtins. Cette hémorrhagie n'eſt pas rare dans les femmes dont les regles ſont ſupprimées ou retardées, alors la ſaignée du pied eſt néceſſaire.

Hémorragies ſupprimées.

§. 519. Les hémorrhagies ou écoulemens ſanguins, ſurtout ceux qui ſont habituels étant arrêtés plutôt qu'ils n'auroient dû l'être, ſoit par la nature, ſoit par les remedes, ſoit par la faute du malade, donnent lieu à beaucoup de maladies des plus fâcheuſes. On voit tous les jours après les ſuppreſſions des regles, du ſaignemens de nez, des hémorroïdes, ſurvenir des inflammations au cerveau, à la gorge, à la poitrine, au bas ventre, des hémorrhagies exceſſives; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de queſtionner les malades ſur ce ſujet : s'ils ſont dans le cas de la ſuppreſſion, on doit ſaigner promptement coup ſur coup, chercher à faire reparoître les hémorrhoïdes par les ſangſues, les frictions, les lavemens de pieds; & les regles, par les

moyens conseillés §. 337. C'est rendre un très grand service à ceux qui ont quelques écoulemens sanguins habituels de les avertir, que dans le cas de leurs suppressions, & lorsqu'ils ne se rétablissent pas bientôt, il faut de tems en tems se faire saigner, surtout s'ils se sentent dans l'état de plénitude §. 537.

Jaunisse.

§. 520. Cette maladie existe chez ceux qui ont une couleur jaune plus ou moins foncée répandue sur tout le corps, & principalement remarquable à ce qu'on nomme le blanc de l'œil, un goût d'amertume dans la bouche, du dégoût, des urines jaunes qui teignent les linges qu'on y trempe comme feroit une teinture de saffran, des selles blanchâtres ou noires, des vomissemens bilieux. Lorsque la jaunisse a été précédée de douleurs vives surtout au foie, d'inflammation de cette partie, de passions violentes, de mouvemens convulsifs, de purgatifs, d'émétiques très violens, de poisons, de colique bilieuse, on mettra le malade au régime; on lui donnera la poudre N°. 20 quatre fois le jour, & pour boisson beaucoup de pe-

tit lait, de lait d'amandes, des priſanes N°. 1, 2. On fera prendre fréquemment le lavement N°. 6. On purgera avec le N°. 46, de trois en trois jours. Si la jauniſſe ſe trouve dans une perſonne qui a fait excès ou uſé long-tems de boiſſons très aigres, fort acides, aſtringentes, de liqueurs fortes & ſpiritueuſes; on fera uſage pendant très long-tems du petit lait, de lait d'amandes, d'eau de veau; on purgera de tems en tems. Si la jauniſſe eſt venue à la ſuite des fievres intermittentes, ou d'autres maladies aigües ou chroniques, on donnera fréquemment un purgatif doux comme N°. 46, la boiſſon ſera le N°. 3. On a parlé de la jauniſſe des filles, ou pâles couleurs, §. 332.

§. 521. Souvent la jauniſſe eſt cauſée par des obſtructions dans les vaiſſeaux de la bile; ſi cette maladie eſt ancienne, elle eſt très difficile à guérir. L'hypocondre ſe tend, le foie ſe durcit en tout ou en partie, il y a peſanteur, ſerrement à la région du foie, ſouvent une douleur ſourde, quelquefois des élancemens ſurtout après un exercice un peu fort, après le repas, principalement quand on a beaucoup mangé & pris des choſes échauffantes,

on se couche difficilement sur le côté droit, l'appétit se perd, la bouche devient amere. Voyez les autres symptômes §. 520. Lorsque la maladie est venue par degrés, il faut beaucoup de tems & de remedes pour la détruire. On saignera le malade une fois, ou même deux s'il est fort & sanguin, ou dans le cas §. 537; on le mettra à l'usage du petit lait N°. 17, des pilules N°. 18, & de la poudre N°. 23. On purgera avec le N°. 46; on emploiera dans leurs saisons les sucs de plantes, & on les ordonnera, comme il est dit §. 489, 490, avec le petit lait dans des des bouillons, en aposemes, en ptisanes. Les eaux de Vichy, de Plombieres, de Balaruc, seront très utiles dans cette maladie.

Inflammations.

§. 522. On a traité dans cet ouvrage de plusieurs maladies inflammatoires les plus fréquentes; il n'est pas moins nécessaire de savoir ce qu'il faut faire dans toutes les autres inflammations; leur progrès est si rapide, & le mal si difficile à réparer, que dès le moment où il y a quelques signes d'inflammations internes, & lorsqu'on ne peut avoir aussi

tôt le Médecin, on doit, en attendant; agir pour soulager le malade, cela est d'autant plus aisé, qu'on se trompe difficilement sur l'existence de la maladie, & que les secours sont presque toujours près des malades. Toute inflammation interne est accompagnée des symptômes suivans : une fievre aigüe & continuelle, des douleurs plus ou moins vives, suivant la sensibilité de la partie malade, & qui augmentent beaucoup lorsqu'on la touche; beaucoup de chaleur à cette partie; le pouls est dur, fréquent, pour l'ordinaire, petit & inégal, il y a souvent une tumeur, les urines sont très rouges & claires. Le malade se plaint de maux de tête, de frissons, de soif, d'insomnie, d'anxiété, de foiblesse; il sent dans le lieu du mal des battemens qui répondent aux battemens du pouls : il y a des symptômes particuliers qui caractérisent pour l'ordinaire le lieu de l'inflammation; la douleur, la chaleur y sont très grandes, & font que le malade l'indique assez exactement : si la gorge est attaquée, voyez §. 97: si c'est la poitrine, voyez §. 45, 54 : si c'est l'estomac ou les intestins, voyez §. 279 : si c'est la matrice, voyez §. 348 : si ce sont les reins, voyez §.

479. Ce ne sont pas-là les seules inflammations internes que l'on ait occasion de voir, presque toutes les parties du corps peuvent être attaquées de ce mal.

§. 523. Mais quelque soit le lieu de l'inflammation, on doit suivre à peu de chose près la même conduite dans le traitement, & on ne peut pas employer des remedes plus puissans dans toutes les inflammations, que ceux dont nous allons parler. On mettra le malade au régime §. 30; sa boisson sera le N°. 1, 2, dont il prendra un verre toutes les demi-heures; on saignera le plutôt qu'il sera possible, coup-sur coup, deux, trois fois en douze heures, & plus, si le mal est opiniâtre & ne diminue pas beaucoup. On fera prendre les lavemens N°. 5, 6, tous les trois ou quatre heures; on appliquera les topiques N°. 19, sur la partie qui est douloureuse & brûlante, & on les renouvellera souvent. Lorsque ces secours ont calmé le mal, on doit tenir encore trois ou quatre jours le malade au régime, crainte de rechûte. S'ils sont insuffisans par la nature du mal, ou employés trop tard, il se forme un abcès dans la partie malade, ou la gangrene s'y met. Voyez §. 60, 80, 283.

Incontinence d'urine. Diabetes.

§. 524. Les urines ſortent involontairement & ſans ſe faire ſentir : cette incommodité eſt continuelle ou intermittente. Les enfans, les vieillards, les femmes groſſes, celles qui ont été bleſſées dans l'accouchement, y ſont ſujettes. Il n'y a preſque point de guériſon à eſpérer dans les cas de paralyſie ou de relâchechement exceſſif; ſi la maladie eſt ancienne, voyez un Médecin; ſi on a été bleſſé on doit voir un Chirurgien.

§. 525. Les urines qui ſont ſi abondantes, qu'elles ſemblent ſurpaſſer la boiſſon qu'on a priſe, qui reſſemblent à ce que l'on a bu, qui ſont crües, claires, un peu huileuſes, ſont une autre maladie appellée *diabetes.* Il y a envie d'uriner continuelle, foibleſſe, chaleur interne, ſéchereſſe, fievre lente.

On doit remédier à ces maux le plutôt qu'il eſt poſſible : on donnera des purgatifs doux répétés No. 11, 37, des boiſſons un peu adſtringentes, telles que l'eau où l'on a éteint un fer ou une brique rouge; les vins très hauts en couleur; le cachou, le maſtic, à la doſe d'un gros dans une pinte d'eau réduite à chopine; la poudre No. 14.

Maladies Epidémiques.

La Suete.

§. 526. Cette maladie se déclare ordinairement la nuit : les malades, en se réveillant, se trouvent dans des sueurs abondantes, une chaleur très grande & un accablement universel, il y a douleur de tête, d'estomac, difficulté de respirer, soif ardente, angoisse, démangeaison, le visage & tout le reste du corps sont rouges & enflammés, les yeux sont étincelans, la langue est blanche, le pouls est fréquent, plein, dur. Vers le troisieme ou quatrieme jour, la fievre augmente, il survient du délire, qui très souvent est suivi d'une éruption miliaire générale plus ou moins nombreuse ; quelquefois ce sont des taches rouges si pressées, qu'on croit voir une éréspypelle sur tout le corps. Lorsque la maladie est plus avancée, il paroit encore des taches pourprées semblables à des morsures de puces ; d'autres fois il s'éleve sur le col, le devant de la poitrine & du bas ventre, de petites pustules transparentes remplies d'une humeur corrosive, qui sont d'un mauvais augure. Cette maladie inflammatoire emporte la plus grande partie de ceux qu'elle attaque dans les cam-

pagnes, parcequ'on augmente encore l'inflammation par le régime & les remedes échauffans, tandis qu'on doit employer les remedes & le régime rafraîchissans, sinon la gangrene se met dans les parties internes, ou des vaisseaux s'y rompent, & le malade périt ordinairement du quatriemè au cinquieme jour de sa maladie.]

§. 527. Il faut mettre au régime dès le moment où la maladie s'annonce, faire une saignée ample que l'on répétera de trois en trois heures, jusqu'à ce que la fiévre, la dureté du pouls, l'ardeur, la sueur soient beaucoup diminués; on donnera quatre lavemens par jour. Le malade doit boire toutes les demi-heures un verre de petit lait, dans lequel on mettra quatre fois le jour une prise du N°. 23. Lorsque les symptômes seront en partie dissipés, on donnera le N°. 33 pour évacuer l'estomac, après quoi on donnera tous les jours, pour entretenir le ventre libre, le N°. 31; ou on mettra trois grains du N°. 33, dans une pinte de petit lait, pour boisson ordinaire, au lieu du petit lait simple; en suivant ce traitement, on guérira presque tous les malades. Lorsque la fiévre sera cessée, on se condui-

ra comme il eſt dit §. 223. Il n'eſt pas de maladies dans leſquelles il ſoit plus néceſſaire d'obſerver ce qui eſt recommandé §. 33, 34, & il ne peut être que très utile, lorſque la foibleſſe n'eſt pas extrême, de tenir le malade hors du lit, tous les jours une heure ou deux ſoir & matin.

Ergot.

§. 528. On voit très ſouvent regner dans les campagnes des fiévres malignes & putrides, occaſionnées par la mauvaiſe nourriture, mais il eſt un mal encore plus terrible, produit par cette cauſe c'eſt la gangrene, qui dans le Berry, le Blaiſois, la Sologne eſt épidémique lorſque l'on y mange du ſeigle ergoté, ou qui a l'ergot; cette altération du ſeigle qui n'eſt pas rare dans les années humides, paroit être l'effet d'une piquure d'inſectes, qui forme ſur le grain une petite corne ou un ergot; d'autres la regardent comme une maladie du ſeigle; quoi qu'il en ſoit, voici les accidens qui arrivent à beaucoup de ceux qui ont mangé pendant quelque tems du ſeigle ergoté; ils ſont ſtupides ou hebêtés, & dans une eſpece d'engourdiſſement,

leur ventre devient gonflé & tendu, ils maigrissent, ils sont jaunes & si foibles, qu'ils ne peuvent se soutenir, ils ressentent de très grandes douleurs dans les jambes jusqu'au bout des pieds, & quelquefois dans les bras; la jambe ou le bras s'engourdissent, deviennent violets, la peau est froide & la gangrene paroit aux doigts des pieds ou des mains, elle commence au centre de la partie malade, car si on ouvre à l'endroit où il y a douleur, on y trouve la gangrene qui ne paroit à la peau que lorsque tout le corps en est infecté; si l'on ne remedie proptement, le mal s'étend & tue le malade en peu de tems; souvent les membres se détâchent à l'articulation & tombent sans qu'il arrive d'hémorragie; quand le mal a été à ce point, il est rare que l'on recouvre une santé parfaite. Il s'éleve dans différens endroits du corps de petites pustules ou vessies qui se remplissent d'une eau approchante du pus très clair, le pouls est concentré ou petit, & souvent difficile à sentir, le sang que l'on tire est couenneux.

§. 529. On doit recommander aux gens qui sont dans le cas d'avoir ce mal, de demander du secours aussitôt qu'ils se

ſentent attaqués. On fait dès-lors une ou deux ſaignées, elles diminuent les douleurs & les diſſipent quelquefois tout-à-fait; on enveloppe la partie malade dans un linge trempé dans de l'eau de vie & du beurre frais, juſqu'à ce que la chaleur revienne, ce qui arrive ordinairement au bout de deux jours, alors on frotte cette partie avec un baume compoſé de trois livres d'huile d'olives, trois demi-ſeptiers de vins, une de térébenthine, une demi livre de cire jaune, & deux onces de ſantal rouge; on purge enſuite, & la cure eſt terminée: s'il y a un commencement de gangrene, les os & les nerfs n'étant point encore endommagés, on l'arrêtera en trois ou quatre jours avec une eau compoſée de quatre onces d'alun calciné, trois onces de vitriol romain, & trois onces de ſel, le tout dans deux pintes d'eau réduites à une; l'eſcare ſe fait auſſi promptement qu'avec un biſtouri, après quoi on panſe avec le baume ci-deſſus juſqu'à parfaite guériſon. Lorſque les doigts des pieds & des mains ſont gâtés & morts, l'eau ci-deſſus les découvre & les détache dans les jointures, il faut alors les ſéparer ſans attendre que la nature du mal le faſſe, & panſer comme ci-deſſus; dans

tous les états on fera l'usage avec beaucoup d'avantage du N°. 14.

Ophtalmie , inflammation des Yeux.

§. 530. Dans cette maladie, la partie de l'œil, qui est ordinairement blanche, devient rouge, enflammée, brulante, avec douleur & picotement, l'œil grossit, il en sort une liqueur épaisse, ou il est très sec, la lumiere & les corps brillans lui font mal.

Quand le malade est un enfant, on lui lave souvent les yeux avec une infusion de sureau ou de safran, ou l'eau dans laquelle on a mis un peu de vinaigre ; on le purge deux ou trois fois ; si c'est un adulte, la saignée est souvent nécessaire & presque toujours très utile ; quand le mal vient de trop de sang, voyez les signes §. 534 ; alors la saignée est le remede. Mais si le malade est dans l'état décrit §. 544, la purgation est souvent aussi efficace que la saignée dans le précédent pour dissiper le mal ; la boisson sera la ptisane N°. 1, 2. Il est à propos de se tenir au régime des convalescens, de ne point s'exposer au grand air, surtout s'il fait froid ou humide, & s'il y a du vent ; on prendra garde que

pendant la nuit l'air froid ne donne sur l'œil.

Poisons.

§. 531. On appelle poisons tout ce qui étant pris intérieurement ou appliqué à l'extérieur, produit un tel effet sur le corps humain, que l'on craint les maladies ou la mort, ou des impressions qui subsistent toute la vie. Le nombre des poisons est trop grand pour les nommer ici tous, d'ailleurs c'est souvent la dose qui les rend tels. Les symptomes de poison, sont les nausées, les vomissemens, la foiblesse, les défaillances, le vertige, le tremblement, les convulsions, le hoquet, les douleurs vives de l'estomac & des intestins, le gonflement, la tension du bas ventre, les taches noires sur tout le corps, l'engourdissement, la perte de la vue, la léthargie, les sueurs froides, les extrêmités, le pouls serré, dur, fréquent, inégal, quelquefois petit & à peine sensible. Lorsqu'il n'y a que peu de tems que le poison a été avalé, il faut essayer de le faire sortir par en haut, par le vomissement que l'on excitera en chatouillant le gosier, ou en faisant boire de l'eau chaude mêlée avec de l'huile ou du beurre. S'il y a plusieurs heu-

res, le poison peut être descendu dans les intestins : on employera alors les lavemens addoucissans, ensuite les lavemens purgatifs faits avec les décoctions N°. 11, 20; on fera boire beaucoup d'eau de veau ou de poulet, de petit lait, de décoction de ris, d'orge, de gruaux, de miel, de graine de lin, des émulsions : lorsque le poison est assoupissant comme l'opium & ses préparations, la cigüe, le solanum, la jusquiame ; on mêlera à la boisson un acide, le verjus, le jus de citron, de limon, ou le vinaigre qui est très bon & facile à trouver. Si les symptomes font craindre l'inflammation de quelque partie ou l'apoplexie, il est nécessaire de faire une ou deux saignées. Lorsque le poison pris est du sublimé corrosif on donnera le N. 70.

§. 532. On doit mettre au nombre des personnes empoisonées celles qui ont la maladie appellée colique de peintres ou de plombiers, mais l'expérience a appris qu'il y avoit un traitement à suivre dans cette occasion bien différent de celui que l'on observe dans les autres cas de poison; le plomb, le cuivre, leurs préparations, avalés ou respirés (1)

(1) Un Jardinier ayant employé de vieux bois d'un treillage peint en verd à chauffer le

long-tems, l'usage de la bierre, du cidre, des vins très aigres sont les causes les plus communes, de cette colique. Les boissons aigres & celles qui étoient adoucies avec de la litharge ont fait voir cette cruelle maladie dans les campagnes, les premieres l'y ont rendu quelquefois épidémique : quoiqu'elle ne doive pas être comptée au nombre de celles qui sont fréquentes, le mal est si pressant & si funeste quand on n'y remedie pas de bonne-heure, & les moyens de secourir le malade si différens de ce que l'on peut imaginer, que l'on a crû devoir faire connoître cette maladie & les moyens de la guérir ; [on sent une douleur gravative à la région de l'estomac, cette douleur devient ensuite fort vive & poignante, occupe toute l'étendue du bas ventre, & se répand dans la poitrine, les épaules, les lombes & l'é-

four où l'on cuisoit le pain, à faire le feu pour cuire le potage & autres nourritures, & à bruler dans un poèle dont on levoit le couvercle pour mettre le bois, & qui échauffoit une chambre basse habitée tout le jour par les personnes de la maison. La ceruse & le verd de gris qui furent reçus dans l'estomac avec les nourritures & dans la poitrine par la respiration produisirent plusieurs coliques de cette nature.

pine du dos, il survient des envies de vomir, des vomissemens même, le ventre est souvent constipé plutôt retiré vers l'épine du dos & enfoncé que prominent ou saillant en devant, cette colique a cela de particulier, qu'une paralysie saisit par degrés les extrêmités supérieures, & quelquefois les inférieures à proportion que les douleurs diminuent, il survient souvent des convulsions & des accès d'épilepsie, la plûpart des malades n'ont point de fiévre, ou s'ils en ont, elle ressemble plutôt à une fievre lente qu'à une fiévre aigüe].

§. 533. On donnera 1°. un lavement fait avec une décoction de quatre gros de sené & trois onces de vin émétique trouble. 2°. Sept ou huit heures après on fera prendre un autre lavement de parties égales d'huile de noix & de vin. 3°. Le lendemain on donnera le vomitif N°. 34. 4°. Le soir après l'opération du vomitif on fait prendre un calmant composé d'un demi gros & même un gros de thériaque & un grain de laudanum. 5°. Le jour suivant on répétera le lavement & on purgera le lendemain, avec une potion composée de trois onces de sené infusés pendant douze heures dans un verre d'eau bouil-

lante, & de deux onces de syrop de nerprun. 6°. On répetera le soir le calmant. 7°. On donne pour boisson la ptisane des bois N°. 71. 8°. S'il y a des douleurs, si le malade est menacé de paralysie, par l'engourdissement ou difficulté dans le mouvement, on donnera des cordiaux comme l'élixir de propriété, celui de Garus, la thériaque N°. 41. la confection hiacinthe, si ces remedes n'operent point la guérison en huit jours au plus tard, on recommencera le même traitement.

Vomissement.

§. 534. Tout le monde connoît le vomissement qui est un mouvement convulsif de l'estomac, par lequel ce qui s'y trouve en est chassé par la bouche; le plus souvent il est salutaire, parcequ'il est produit par des amas d'humeurs qui causeroient des maladies si elles restoient dans le corps, c'est pourquoi lorsqu'il y a vomissement, ou seulement nausées, on doit le faciliter en faisant boire beaucoup d'eau tiede. Lorsqu'après le vomissement il reste encore des nausées de l'amertume dans la bouche, la langue est chargée, voyez ce qu'il faut faire §. 545.

DES REMEDES

DE PRÉCAUTION(*).

§. 535. J'ai indiqué dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations, sur l'usage des principaux remedes, qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulierement dans de certains tems, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison. Ce n'est point cependant une chose indifférente que l'usage des remedes. Il est ridicule, dangereux, criminel même, de les négliger, quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede pris à propos, quand il y a dans la machine, quelque dérangement, qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même re-

(*) Ici recommence l'ouvrage de M. Tissot.

mede, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de disposition aux maladies. Et l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureusement du goût pour les remedes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les remedes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé, par-là du secours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 536. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas; 1. quand il y a trop de sang. 2. Quand il y a inflammation. 3. Quand il est survenu, ou qu'il va survenir, dans le corps, quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, si l'on ne désemplissoit & relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions; qu'on

ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente; qu'on ſaigne, par précaution, dans pluſieurs autres cas. 4. Quelquefois pour appaiſer une douleur exceſſive, qui ne dépend point cependant de trop de ſang, ou d'un ſang enflammé, mais qu'on calme un peu par la ſaignée, afin d'avoir le tems de détruire la cauſe par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces dernieres raiſons, dans les premieres; on peut établir, que le trop de ſang, & un ſang enflammé ſont les deux ſeules cauſes néceſſaires de la ſaignée.

§. 537. L'on connoit l'inflammation du ſang, par les ſymptomes qui accompagnent les maladies que cette cauſe produit. J'en ai parlé, & j'ai en même tems déterminé l'uſage de ſaignée dans ces cas. J'indiquerai ici les ſymptomes qui font connoître qu'on a trop de ſang. C'eſt 1. le genre de vie qu'on méne. Si l'on mange beaucoup, ſi l'on mange des alimens ſucculens, & ſurtout beaucoup de viande, ſi l'on boit des vins nourriſſans, ſi en même-tems l'on digere bien, ſi l'on ſe donne peu de mouvement, ſi l'on dort beaucoup, ſi l'on n'eſt ſujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup

de ſang. L'on voit que toutes ces cauſes ſe trouvent rarement chez le payſan, ſi l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques ſemaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de ſang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus ſouvent, que de pain, de végetaux, & d'eau ; choſes peu nourriſſantes. Une livre de pain, ne fait peut-être pas plus de ſang, chez la même perſonne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établiſſe le contraire. 2. La ceſſation de quelque hémorrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3. Un pouls plein & fort ; des veines bien marquées dans un ſujet qui n'eſt pas maigre. Un teint aſſez rouge. 5. Un engourdiſſement extraordinaire ; un ſommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité non accoutumée à ſe laſſer après quelque mouvement ou quelque travail ; un peu d'oppreſſion en marchant. 6. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une legere défaillance, ſurtout quand on eſt dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7. Des vertiges, ſurtout quand on baiſſe & qu'on releve

tout-àcoup la tête, & après le sommeil. 8. Des maux de tête fréquens auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11. Des hémorragies fréquentes, qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptomes ; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très différente, & toute opposée au trop de sang.

Quand par ces symptomes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 538. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire. Et l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très fortes, dont les seuls Medecins peuvent juger. 1. Quand l'âge est très avancé, ou qu'on est dans la premiere enfance. 2. Quand la personne est naturellement d'un tem-

pérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4. Quand les extrêmités du corps sont souvent froides, & enflées avec mollesse. 5. Quand on mange peu depuis long-tems, ou des alimens peu succulens, & qu'on dissipe beaucoup. 6. Quand on a, depuis long-tems, l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par-là même il se forme peu de sang. 7. Quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorrhagies quelconques, ou la diarrhée, les urines, les sueurs. Quand les crises d'une maladie sont déja faites par quelqu'une de ces voies. 8. Quand on est dès long-tems dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions, qui empêchent la formation du sang. 9. Quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause. 10. Quand le sang est pâle & dissout.

§. 539. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquens, une seule saignée, jette souvent dans un état absolument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réiterées, affoibliſſent, énervent, vieilliſſent; diminuent la force de la circulation, & par-là engraiſſent d'abord; enſuite en affoibliſſant trop, & en détruiſant enfin les digeſtions, jettent dans l'hydropiſie. Elles dérangent la tranſpiration, & par-là, rendent catharreux. Elles affoibliſſent le genre nerveux, & par-là, rendent ſujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une ſaignée; au contraire, quand elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour affoiblir ſenſiblement, elle paroit donner du bien être; mais, je le répéte, il n'en eſt pas moins vrai, que quand elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt nuiſible, & qu'on ne doit jamais ſe faire ſaigner par jeu. L'on a beau dire, que quelques jours après l'on a plus de ſang, c'eſt-à-dire, l'on eſt plus peſant qu'auparavant, & qu'ainſi le ſang eſt bien vite réparé. Le fait eſt vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la ſaignée, dépoſe contr'elle; c'eſt une preuve que les évacuations naturelles ſe ſont moins bien faites, & qu'il eſt reſté dans le corps des humeurs, qui devoient en ſortir.

L'on a bien la même quantité de ſang & au-delà; mais ce n'eſt point un ſang bien travaillé; & cela eſt ſi vrai, que, ſi la choſe étoit autrement, ſi quelques jours après la ſaignée on avoit une plus groſſe quantité de ſang ſemblable, on pourroit démontrer, que quelques ſaignées jetteroient néceſſairement un homme robuſte dans une maladie inflammatoire.

§. 540. La quantité de ſang qu'on doit tirer dans une ſaignée de précaution, à un homme fait, eſt de dix onces.

§. 541. Les perſonnes ſujettes à faire trop de ſang, doivent éviter avec ſoin toutes les cauſes qui peuvent l'augmenter (voyez §. 537 N°. 1). Et quand elles ſentent que le mal commence, elles doivent ſe mettre à une diete très frugale, de legumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire uſage, ſoir & matin, de la poudre N°. 20; boire de la ptiſane N°. 1; peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront ſe paſſer de la ſaignée, ou, ſi elles ſont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à éloigner tout le danger

qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déja invéterée.

§. 542. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du Medecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe on doit admirer les ressources de la Nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 543. L'on a dans les campagnes, un préjugé très faux; c'est que la premiere saignée sauve la vie. Il n'y a pour se convaincre de sa fausseté, qu'à vouloir regarder, & l'on verra tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la premiere saignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourut de sa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parcequ'elle a des influences facheuses. La foi qu'on a à cette saignée, fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la differe tant que le malade n'est pas fort

mal, dans l'eſpérance que ſi l'on peut s'en paſſer, on la conſervera pour une autre occaſion. Cependant le mal empire, on ſaigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de pluſieurs malades, qu'on a laiſſé mourir, afin de réſerver la premiere ſaignée pour un cas plus important.

Des Purgations.

§. 544. L'on purge ou par le vomiſſement, ou par les ſelles. Cette derniere voie eſt beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne ſe fait que par un mouvement violent & extraordinaire. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomiſſement; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déja indiqué quelques-uns), il faut ſe contenter des remedes qui purgent par les ſelles.

§. 545. Les ſignes qui ſont connoître qu'on a beſoin de purger, ſont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, ſurtout un goût amer, la langue, les dents ſales. Des raports déſagréables, des vents, des gonflemens. 2°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reſte du jour, ſuppoſé qu'elles

ne dépendent point d'une grossesse, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles. 3°. Des vomissemens de matieres ameres ou corrompues. 4°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux. 5°. Un manque d'appetit, qui s'accroît peu à peu, sans fiévre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange. 6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse. 7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissemens qui augmentent après le repas. 8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles; qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre. 9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 546. Quand ces symptômes, ou quelques-uns de ces symptômes font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée (car je ne parle point de purgatifs dans ce cas), on peut lui don-

ner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les raports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissemens même, la tristesse indiquent qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidens n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particulierement indiqués par les maux de reins, les coliques, la pesanteur dans les genoux.

§. 547. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fiévre. 3°. Quand la nature est occupée de quelqu'autre évacuation salutaire. Ainsi on ne purge point pendant des sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 548. L'on ne doit point non-plus donner l'émétique dans tous les cas dont je viens de parler; mais comme il produit des effets différens des purgatifs, il y a d'autres cas dans lesquels

on peut purger, & non-pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voyez §. 537); parceque pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre; ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point, 2°. par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nez, à des crachemens ou à des vomissemens de sang, aux femmes qui ont des pertes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies. 4° Aux femmes grosses.

§. 549. Les purgatifs souvent réitérés, ont les mêmes inconvéniens que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions, l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très violentes. Le corps ne se nourrit pas, la transpiration se dérange, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfans par les purgatifs pris mal-à-propos. Ils les empêchent d'acquérir tou-

tes leurs forces ; souvent ils dérangent leur crüe, ils ruinent les dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en sont déja atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas d'appétit. Cela est faux très souvent, & la plûpart des causes qui détruisent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a plusieurs qu'elle augmente. Les personnes dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord ; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent ; ainsi quoiqu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant ; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guérit par des remedes tout opposés. Ceux du N°. 14, 36, sont très utiles.

L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cérise, est toujours dangereux, & malgré le soulagement que ces remedes

procurent d'abord dans quelques maux d'estomac, ils détruisent réellement peu à peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoûtument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, & mourir hydropiques.

§. 550. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque tems; en se privant de tous les alimens nourrissans, & surtout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces moyens servent à surmonter, sans purgation, les différens mal-aises qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoûtumé de se purger.

§. 551. Les remedes $N_o.$ 33 & 34, sont les émétiques les plus sûrs. La poudre $N^o.$ 21, est un bon purgatif, quand il n'y a point de fiévre. Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes, on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut

bien ſe garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois ſans réuſſir à purger, & au riſque de tuer le malade, comme il eſt arrivé ſouvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doſes de petit lait miellé, ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demie de ſel de cuiſine; & on boit cette doſe à petits coups en ſe promenant.

Les montagnards qui ne vivent preſque que de lait, ont des fibres ſi peu ſenſibles, qu'il faut pour les purger, des doſes qui tueroient tous les payſans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais, des hommes qui prennent tout à la fois juſqu'à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine; dont un grain ou deux ſuffiroient pour empoiſonner des perſonnes ordinaires.

§. 552. Quand on eſt commandé par une maladie preſſante, on purge en tout tems & à toute heure. Quand on eſt à peu près maître du tems, il faut éviter les ſaiſons extrêmes; c'eſt-à-dire les très grandes chaleurs, ou les très grands froids, & ſe purger le matin, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'eſtomac. Toute autre conſidération, relativement aux aſtres ou à la

Lune, eſt ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule ; ſi c'étoit par la raiſon de la chaleur, il ſeroit pardonnable ; mais c'eſt par un préjugé aſtrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires ſont éloignés de trente-ſix jours de ceux auxquels on donne ce nom.

§. 553. Quand on veut prendre un émétique, ou ſe purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures d'avance, en ne prenant que peu d'alimens, & en buvant quelques verres d'eau tiéde, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir ; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomille extrêmement leger. Après les purgations, on eſt en uſage de prendre du bouillon pendant qu'elles agiſſent. De l'eau tiede ſucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée ſeroient quelquefois plus convenables.

§. 554. Comme l'eſtomac ſouffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut ſe ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens.

§. 555. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit lait, eaux, &c. ils ont peu d'usage parmi le peuple. Je me bornerai à cette remarque générale; c'est que quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime assortissant & qui concoure au même effet. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit, pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la salade; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs; c'est détruire par les alimens qui échauffent, le bien qu'on attend du petit lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses, qui échauffent puissamment, ou du cresson, qui échauffe aussi; c'est manquer son but. Heureusement dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre, & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissans, font beaucoup de bien, parceque la cause des accidens ne demandoit pas des rafraîchissans, comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parceque j'en ai vu de

funestes suites. Beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison leur disent le contraire ; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 556. Le préservatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & surtout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter & pour avoir toutes les forces dont on est capable ; mais l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner. On devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raison* ; parcequ'il n'y a jamais de raison *à manger par raison*. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en différens genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables. La seule sobriété guérit des maux presqu'incurables, & rétablit les santés les plus ruinées.

DES CHARLATANS ET DES MAIGES.

§. 557. Il me reste à parler d'un fleau, qui fait plus de ravages, que tous les maux q ue j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes; les Charlatans passans, & ces faux Medecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans quelques pays sous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remedes dont quelques uns ne sont qu'extérieurs, & souvent ne font point de mal; mais les intérieurs sont quelquefois pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels; & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coute la vie à quelqu'un de ses habitans. Ils nuisent encore d'une autre façon; en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement, quelques

milliers de francs, à cette partie des habitans, pour qui l'argent eſt le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artiſan, dénués des ſecours les plus néceſſaires à la vie, emprunter, de quoi acheter cherement le poiſon deſtiné à combler leur miſere, en aggravant leurs maux, & ſouvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduiſent toute une famille à la mendicité.

§. 558. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, ſéduira toujours le peuple groſſier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui ſera éternellement la dupe de quiconque aura la baſſeſſe de chercher à éblouir ſes ſens, & qui, par-là même, ſera friponné par les Charlatans, tant qu'on les tolerera. Mais le Magiſtrat, ſon tuteur, ſon protecteur, ſon pere, ne devroit-il pas le ſouſtraire à ce danger, en prohibant ſéverement l'entrée de ce pays, où les hommes ſont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruiſent les uns, & emportent l'autre, ſans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raiſons auſſi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long tems leur exil, puiſ-

qu'il n'y a pas la plus petite raiſon de les admettre.

§. 559. Les Maîges, n'emportent pas, il eſt vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans paſſans; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, eſt continuel, & par-là même immenſe; & chaque jour de l'année eſt marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoiſſance quelconque, ſans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent auſſi profondement la nature, que celle des maladies dans leſquelles ils les emploient, & qui, étant preſque tous violens, ſont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus legers, & rendent à coup ſûr mortels ceux qui ſont un peu plus forts, mais qui ſe ſeroient guéris, ſi on les eût abandonnés à la nature; à plus forte raiſon, s'ils avoient été bien traités.

§. 560. Le Brigand, qui aſſaſſine au milieu d'un grand chemin, laiſſe au moins la double reſſource, de ſe défendre, & d'être ſecouru; mais l'empoiſonneur, qui ſurprend la confiance du malade, & le tue, eſt cent fois plus dangereux, & auſſi puniſſable.

L'on ſignale les bandes de voleurs;

qui s'introduisent dans le pays : il seroit à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Medecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans. L'on inspireroit peut-être par-là, une frayeur salutaire au peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 561. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres malfaisans, est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans, l'est cependant moins; parceque ne les connoissant pas, il peut leur supposer une partie des talens & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils sont dénués de toute connoissance quelconque; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parceque, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à

très vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achetent à la friperie; que leurs certificats de cure sont chimeriques ou faux, & qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai, que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, sauva un homme, que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même, que ces gens là (je dis la même chose des Maiges), qui tuent des milliers de gens, que la nature seule, ou aidée des secours de la Medecine, auroit sauvés, guérissent, de tems en tems, un malade qui a été entre les mains des plus habiles Medecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui vont consulter les gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que, rebuté par leur peu de docilité, le Medecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettrent une guérison prompte, & hazardent des remedes qui

en tuent plusieurs, & en guérissent un ; qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Medecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les Paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux, la vérité de toutes ces propositions.

§. 562. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou six cens paysans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, qui se trouvent fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'être inutile ; son crédit, dis-je, tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui ; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même réputation, & méritera la même confiance.

§. 563. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le désabuser ; mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déja prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans proprement

ment dits. Celle qu'il a pour les Maîges est encore plus insensée. L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage ; & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau. L'on ne confie une montre pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent ; & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvemens, de celles de ses dérangemens, & des instrumens qui peuvent la rétablir. Qu'un soldat chassé de son régiment, à cause de ses coquineries, ou qui a deserté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection ; s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, per-

ſonne ne leur confiera pour quatre ſols de pierres fauſſes ; ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de ſe faire Jouailliers, ils s'affichent Médecins, on achetera très cherement le plaiſir de leur confier ſa vie, dont ils ne tarderont pas à empoiſonner les reſtes.

§. 564. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talens, ont éclairé leur eſprit dès leur plus tendre enfance, qui ont cultivé enſuite avec ſoin toutes les parties de la phyſique, qui ont ſacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude ſuivie & aſſidue du corps humain, de ſes fonctions, des cauſes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes, qui auront ſurmonté le déſagrément de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades, qui auront réuni à leurs propres obſervations, celles de tous les tems & de tous les lieux; ces hommes rares, dis-je, ne ſe trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour ſe charger du précieux dépôt de la ſanté humaine: & on le remettra à des hommes groſſiers, nés ſans talens, élevés ſans culture ; qui ſouvent ne ſavent pas même lire, qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la médecine, auſſi

profondement que les mœurs des Sauvages asiatiques ; qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin ; qui ne se sont fait Medecins que parcequ'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, si on les comparoit aux besoins du malade à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gemiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 565. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop accredité aujourd'hui ; c'est que leurs talens pour la medecine, sont un don surnaturel, fort supérieur par là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irreligion d'une tel-

le fourberie ; ce feroit empiéter fur les droits de Meffieurs les Pafteurs ; mais qu'il me foit permis de les avertir, que cette branche de fuperftition ayant les fuites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en général, il feroit d'autant plus à fouhaiter, qu'on combattît la fuperftition, qu'un efprit imbu de préjugés faux, n'eft pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des fcélerats, qui efpérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'efpérance, ont pouffé l'horreur jufques à laiffer douter, s'ils tenoient leur puiffance du Ciel ou de l'Enfer. Voilà les hommes qui difpofent de la vie des autres.

§. 566. Un fait que j'ai déja indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'eft l'empreffement du payfan à fe procurer les meilleurs fecours pour fes bêtes malades. Quelque éloigné que foit le *Medecin veterinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureufement il n'y en a point dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le confulter, ou le fait venir à tout prix. Quelque couteux que foient les remedes qu'il indique, s'ils paffent pour les meilleurs, il fe les procure. Mais dès

qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfans, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins couteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patiens, ou, plus souvent à leurs héritiers.

§. 567. Je ne m'étendrai pas plus long-tems sur cette matiere, l'amour de l'humanité m'a forcé à en dire quelque chose; elle mériteroit d'être traitée plus au long, & elle est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Medecins qui pussent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêts; puisque les Maîges diminuent le nombre des consultans du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Medecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux.

§. 568. J'ai montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remedes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger.

Le ſecond, & ſans contredit le plus efficace, eſt celui dont j'ai déja parlé ; n'admettre aucun Charlatan paſſant, & chaſſer tous les Maîges.

Un troiſieme moyen, ce ſeroit des inſtructions paſtorales ſur cette objet. La conduite du peuple à cet égard eſt un vrai ſuicide, & il ſeroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réflechies les plus fortes ſur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même ſort pour celles ci. L'uſage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclut du titre & de la conſidération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractériſé ; & cela par cette raiſon ſimple, c'eſt que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre choſe ; l'homicide même eſt honnête dans un très grand nombre de cas ; peut-on eſpérer de perſuader qu'il y a du crime à confier ſa ſanté à des empoiſonneurs, ſous l'eſpérance de guériſon. Un remede plus ſûr, ce ſeroit de faire ſentir au peuple, ce qui eſt fort aiſé, qu'il lui en coutera moins pour être bien ſoigné, que pour l'être mal. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſurement que l'averſion du crime.

Le quatrieme, qui ne feroit furement pas inutile, ce feroit de retrancher des almanachs ces regles de medecine aftrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux dans une fcience, dans laquelle les plus petites erreurs font funeftes. Que de payfans morts pour avoir différé, rejetté, ou mal placé une faignée dans une maladie aigüe, parceque l'almanach le vouloit ainfi. N'eft-il point à craindre, pour le dire en paffant, que la même caufe ne nuife à leur œconomie; & qu'en confultant la Lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonftances, qui en ont beaucoup.

Un cinquieme remede, feroit l'établiffement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aifés, pour les fonder & les entretenir, prefque fans nouvelles dépenfes, & les avantages qui en réfulteroient feroient immenfes; d'ailleurs, quelque confidérables que fuffent les dépenfes, en eft-il de plus importantes? Elles font fans doute de devoir; & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt reel, plus fort qu'on ne pour-

roit l'esperer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'il faut pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vû avec beaucoup de soin, s'est occupé profondement & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint, en Angleterre, le pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point? » Les secours de Chirurgie & de Medecine trop abondans dans les Villes, » ne sont point assez répandus dans les » campagnes; & les paysans sont sujets à des maladies assez simples; mais » qui, faute de soins, dégénerent en » une langueur mortelle.

Enfin, si l'on ne peut pas remedier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient), il seroit sans doute avantageux de détruire tout Art medecinal. Quand les bons Medecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais peuvent faire de mal, il y a un avantage réel à

n'en pas avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Medecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute regle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux, qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut, ou défendre, sous de rigoureuse peines, l'exercice d'une art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les Temples.

§. 569. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, & qui au moins, sort beaucoup d'argent du pays; mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbecille aveuglement, avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun peuple, ne courent pas au Charlatan, parcequ'elles croiroient s'avilir en se mêlant à la foule; mais si ce même Charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere; si, au lieu de faire afficher

ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les mercures ou dans les gazettes; si, au lieu de vendre ses remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville; si, au lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu de vendre au peuple, il auroit vendu aux Habitans aisés des villes. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Medecins dignes d'une entiere confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remede le plus dangereux, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'il méprise parcequ'il fait jouer du cors de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en differe cependant, que par les circonstances que je viens d'indiquer. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe;

pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis long-tems, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans esperer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent, qu'à l'usage de ces poudres. Un Medecin françois, aussi célebre par ses talens & ses connoissances, que recommandable par son caractere, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que leur usage avoit occasionnées. Si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où l'on a employé la drogue, on formeroit un volume qui effraieroit.

§. 570. Heureusement tous les remedes qu'on débite ne sont ni aussi employés, ni aussi dangereux ; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Medecine ; c'est que, quiconque annonce un remede universel, est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible, & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuves ; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé, qui voudra bien réflechir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de

ces causes, & sur l'absurdité de vouloir combattre toutes ces causes avec le même remede.

Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes, destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à ceder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on esperer de guérir une hydropisie, qui vient de ce que les fibres sont trop lâches, & le sang trop dissous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épaissi. Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires; & ceux qui les font seroient sans doute punissables juridiquement.

§. 471. Je souhaite qu'on fasse une réflexion, qui se présente naturellement. Je n'ai traité que d'un petit nombre de maladies, ce sont presque toutes des maladies aigües; je puis assurer qu'aucun Medecin éclairé, n'a jamais

employé moins de remedes ; cependant j'en indique près de soixante & dix, & je ne saurois lequel retrancher, si j'y étois obligé. Comment peut-on esperer, que l'on guérira avec un seul remede, dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique.

§. 572. J'ajouterai une observation très importante, & qui se seroit sans doute presentée à plusieurs lecteurs ; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changemens nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très souvent à faire des changemens dans les remedes ; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Medecins ; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 573. Les mêmes considérations, ne font-elles pas sentir la nécessité d'une

entiere docilité, de la part du malade & des assistans. L'histoire des maladies, qui ont leurs tems limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas, & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi long-tems que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison, que celui qu'on a ne soulage pas dans le moment. Rien ne nuit plus au malade, que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile, parcequ'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parceque l'éguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

Les Medecins font quelque attention aux urines des malades; mais c'est une ignorance crasse, que de croire, & le comble de la fourberie, que de persua-

der, que leur seule inspection suffit pour juger des symptômes, de la cause, & des remedes d'une maladie. Le seul bon sens le démontre, & je n'en détaillerai point les preuves.

QUESTIONS

Auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin.

§. 574. Il faut beaucoup d'attention & d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi exactement qu'on peut l'être de loin. Mais cette difficulté est fort augmentée ; & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte. Il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des paysans, qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parcequ'ils n'ont pas pû m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévoir cet inconvénient, que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Qu l âge a le malade ?

Jouissoit-il d'une bonne santé ?

Quel étoit son genre de vie ?

Depuis quand est-il malade ?

Comment a commencé son mal ?

A-t-il de la fiévre ?

Son pouls est-il dur ou mou ?

Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible ?

Se tient-il tout le jour au lit, ou se leve t-il ?

Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?

Est-il inquiet ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t il la langue séche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appétit.

Va-t-il du ventre souvent, ou rarement ?

Comment sont ses selles ?

Urine-t-il beaucoup ? Comment sont ses urines ?

Eſt-ce qu'il ſue ?

Eſt-ce qu'il crache ?

Dort-il ?

Reſpire-t-il aiſément ?

Quel régime ſuit-il ?

Quels remedes a-t-il employés ?

Quel effet ont-ils produit ?

Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

Etoit-il ſujet à quelque hémorrhagie ?

A-t-il eu quelque maladie de peau ?

§. 575. Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfans, des circonſtances particulieres ; ainſi quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre non ſeulement aux queſtions ci-deſſus communes à tous les malades ; mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

A-t-elle ſes regles, & ſont-elles régulieres ?

Eſt-elle enceinte ? Depuis quand ?

Eſt-elle en couche ?

La couche a-t-elle été heureuſe ?

La malade perd-elle ſuffiſamment ?

Eſt-ce qu'elle a du lait ?

Nourrit-elle elle-même ?

N'est-elle point sujette aux pertes blanches?

Questions relatives aux enfans.

Quel est très exactement son âge?
Combien a-t-il de dents?
Souffre-t-il lorsqu'elles percent?
N'est-il point noué?
Est-ce qu'il a eu la petite vérole?
Rend-il des vers?
Son ventre est-il gros?
Son sommeil est-il tranquille?

Outre ces questions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinancie, par exemple, il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raison des douleurs, de la toux, de l'oppression, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail; il ne faut que du bon sens pour saisir tout ce plan; & quoique les questions paroissent nombreuses, il sera toujours très aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent. Il seroit à souhaiter que les per-

ſonnés de tout ordre, qui écrivent pour conſulter, vouluſſent bien, dans leurs lettres, obſerver un plan à peu près ſemblable; elles ſe procureroient ſouvent par-là des réponſes plus ſatisfaiſantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour ſervir d'éclairciſſement aux premieres.

Le ſuccès des remedes dépend de l'exacte connoiſſance de la maladie; & cette connoiſſance, de l'information qu'on donne au Médecin.



TABLE
DES REMEDES,

Avec des notes que je prie de lire avant que de ſe ſervir du remede auquel elles ſe rapportent.

JE me ſuis ſervi, pour déterminer les doſes des remedes, de livres, onces, demi-onces, &c. Je parle par-tout de la livre de ſeize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le *Grain* eſt la peſanteur d'un grain d'orge de moyenne groſſeur. Vingt-quatre grains font un *Scrupule*; trois ſcrupules, ou ſoixante & douze grains, font un *Gros* ou une dragme.

Huit Gros font une *Once.*

Seize Onces font une *Livre.*

La *Pinte* peſe deux livres.

La *Chopine* peſe une livre.

Le *Demi-ſeptier*, huit onces.

La *Goutte* eſt la plus petite partie qu'on peut verſer d'une liqueur.

La *Cuillerée* eſt ce que contient une cuiller ordinaire à bouche; on l'évalue à une demi-once.

Le *Verre* contient deux onces, ou deux onces & demie.

J'ai marqué par tout les doſes pour un homme adulte, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit, les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement. Au-deſſous de

douze jusqu'à sept à huit ans, la moitié. L'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus d'un demi-quart de la dose à un enfant de quelques mois. Mais les tempéramens mettent dans tout ceci beaucoup de différence. Il seroit à souhaiter que chacun observât à cet égard s'il lui faut pour le purger, des doses fortes, ou des doses foibles.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les dans une écuelle de terre; ajoutez-y deux onces de miel & une once & demie de bon vinaigre; versez sur le tout un pot d'eau bouillante; remuez un peu le tout avec une cuiller pour faire fondre le miel; couvrez l'écuelle, & quand la liqueur est froide, passez par un linge.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge ou d'aveine, faites bouillir avec cinq chopines d'eau, jusqu'à ce que le grain soit bien ouvert; jettez sur la fin de la coction une dragme & demie de nitre. Passez par un linge, après quoi ajoutez une once & demie de miel & une once de vinaigre.

Avant de préparer la ptisane, il faut jetter sur le grain qu'on veut employer de l'eau bouillante; laissez un quart d'heure au feu; jettez cette eau, & faites la ptisane: c'est non-seulement pour laver le grain, mais pour en emporter une partie extractive qui est dans l'écorce, & qui donne un mauvais goût. On n'aura pas cela à faire si on se sert de grain mondé. On peut substituer des gruaux, du ris.

N°. 3.

Faites la ptisane d'orge comme N°. 2. Au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge, dès le commencement, un quart d'once de crême de tartre. Coulez & n'ajoutez rien.

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes, une once de graine de courge ou de melon ; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau. Passez par un linge. Repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau, & réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayez employé une pinte & chopine d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc.

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & fleurs de mauve, hachez-les, & broyez les un peu avec les mains ; jettez dessus une chopine d'eau bouillante. Passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel.

Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althea, le passerose ou rose tremiere, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qui n'évacuent aucun lavement, excepté ceux d'eau tiede, sans aucune addition, elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavemens tiédes, & non pas chauds.

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauves ou de passeroses, qui est la *grande mauve*.

N°. 7.

Prenez un pot de la ptisane d'orge, ajoutez-y trois onces de jus exprimé de trois ou quatre des feuilles & tiges des plantes suivantes : buglose, bourrache, laiteron, pissenlit, tussilage, ou pas d'âne, chicorée sauvage, seneçon, artichaud sauvage, scolopendre, cerfeuil.

Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraî-

ches & jeunes si l'on peut ; on les pile dans un mortier de marbre, ou de fer ; on exprime le jus par un linge ; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle ; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair en versant doucement, & on laisse la lie.

N°. 8.

Une once d'oximel scillitique, cinq onces d'une forte infusion de sureau. Si cette potion n'a pas l'effet qu'on desire, on peut substituer la potion N°. 72.

Les préparations de scille sont cheres ; mais il n'y a point de remede aussi efficace dans les cas où on les recommande ; & d'ailleurs on ne les continue pas long-tems en grande dose. L'oximel se conserve plus d'un an dans un endroit sec & temperé.

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont-à-peu-près les mêmes vertus ; telles que 1. les flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves. 2. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celles de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait. 3. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait. 4. Des vessies à moitié remplies d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente. 5. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de ris extrêmement cuits 6. Dans la pleurésie §. 90, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althea.

On fera bien d'ajouter aux cataplasmes un peu d'huile, ou quelques jaunes d'œufs, pour les empêcher de se sécher promptement.

N°. 10.

Esprit de soufre ou de vitriol, une on-

ce ; ſirop de violette , ſix onces.

Ceux pour qui la dépenſe du ſirop de violette feroit trop conſidérable , peuvent ſe contenter d'une décoction d'orge un peu épaiſſe.

N°. 11.

Deux onces de manne , demi-once de ſel de ſedlitz , fondus dans quatre onces d'eau chaude , & coulez.

On peut ſubſtituer au ſel de ſedlitz , un autre ſel neutre , comme ſel d'epſom , de ſaignette , ou bien deux gros des ſels de glauber , vegetal & de duobus. L'on peut auſſi , ſi la manne eſt trop chere , employer un quart d'once de ſené & demi-dragme de nitre. On verſe deſſus un verre de décoction de mauve bouillante , & on paſſe. Mais le premier remede vaut mieux. La manne ſe conſerve plus d'un an.

N°. 12.

De fleurs de ſureau , une poignée ; d'hyſope , une demi-poignée : verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante ; délayez dans la colature trois onces de miel.

N°. 13.

C'eſt le même remede , ſans l'hyſope qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur Quinquina une once , partagez-le en huit priſes.

Il ſe conſerve long-tems , moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

N°. 15.

Des fleurs de millepertuis , de ſureau , de melilot , de chacune quelques pincées : mettez-les au fond d'un pot , avec demi-once d'huile de térébenthine , & jettez deſſus de l'eau bouillante.

L'huile de térébenthine ſe conſerve plus d'un an.

N°. 16.

N°. 16.

Sirop de pavot rouge.

Se conserve plus d'un an.

N°. 17.

Du petit lait très clair ; dans chaque chopine on délaie une once de miel

N°. 18.

Du savon blanc, six dragmes ; d'extrait de dent de lion, une dragme & demie ; de gomme ammoniac, demi-dragme ; ce qu'il faut de sirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains.

Une once dure huit jours.

N°. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec une décoction, ou plutôt infusion de perynche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-roses. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme détersif §. 107, est une legere infusion des sommités de sauge, & deux onces de miel, par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises.

N°. 21.

De jalap, de sené, & de crème de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés.

On peut substituer 40 grains de la poudre cornachine.

N°. 22.

Faites bouillir pendant un instant une once de pulpe de tamarins ; quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre ; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez.

Ceux qui ne pourront mettre le prix aux tamarins ;

peuvent leur substituer la crême de tartre dont la dose sera une once. Les très pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le senné, dont il est parlé note N°. 11 ; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit lait, ou de ptisane de mauve.

N°. 23.

Creme de tartre : l'once partagée en huit prises.

N°. 24.

Kermes minéral, ou poudre des chartreux : la dose est un grain.

N°. 25.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron. Faites bouillir pendant demi-heure, avec demi-dragme de nitre & une pinte d'eau. Coulez.

N°. 26.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé ; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez en exprimant fortement.

N°. 27.

De Mercure crud bien purifié, une once ; de térébenthine de Venise, demi-dragme ; de graisse de porc très fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent.

Ce remede se doit prendre chez les Apoticaires.

N°. 28.

Onguent *basilicum*, ou suppuratif.

N°. 29.

De cinnabre naturel, & de cinnabre factice ; de chacun vingt-quatre grains ; de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé.

Voyez ce qui est dit du cinnabre, §. 179. Le N°. 30

est plus efficace que le musc, & on peut employer au lieu de l'inutile cinnabre, l'utile mercure argentin.

N°. 30.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie; dix grains de camphre; autant d'assafœtida; un grain d'opium; ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol.

Dans le cas où on s'en serviroit au lieu de musc, qui entre dans le N°. 29, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contient quinze grains de mercure.

N°. 31.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge.

N°. 32.

Sept grains de turbith minéral; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol.

Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déja déclarée. On le donne trois jours consécutifs, ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

N°. 33.

Six grains de tartre émétique.

La force de ce remede varie suivant la façon dont il est préparé. Il y en a qui à trois grains produit autant d'effet que d'autre à six grains; c'est pourquoi il est à propos de l'acheter d'Apoticaires habiles, qui connoissent & instruisent de sa force. Lorsqu'on ne connoît pas l'émétique dont on se sert, on en peut mettre six grains dans une pinte d'eau, & la donner par petits verres; si les premiers verres font vomir violemment, on y ajoutera n tiers d'eau, & lorsque le malade aura vomi quatre à cinq fois, on ne lui en donnera plus. Voyez §. 225. 290.

On s'abstiendra de donner les vomitifs à ceux qui en ayant déja pris, ont fait des efforts sans vomir; à ceux qui sont sujets aux crachement & vomissement de sang,

aux pertes, & qui ont la poitrine foible ou attaquée, ou des descentes; aux femmes qui ont leurs regles, font grosses, ou nouvellement accouchées.

N°. 34.

Trente-cinq grains d'ypecacuana. On peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante.

N°. 35.

Emplâtre vésicatoire ordinaire.

L'on se sert aussi de levain, qu'on pêtrit avec des cantharides & tant soit peu de vinaigre. On met demi-once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un vésicatoire très fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figues séches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les enfans qui ont la peau délicate, le vieux levain pêtri avec quelques goutes de vinaigre, fait l'effet du sinapisme.

N°. 36.

Prenez des sommités de petit chêne ou germandrée, de petite centaurée, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée. Versez dessus un pot d'eau; laissez refroidir. Passez par un linge en exprimant.

N°. 37.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre.

La rhubarbe se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

N°. 38.

Trois dragmes de crême de tartre, une dragme d'ypecacuana, partagés en six prises.

N°. 39.

De mixture simple * (*mixtura simplex*), un once; d'esprit de vitriol, demi-once. Mêlez; la dose est de deux cuillerées à caffé, dans une tasse de la boisson ordinaire.

* A son défaut, de l'eau thériacale, ou de l'eau camphrée.

N°. 40.

Demi-dragme de racine de serpentaire de virginie ; dix grains de camphre ; ce qui faut de rob de sureau pour faire un bol.

S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

N°. 41.

La Thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apoticaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once.

Elle seroit plus efficace si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de mirrhe & de conserve de genievre, de chacune parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

N°. 42.

Le premier des trois remedes, est celui N°. 36.

Le second. Prenez de petite centaurée, d'absinthe, de mirrhe, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chacun parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de quinquina.

Le troisieme. Prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée, une poignée; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc, trois chopines.

L'on pile grossierement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, sur un fourneau, derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

N°. 43.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomille commune, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

N°. 44.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules, jusqu'à une dragme.

On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve, ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non-plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

N°. 45.

Poudre. Prenez des fleurs de camomille & de sureau, de chaque une poignée, pilées grossierement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de céruse & d'émail, de chacun demi once. Mêlez exactement le tout.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très fin. La premiere méthode est plus efficace.

Emplâtre. Prenez d'onguent *nutritum* fait avec de l'huile très fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle est fondue, on y ajoute le *nutritum*, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge. On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre.

Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une érésipelle.

N°. 46.

Une once de sel de sedlitz, deux onces de tamarins. Versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez, pour délayer les tamarins. Coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 47.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-vingt goutes; d'eau de mélisse, deux onces & demie. Si la premiere ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissemens, on ne donne pas les autres.

N°. 48.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre, dans vingt onces ou six verres de petit lait.

N°. 49.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau.

Si l'on n'a pas de l'eau de sureau, on prend de celle de fontaine.

N°. 50.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 51.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier.

N°. 52.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement. On partage en huit prises.

Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incom-

mode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de crasse qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

N°. 53.

Les remedes de ce N°, & des N°. 54 & 56, sont destinés aux maladies qui dépendent des oppilations ou obstructions, & de la suppression des regles. Le 54 est particuliérement destiné à les rappeller. Les N°. 53 & 56 sont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

Prenez de limaille de fer & de sucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi-once. Partagez en vingt quatre doses. On en prendra une trois fois par jour, une heure avant que de manger.

Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au lieu que la limaille non rouillée, est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifians conviennent.

N°. 54.

Deux onces de limaille de fer; une poignée de rhue, autant de marrube blanc; un quart d'once de racine d'hellebore noir, trois chopines de vin.

Préparez comme le vin du N°. 42. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger.

J'avertis encore que dans les personnes languissantes,

dès long-tems, il faut travailler à rétablir la santé, & non-pas à pousser les régles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit, ni ne peut souvent le précéder.

N°. 55.

D'extrait de ciguë ordinaire, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre deux dragmes par jour.

M. Storck, l'un des Médecins de LL. MM. Impériales, après avoir essayé ce remede sur lui-même, a renouvellé l'usage de la grande ciguë en médecine, il y a six ans; & l'on doit lui en avoir une très grande obligation. En y joignant l'application N°. 59, non-seulement il a guéri entre ses mains des cancers confirmés, mais quelques autres maladies, qui, jusqu'à présent, étoient presque incurables. Il y a un très grand nombre de cures opérées par ce remede. Entre mes mains, il a calmé une fois les douleurs, jamais guéri; mais comme nulle part il n'a fait aucun mal, on doit toujours l'essayer, Ne seroit-il que calmant? l'on boit par dessus chaque prise, un verre de quelque boisson tiede & adoucissante. Voyez *les Observations sur l'usage interne de la Cigue*, chez Didot, 1762.

N°. 56.

De limaille de fer, deux onces; de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

Une once de racine de chiendent, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart-d'heure avec une chopine d'eau. Faites fondre demi-once de sel de sedlitz, & deux on-

ces de manne. Passez, pour en boire un verre de demi-heure en demi heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N°. 58.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce cataplasme, qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les Apotiquaireries.

N°. 59.

D'herbe de ciguë seche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, faites-en une espece de petit matelat fort souple. Laissez le cuire pendant quelques momens dans l'eau. Exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

Les fomentations avec le savon, & la lessive de sel alkali de tartre, sont très bonnes dans le même cas.

N°. 60.

Des yeux d'écrevisses vrais, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, partagez en huit prises. On donnera ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette.

N°. 61.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donnera cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge.

Pour faire l'extrait, on prend les noix avant qu'elles

soient mures, dans le même-tems dans lequel on les cueille pour les confire.

N°. 62.

De résine de Jalap, deux grains. Broyez-la long-tems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y peu à-peu deux cuillerées d'eau. Passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à caffé de sirop de capillaire.

Ce remede n'est point désagréable, on peut le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de Jalap. Pour les enfans au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

N°. 63.

Une once de *nutritum*; un jaune d'œuf, s'il est petit; la moitié, s'il est gros. Mêlez exactement.

L'on peut faire d'abord un *nutritum*, en broyant long-tems dans un mortier, deux dragmes de céruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

N°. 64.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, si c'est en hiver. En été, il n'en faut point, ou, tout au plus, une demi-cuillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soit pas trop usé, & laissez-les sécher.

Cette toile est très commode pour tous les pansemens. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansemens.

N°. 65.

C'est aussi une toile préparée comme l'autre; mais au lieu de cire simple, on emploie l'emplâtre suivante:

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à-peu-près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demie de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre. Mêlez bien. Retirez du feu; & versez dans des canons de papier, de quelle grosseur vous voudrez. Pour faire le sparadrap, il faut le refondre avec un peu d'huile.

C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguens de ménage.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues (c'est à-peu-près celui de Nuremberg), de diachilon composé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre. Retirez du feu, & remuez jusqu'à ce qu'il soit refroidi.

N°. 66.

Cueillez en automne, pendant le beau tems, de l'agaric de chêne (c'est une espece de champignon qui croît sur cet arbre).

Il a quatre parties qui se présentent successivement: 1. La peau qu'on peut jetter. 2. La partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'est-là toute sa préparation; & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisieme, qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux; & la quatrieme, qu'on peut employer reduite en poudre.

Ce remede connu il y a long-tems de quelques personnes, n'est commun que depuis neuf ans. Il a eu partout les mêmes succès, & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occasionnent les autres

moyens d'arrêter le sang ; & c'est une des heureuses découvertes qu'on pût faire en chirurgie. L'on voit que chaque paysan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien françois qui l'a fais connoître, préfere celui qui croît sur les parties des chênes où l'on a coupé de grosses branches.

N°. 67.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau ; autant de celles de camomille & de millepertuis. Cuisez-les en cataplasme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltran ; on jette dessus demi pot d'eau bouillante ; on laisse infuser. L'on y ajoute chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine qu'on applique sur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 412, prenez d'herbes de bétoine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demie. Faites cuire pendant un quart-d'heure dans un pot couvert, avec trois chopines de vin blanc vieux. Coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N°. 68.

L'emplâtre diapalme.

N°. 69.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge, ou de vinaigre de Saturne.

N°. 70.

Prenez sel alkali de tartre, un gros ; faites fondre dans une chopine d'eau ; ajoutez une once de miel. Pour boisson par verrées, de demi-heure en demi-heure.

N°. 71.

Prenez bois de gayac rapé, de ſaſſafras concaſſé, de chaque une once. Sept à huit feuilles de noyer. Verſez deſſus trois pintes d'eau bouillante laiſſez infuſer deux jours dans un vaſe bien fermé. Paſſez. Conſervez dans un lieu frais, & que le vaiſſeau ſoit bien fermé.

Au défaut de ces bois, on ſe ſervira des bois de buis & de genievre coupés en petits morceaux, & on en mettra le double de la doſe.

N°. 72.

Prenez oximel ſcillitique & vinaigre ſcillitique, de chaque trois onces; gomme ammoniac, deux gros. Pour une potion à prendre par cuillerées. S'il ſe trouve des perſonnes qui ne puiſſent prendre cette potion, & qu'elle faſſe vomir, on donnera la poudre ſuivante:

Prenez poudre d'oignon de ſcille, un gros; poudre de racine de dompte-venin ou aſclepias, un demi-gros. Mêlez. On en donnera ſix grains, quatre fois le jour, dans une cuillerée de vin, ou en bol avec du miel.

N°. 73.

Prenez ſavon de Veniſe ou autre, pourvu qu'il ne ſoit pas coloré, gomme ammoniac, cloportes, oignon de ſcille, de chaque une demi-once: faites avec du ſirop de capillaire, des pilules de dix grains.

N°. 74.

Prenez racines de chiendent, d'arrête-bœuf, de chardon-roland, de chaque une demi-once; racine de grande chélidoine ou éclaire, trois gros. Faites bouillir dans trois chopines d'eau; & réduire à une pinte. Paſſez, & faites fondre ſel de duobus & ſel de nitre, de chaque un gros,

N°. 75.

Prenez ſcille, une demi-once. Faites infuſer dans une pinte de bon vin blanc.

N°. 76.

Prenez de l'écorce intérieure de ſureau qui eſt verte, une poignée; faites bouillir dans une pinte d'eau & autant de lait; faites réduire moitié, qu'on partagera en deux pour deux jours différens, laiſſant un, deux ou trois jours d'intervalle ſuivant l'état du malade : on fera prendre cette décoction par verres, à jeun, d'heure en heure.

N°. 77.

Prenez ſommités d'abſinthe ordinaire, deux onces; racines de calamus, ou jonc odorant, de gentiane & d'impératoire, de chaque une once; baies de laurier, une once & demie; de celles de genievre, trois onces; ſemences de daucus de crete, une once. Coupez. Ecraſez le tout enſemble. Faites infuſer pendant vingt-quatre heures, dans huit livres d'hydromel ou de bon vin, à une chaleur douce dans un vaiſſeau bien fermé.

N°. 79.

Prenez racine de patience ſauvage nettoyée & coupée par morceaux, deux onces. Faites bouillir dans trois chopines d'eau & réduire à une pinte. Paſſez & ajoutez deux gros de ſel de glauber.

N°. 80.

Prenez panacée mercurielle, æthiops martial, encens, de chaque un demi-gros; kermés minéral, deux ſcrupules; cloportes en poudre, un gros. Faites avec un ſirop, des pilules de cinq grains.

N°. 81.

Prenez miel rosat, une demi-once; esprit de sel marin, vingt gouttes. Mêlez.

N°. 82.

Prenez écorce de quinquina concassée, une once; contrayerva deux gros. Faites bouillir dans pinte & chopine d'eau, & réduire à une pinte. Passez. Ajoutez un gros de nitre.

N°. 83.

Prenez demi-once de limaille d'acier bien lavée. Faites infuser vingt-quatre heures dans le vin blanc. Passez par un linge plié en deux, & versez dans un vase qui contienne six pintes d'eau de riviere; conservez cette eau dans un lieu frais. Elle servira pour boisson, au défaut des eaux minérales ferrugineuses naturelles.



PRIX DES DROGUES

RECOMMANDÉES,

DANS CET OUVRAGE.

ÆTHIOPS Martial, de Lemery. Préparation du fer, 1 liv. 5 sols l'once.

Agaric de Chêne, 1 liv. 10 sols l'once.

Antimoine crud. Minéral, 4 sols la livre.

Assa-fœtida. Gomme résine, 8 sols l'once.

Baume d'Arcœus. Préparation composée, 6 sols l'once.

Baume tranquille. Préparation composée, 8 sols la livre.

Beurre de Saturne. Préparation de Plomb, 6 sols l'once.

Calamus aromaticus. Roseau aromatique. Racine, 3 sols l'once.

Camphre, huile essentielle figée de lauriers, 8 sols l'once.

Cantharides, Mouches puantes qui mangent le Peuplier & le Fresne. Exposez à la vapeur du vinaigre pour les tuer; faites sécher; enfermez dans un vase de terre, conservez dans un lieu sec.

Céruse. Préparation du Plomb dissous par le vinaigre, 10 sols la livre.

Cerat de Galien. Préparation d'huile & de cire, 2 sols l'once.

Cinnabre artificiel. Préparation de soufre & de Mercure, 9 sols l'once

Contrayerva. Racine, 5 sols l'once.

Crême de tartre. Sel acide, 1 sol l'once.
Diagrede. Extrait de ſcammonée, 3 ſols le gros.
Eau de chaux, 10 ſols la pinte.
Eau de Méliſſe ſimple, 1 livre la pinte.
Eau diſtillée de Canelle, 10 ſols l'once.
Email préparé, 4 ſols l'once.
Emplâtre de Cigue, 50 ſols la livre.
Emplâtre de Nuremberg, 3 liv. la livre.
Emplâtre veſicatoire, 2 liv. la livre.
Encens [Oliban]. Gomme-réſine, 4 ſols l'once.
Eſprit de Sel marin, 10 ſols l'once.
Eſprit de ſoufre, acide tiré du ſoufre, 10 ſols l'once.
Eſprit de vitriol, acide tiré du vitriol, 8 ſols l'once.
Gayac rapé. Bois réſineux, 10 ſols la livre.
Gomme ammoniac. Gomme-réſine, 8 ſols l'once.
Huile de térébenthine, 2 liv. la livre.
Jalap. Racine, 5 ſols l'once.
Ipecacuanha. Racine, 1 liv. l'once.
Iris, ou Flambe de Florence. Racine, 3 ſols l'once.
Kermés minéral. Préparation d'antimoine, 1 liv. le gros.
Laudanum liquide de Sydenham. Préparation d'opium avec le vin, 1 liv. l'once.
Limaille de fer. Préparation du fer, 8 ſols la livre.
Litharge. Préparation du plomb, 7 ſols la livre.
Manne ordinaire. Suc du Freſne, 4 ſols l'once.
Magnéſie blanche, 1 liv. l'once.
Mercure crud, 4 liv. la livre.
Miel blanc, 12 ſols la livre.
Minium Préparation du plomb, 10 ſols la livre.
Muſc. Subſtance animale d'une odeur forte, 4 liv. le gros.

Onguent basilicum ou suppuratif, 1 liv. 10 sols la livre.

Onguent nutritum, 2 liv. la livre.

Opium. Suc de pavot étranger, 16 sols l'once.

Oximel scillitique. Préparation où entrent le vinaigre, le miel & la scille, 1 sol l'once.

Panacée mercurielle, 2 liv. 10 sols l'once.

Poudre contre les vers, ou *semen contra*, 5 sols l'once.

Poudre cornachine ou de tribus. Composé de parties égales de tartre, jalap & diagrede, 2 sols le gros.

Poudre de cloportes. Cloportes sechés & mis en poudre, conservés séchement, 8 sols l'once.

Quinquina. Ecorce d'arbre, 6 liv. la livre.

Résine de Jalap blanche, 1 liv. le gros.

Rhubarbe. Racine d'une plante, 15 liv. la livre.

Rob de Sureau. Suc des Baies de Sureau épaissi, 1 liv. l'once.

Saffran. Etamines de la plante, 8 sols l'once.

Santal. Bois, 4 sols l'once.

Sassafras. Bois, 15 sols la livre.

Savon blanc, 12 sols la livre.

Sel Ammoniac, 5 sols l'once.

Sel d'Epsom, 12 sols.

Sel de Glauber, 2 liv. la livre.

Sel de Nitre, 1 livre.

Sel Végétal, 2 livres.

Sel de Sedlitz, 6 livres.

Sel de Duobus, 2 livres.

Sené. Feuilles & follecules d'un arbrisseau, 3 liv. la livre.

Serpentaire de Virginie. Racine, 5 sols l'once.

Soufre. Minéral, 12 sols la livre.

Syrop de Capillaire, 2 liv. 8 sols la livre.

Syrop de Chicorée composé de rhubarbe, 5 sols l'once.
Syrop Diacode, ou de Pavot blanc, 4 sols l'once.
Syrop de Nerprun, 2 liv. la livre.
Syrop de Pavot rouge, 2 liv. 10 sols la livre.
Syrop de Violette, 2 liv. 10 sols la livre.
Tamarins. Fruits, 20 liv. la livre.
Tartre émétique, ou stibié. Préparation d'antimoine, 12 sols l'once.
Tartre vitriolé. Sel neutre, 3 sols l'once.
Thériaque, 6 liv. la livre.
Turbith minéral. Préparation de mercure, 3 liv. l'once.
Vin émétique troublé, 3 sols l'once.
Vinaigre de Saturne, 5 sols l'once.
Vinaigre scillitique, 3 sols l'once.
Yeux d'écrevisses préparés, 5 sols l'once.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre, imprimé à Lausanne, ayant pour titre : *Avis au Peuple sur sa Santé*, par M. TISSOT ; & je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui puisse empêcher de le débiter, & même de l'imprimer en France. A Paris, ce 3 Décembre 1761.

MACQUART, Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé MARIE-JACQUES BAROIS, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Avis au Peuple sur la Santé, par M. TISSOT* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer ledit Livre, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille

Imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à l'impression du Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura éte donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur BERRYER, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le treizieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante-deux, & de notre Regne le quarante-septieme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

J'ai cédé mon droit au présent Privilege à Monsieur PIERRE-FRANÇOIS DIDOT, le jeune. A Paris, ce 19 Janvier 1762.

BARROIS.

Regiſtré sur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 538, fol. 257, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 17 Février 1762. Regiſtré ensemble la Cession, jointe audit Privilege, ce 17 Février 1762.

VINCENT, Adjoint.

CATALOGUE

DES LIVRES NOUVEAUX

QUI se trouvent chez DIDOT le jeune.

ANT. STORCK, Medici Viennensis, de Cicutâ tractatus. *Parisiis.* 1761. *in-12.* 1 l. 16 f.
—Le même en François. *Paris.* 1761. *in-12.* 1 l. 16 f.
Observations nouvelles sur l'usage interne de la Cigüe seconde Partie & Supplément, aux quels on a ajouté un Mémoire nouveau sur l'Histoire de la Cigüe, la Figure de cette Plante, & les Cures opérées en France jusqu'à ce jour. *Paris.* 1762. *in-12.* 2 l. 10 f.
Traité de l'Asthme, traduit de l'Anglois de Floyer, par M. Jault. *Paris.* 1761. *in-12.* 2 l. 10 f.
Ant. de Haen, Ratio medendi in Nosocomio practico. *Parisiis.* 1761. 2 *vol. in-12.* 5 l.
—*Volumen subsequens sub Prælo.*
Collection d'Observations sur l'Anatomie, la Chirurgie & la Médecine pratique: Ouvrage périodique extrait principalement des Ouvrages étrangers. *Paris.* 1761. *in-12.* 3 vol. brochés. 4 l. 10 f.
—*Le quatrième Volume sous Presse.*
Essais & Observations Physiques & Littéraires de la Société d'Edimbourg: Ouvrage traduit de l'Anglois, par M. Demours. *Paris.* 1761. *in-12 Figures.* 3 l.
—*Le second Volume sous Presse.*
Traité de Chymie traduit du latin de Vallerius. *Tome I. in-12 avec Figures. sous Presse.*
Recherches sur la valeur des Monnoies & sur le prix des Grains, avant & après le Concile de Francfort, par M. Dupré de Saint-Maur. *in-12 sous Presse.*
Mémoires pour servir à l'Histoire des Egaremens de l'Esprit humain, par rapport à la Religion Chretienne, ou Dictionnaire des Héréfies, des Erreurs & des Schismes, &c. *Paris.* 1762. 2 *vol. in-8.* 9 l.

Livres nouvellement aquis.

Dictionnaire Géographique portatif des quatre parties du Monde, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, par M. l'Abbé Vosgien: nouvelle édition considérablement augmentée. *Paris.* 1759. *in-8.* 4 l. 10 f.
Dictionnaire Historique portatif; contenant l'Histoire des grands Hommes & des Personnes illustres, &c par M. l'Abbé l'Advocat: nouvelle édition augmentée de plus d'un quart. *Paris.* 1761. 2 *vol. in-8.* 10 l. 10 f.

Manuel Lexique, ou Dictionnaire portatif des Mots François dont la signification n'est pas familiere à tout le Monde, par M. l'Abbe Prevost. *Par.* 1755 2 *vol.* *in*-8. 9 l.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant les principales propriétés des Minéraux, des Végétaux & des Animaux en Médecine. *Paris.* 1759. *in*-8. 4 l. 10 f.

Dictionnaire François-Latin, par le Pere le Brun. *Paris.* 1760. *in*-4. 15 l.

Dictionnaire Théologique portatif. *Paris.*1756. *in*-8. 4 l. 10 f.

Dictionnaire portatif des Conciles. *Par.* 1758. *in*-8. 4 l. 10 f.

L'Agronome Dictionnaire portatif du Cultivateur, contenant les Connoissances nécessaires pour gouverner les Biens de Campagne, conserver sa Santé, &c. *Par.* 1760. 8. 2 *vol.* 9 l.

Dictionnaire des Rimes, par Richelet. *Par.* 1761. *in*-8. 7 l.

Roberti Stephani Thesaurus Linguæ latinæ. *Basileæ.* 1740. *4 volumes in-fol.* 70 l.

Histoire des Chevaliers de Malthe, par l'Abbé de Vertot. *Paris.* 1761. *7 volumes. in*-12. 17 l. 10 f.

—*On vend séparément les Tomes VI & VII.* 5 l.

Etudes convenables aux Demoiselles : nouv. Edition. *Par.* 1762. 2 *volumes in*-12. 5 l.

Coutume de Paris, par Ferriere. *Par.* 1762. 2 *vol.* *in*-12. 5 l.

Œuvres de Montesquieu : nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur. *Paris.* 1758. 3 *volumes in*-4. 36 l.

—Les mêmes, *en 7 volumes in*-12. 17 l.

On vend séparément,

L'Esprit des Loix. 4 *vol. in*-12. 10 l.

Les Lettres Persannes. *in*-12. 2 l. 10 f.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. *in*-12. 2 l. 10 f.

Le Temple de Gnide & l'Essai sur le Goût. *in*-12. 2 l.

—Le même *in*-8. *avec Figures.* 2 l. 10 f.

—Le même traduit en Italien *in*-8. *Fig.* 3 l.

La Médecine & la Chirurgie des Pauvres contenant des Remedes choisis, faciles à préparer & sans dépense, &c. nouv. édition. *Paris* 1758. *in*-12. 2 l. 10 f.

Abrégé de l'Histoire des Plantes-Usuelles, par Chomel. nouv. édition, revue & corrigée. *Paris.* 1761. 3 *vol. in*-12. 7 l.